

MAX DU VEUZIT

# Moustique



BeQ

**Max du Veuzit**

# **Moustique**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 368 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Un mari de premier choix

L'homme de sa vie

Vers l'unique

La Châtaigneraie

Amour fratricide

Petite comtesse

Les héritiers de l'oncle Milleux

Sainte-Sauvage

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

Sainte-Sauvage

Mon mari

Châtelaine, un jour...

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

# **Moustique**

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1969.

# I

Richard Daubigny, passant devant la porte vitrée de la loge de la gardienne, s'arrêta brusquement. Il venait d'entendre un enfant qui toussait violemment, d'une vilaine toux qui fit froncer les sourcils du jeune homme.

Il écouta un instant. La quinte ne diminuait pas d'intensité. Sans hésiter, il frappa et entrouvrit la porte sans attendre de réponse.

– Eh bien ! madame Bertain, dit-il, il y a un malade chez vous ? Qui tousse ainsi ? Serait-ce votre fille ?

Du fond de la pièce mal éclairée, une voix tranquille lui répondit :

– Bonjour, monsieur Daubigny, non, ce n'est pas ma fille, c'est Moustique qui a pris un rhume. C'est vrai qu'elle tousse beaucoup, aujourd'hui. Une vraie pitié !

Tout en parlant, la femme s'était approchée de la porte avec un sourire aimable.

– Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, m'sieur Daubigny ?

– Rien du tout, dit le jeune homme. Je suis entré parce que cette toux ne disait rien qui vaille au médecin que je suis. Au fait, qui est donc Moustique ? Une de vos nièces ?

– Ma foi, non. C'est une pauvre gosse qui a perdu sa mère il y a quatre ans déjà. Une locataire, amie de sa mère, une dame Morin, l'a prise chez elle et elle s'en est occupée. La petite avait un nouveau foyer. Et puis, voyez la malchance ! Sa protectrice est tombée malade à son tour et est à l'hôpital. Depuis quinze jours, la gamine vit comme elle peut. Mais il ne fait pas chaud là-haut, sans feu et elle aura sans doute pris froid. On ne pense pas à faire attention à cet âge-là...

À ce moment, la petite malade, qui était couchée dans la seconde pièce de la loge, se remit à tousser lamentablement.

Richard siffla entre ses dents, d'un air contrarié.

– Ça ne va pas ! Cette petite... On ne peut pas la laisser ainsi. Puis-je la voir, madame Bertain ?

– Pour sûr ! dit la concierge. Venez, monsieur Daubigny, elle est à côté.

Poussant la porte de la chambre, elle précéda le jeune médecin.

La pièce, comme l'autre, était sombre, mal aérée. Sur le divan, une petite fille, qui pouvait avoir une douzaine d'années, serrait frileusement un châle noir autour de ses maigres épaules. Ses yeux cernés regardèrent fixement le visiteur.

Doucement, le jeune homme se pencha vers elle.

– Eh bien ! mon petit, qu'est-ce qui ne va pas ?

– Ce n'est rien, monsieur. J'ai pris froid...

– Ça te fait mal de tousser, n'est-ce pas ? reprit Richard.

– Un peu, oui. Quand je respire, ça m'étouffe,



et puis je tousse et je ne peux plus m'arrêter.  
Alors, ça me fait mal, là.

Rapidement, le jeune médecin ausculta la fillette.

– Allons, dit-il en se redressant, ce ne sera rien, on te guérira vite. Mais il faut que tu sois bien sage. N'est-ce pas, Moustique ?

– Oh ! oui, monsieur...

Richard se retourna vers M<sup>me</sup> Bertain, l'air soucieux.

– Je crains une broncho-pneumonie. Il faut lui donner des médicaments énergiques pour enrayer le mal.

Il tira de sa poche un stylo et un carnet, écrivit quelques lignes sur une page qu'il détacha et tendit à la concierge.

– Achetez immédiatement ces remèdes chez le pharmacien, ordonna-t-il et donnez-les à cette petite. Je repasserai demain.

Il se tourna vers l'enfant et, amicalement, passa sa main sur la tête ébouriffée.

– Je pense que tu iras mieux bientôt. Au revoir, petit Moustique. À demain.

– Au revoir, monsieur.

Richard serra la petite main brûlante.

La femme le regarda s'éloigner. Elle eut un sourire indulgent.

– Un bon jeune homme, ce M. Daubigny, marmotta-t-elle. Toujours prêt à rendre service... et pas fier.

Le lendemain matin, Richard Daubigny ne manqua pas de venir voir la jeune malade. Son unique malade, puisqu'il n'exerçait pas.

L'année précédente, il avait passé brillamment sa thèse de doctorat en médecine, puis en était resté là. Manquait-il de ce feu sacré qui poussait ses camarades vers les épreuves diverses ? Nul ne le savait.

Quoi qu'il en fût, le jeune homme ne s'était pas installé. La nécessité matérielle ne l'y incitait pas, du reste. Sa mère, morte depuis quelques années, lui avait laissé une fortune suffisante pour

assurer son indépendance, et il en profitait.

À peine fut-il entré dans la loge que la gardienne s'approcha du jeune docteur.

– Elle va bien mieux, notre Moustique, dit-elle sans laisser à son visiteur le temps de poser une question.

– Mais pourquoi ce nom bizarre de Moustique ? demanda Richard.

– C'est pas bizarre, monsieur Daubigny. Vous savez bien, c'est un nom d'amitié, qu'on donne comme ça. Elle était toute maigrelette, vive et légère, légère comme un moustique ! Alors on l'a appelée comme ça. Son nom, c'est Claudine Leblond, mais tout le monde l'appelle Moustique.

Tout en écoutant la brave femme, il s'était approché de la malade allongée sur le divan.

– Bonjour, Moustique. Comment vas-tu ce matin ?

– Bien mieux, monsieur, répondit la petite voix altérée.

Brusquement la phrase fut coupée par une quinte de toux.

– Hum ! c'est à voir. As-tu pris tes remèdes ?

À ce moment, il aperçut l'ordonnance écrite la veille, qui traînait encore pliée en quatre, sur la table.

– Où sont les médicaments ? questionna-t-il.

– Eh ! monsieur Daubigny, ces drogues-là coûtent cher, le pharmacien ne les donne pas pour rien, vous savez !

Les sourcils froncés, le jeune docteur regarda M<sup>me</sup> Bertain.

– Ainsi, depuis hier soir la petite n'a rien pris de ce que j'ai ordonné ?

– Elle se remettra bien sans ça, grommela la concierge. Un rhume, c'est tout de même pas une affaire.

– C'est plus qu'un rhume, je vous l'ai dit, madame Bertain, c'est sérieux.

– Je ne dis pas, mais je ne suis pas riche, monsieur Daubigny ! J'ai promis à M<sup>me</sup> Morin de surveiller Moustique pendant son absence, je ne peux pas faire plus. Je l'ai installée chez moi, pour qu'elle soit au chaud, ça va aller mieux.

De nouveau la toux secouait le corps de Moustique.

Elle essayait de sourire courageusement de ses lèvres pâles et crispées. La pitié serra la gorge de Richard.

– On ne peut pas la laisser comme cela, murmura-t-il. Elle n'a pas de famille, cette gosse ?

– Ma foi, je ne pense pas. Je n'ai jamais vu personne venir la voir. Elle n'a que sa marraine.

– Et le père ?

– Oh ! celui-là, j'l'ai jamais vu.

Richard réfléchit.

L'appartement, qu'il occupait au troisième étage de la maison, était spacieux, bien entretenu par un couple de vieux serviteurs. Cet arrangement lui laissait une grande liberté et lui permettait d'avoir toujours un pied-à-terre confortable, car en vérité, il était souvent absent.

Une idée germa dans l'esprit du jeune docteur, dans son cœur plutôt. Il baissa la voix pour n'être entendu que de la gardienne.

– Écoutez, madame Bertain. Cette petite est très malade. Vous ne pouvez la garder ici. Acceptez-vous que je l'héberge dans mon appartement ? Je la confierai à Coraline qui est très dévouée. Je soignerai Moustique et je la guérirai. Lorsque sa marraine rentrera chez elle, elle pourra reprendre sa filleule. Qu'en dites-vous ?

M<sup>me</sup> Bertain haussa les épaules avec fatalisme. Elle acceptait l'intervention inattendue et providentielle qui la délivrait d'un souci.

– Moustique fera comme elle voudra, dit-elle. Si vous voulez la soigner, je ne peux vous refuser ça ! C'est même bien bon à vous d'y penser. Sa marraine serait d'accord, je suis sûre.

– Bien. Nous allons l'installer tout de suite.

Il s'approcha du divan.

– Moustique, dit-il doucement, je vais t'emmener chez moi pour te guérir. Tu veux bien ?

– Oh ! oui. Si M<sup>me</sup> Bertain veut bien. Mais ce n'est pas l'hôpital ? Comme marraine ?

– Mais non, je te dis « chez moi ». Une brave femme te soignera.

Richard sortit et revint avec une couverture de sa voiture dont il enveloppa l'enfant.

– Tenez, m'sieur Richard. Voilà les papiers de la petite si des fois vous en aviez besoin, dit la concierge en tendant au médecin un portefeuille usagé. Il y a son acte de naissance, je crois, et des papiers de sa mère, vous verrez.

Richard mit le portefeuille dans sa poche, puis il souleva Moustique dans ses bras vigoureux.

– Tu ne pèses pas lourd ! remarqua-t-il. Un vrai petit insecte !

Quelques instants plus tard, l'ascenseur s'élevait dans l'immeuble, emportant Moustique vers son destin.

## II

– Coraline ! Je t’amène un pensionnaire.

Coraline avait élevé Richard Daubigny. Elle et Wallace, son mari, nourrissaient pour leur jeune maître une véritable adoration. Aussi, lorsque ce dernier avait acheté un appartement, avaient-ils quitté le service du professeur Daubigny, son père, pour le suivre.

Le jeune homme avait en eux des serviteurs dévoués et toujours prêts à considérer ses pires folies avec indulgence. Ils lui reconnaissaient tous les droits.

Cependant, Coraline fut interloquée en voyant Richard entrer, portant comme un paquet, une petite fille emballée dans une couverture.

– Voilà ! expliqua rondement le jeune médecin. C’est une gamine, seule et malade. Tu vas l’installer dans la chambre d’amis. Et nous



allons la soigner.

– Mais... Monsieur va la garder ici ?

– Évidemment ! On ne va pas la mettre dans la rue...

– Ça va faire bien du dérangement...

Coraline, petite femme aux cheveux gris, vive, alerte, toujours correcte dans sa robe noire, regardait Richard avec inquiétude.

– Eh bien ! tant pis, répliqua-t-il avec bonne humeur. Si on ne dérangeait jamais, crois-tu qu'on serait plus heureux ?

– Je ne dis pas ça, monsieur. Mais...

– Mais quoi ? reprit le jeune homme en riant. Je ne veux pas de « mais » ! Tu vas vite mettre cette petite au lit, avec une bouillotte. Surtout, qu'elle n'ait pas froid. Et donne-lui une potion pour calmer sa toux avant que je revienne avec des médicaments.

Et, sans discuter davantage, Richard tourna les talons. La porte de l'appartement se referma. Il était parti.

Wallace, qui s'était tenu à l'écart, s'approcha.

– Tout de même, il ne doute de rien, monsieur Richard ! remarqua-t-il. En voilà une affaire !

– Une affaire ? riposta-t-elle avec véhémence. Ce que M. Richard fait est bien fait. Dépêche-toi de préparer la chambre d'amis. Je t'aiderai pour le lit. Je vais chercher des draps.

Moustique avait été déposée sur le divan, dans le bureau de son protecteur. Engourdie par la fièvre, très lasse, elle était à demi assoupie. Sa respiration était toujours aussi saccadée.

Coraline activa ses préparatifs et alla donner un coup de main à son mari.

Quand la chambre fut prête, elle revint vers l'enfant, la considéra un moment.

– Elle n'a pas l'air d'aller fort ! marmonna-t-elle. Wallace, va mettre la petite dans le lit...

Le valet emporta l'enfant toujours roulée dans la couverture.

Coraline la suivit.

– Si c'est pas malheureux de laisser des

enfants en pareil état ! observa-t-elle. Pauvre mignonne ! J'en ai le cœur tout chaviré !

Wallace déposa sur le lit confortable la petite fille qui ouvrit des yeux brillants de fièvre. Elle regarda le serviteur, lui sourit timidement.

Puis Coraline la déshabilla et la coucha.

– Maintenant, ma mignonne, repose-toi en attendant le retour de M. Richard.

Moustique regarda autour d'elle.

– J'aimerais mieux que vous restiez ici, madame. Je crois que j'aurais peur toute seule. Je suis si fatiguée...

– Pourquoi aurais-tu peur ? Je suis là, tout à côté. Tu n'es pas bien dans ce bon lit ?

Émue de pitié, Coraline avait mis dans sa voix tant de bonté que la fillette sourit.

– Oh ! si, je suis très bien. Je vais aller mieux.

– Comment t'appelles-tu ? demanda la gouvernante.

– On m'appelle Moustique et...

L'enfant se remit à tousser.

– Allons, ne parle plus et tâche de dormir, reprit Coraline. Je vais bien te soigner et tu guériras vite. M. Richard est médecin et il te remettra bientôt sur tes petites pattes de Moustique !

Maternelle, elle borda le lit et posa sa main sur le front brûlant.

– Je vais faire mon ouvrage. Tu sonneras si tu as besoin de quelque chose.

– Sonner ? répéta la fillette, surprise. Sonner... pour vous appeler ? Comme dans les histoires ?

Il lui semblait vivre un véritable conte de fées. Ce bon monsieur, qui voulait la guérir, cette belle chambre et cette dame, si gentille...

Elle ferma les yeux. Elle était à bout de forces, mais si heureuse.

### III

Les jours passèrent, jours de lutte opiniâtre contre le mal qui, peu à peu, reculait.

Mais Moustique restait très affaiblie. Dans son visage si mince, si pâle, on ne voyait presque plus que ses yeux, de grands yeux couleur de violette claire, des yeux qui s'illuminaient lorsque Richard entrait dans sa chambre.

– Eh bien ! Moustique, comment vas-tu ?

Elle souriait, attachant un regard de reconnaissance sur son bienfaiteur.

– Beaucoup mieux, merci.

– Bon. Mais ne parle pas trop.

Il l'auscultait, lui tapotait la joue amicalement et l'encourageait à la patience.

– À demain ! disait-il.

Et Moustique attendait ses visites avec

impatience.

Au bout du onzième jour, la fièvre tomba enfin.

– Cette fois, annonça Richard, te voilà entrée en convalescence.

– Je crois bien que, sans vous, je serais morte, dit la fillette.

– Bah ! Quelle idée ! On ne meurt pas à douze ans !

Moustique se mit à rire.

– Mais je suis bien plus vieille que ça !

– Pas possible ? Quel âge as-tu donc, grande personne ?

– J’ai quatorze ans.

Richard sourit, un peu étonné.

– Je comprends maintenant pourquoi tu es si raisonnable et prends sagement toutes les drogues que je te donne ! Mais assez bavardé pour aujourd’hui. Nous reparlerons de tout ça quand tu iras tout à fait bien.

Le jeune homme sortit de la chambre.

Moustique l'entendit recommander à Coraline de mettre soigneusement de côté une lettre que déposerait, vers midi, une M<sup>lle</sup> Malou. Wallace devait lui apporter cette lettre aussitôt, à une adresse qu'il fit noter par la servante.

Il ne devait pas déjeuner chez lui.

Malou ! Moustique entendait ce nom pour la première fois. Cependant, elle devait l'entendre prononcer trop souvent par la suite, et connaître par lui sa première jalousie.

M<sup>lle</sup> Malou...

Elle se répéta ces deux mots bien des fois, ce soir-là, avant de s'endormir.

Le lendemain, en entrant dans la chambre de la fillette, Coraline annonça triomphalement :

– M. Richard vous autorise un petit brin de causette ce matin.

– Quel bonheur ! s'écria Moustique, joyeuse.

La gouvernante ouvrit la fenêtre. Le soleil pénétra dans la chambre, un soleil d'hiver pas très chaud, mais qui apportait la joie dans le cœur de Moustique, maintenant sur la voie de la

guérison. Tout lui semblait beau, aimable, les choses et les gens.

– Madame Coraline...

– Oui, ma mignonne ?

– Je voudrais vous demander quelque chose.

– Demande, ma petite, répondit amicalement la gouvernante. Je serai contente de te faire plaisir si je peux. Que veux-tu ?

– Je voudrais seulement savoir... si M. Richard est marié ?

– Quelle idée ! dit-elle, surprise. Bien sûr que non ! S'il était marié, sa femme serait venue te voir.

– Ah ! c'est vrai. Et il n'est pas fiancé non plus ?

Coraline fronça légèrement les sourcils.

– En voilà des questions ! Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Qu'est-ce qui te tracasse ?

– Oh ! rien. Mais j'avais entendu prononcer le nom d'une dame. Alors, je pensais...

– Une dame ? Quelle dame ? demanda



Coraline avec un peu d'irritation.

– M<sup>lle</sup> Malou.

– Qui t'a parlé d'elle ?

– Personne, dit Moustique. J'ai entendu M. Richard dire ce nom-là...

– C'est une de ses connaissances, bougonna Coraline. Et plutôt au Ciel qu'il ne l'eût jamais rencontrée, ajouta-t-elle.

– Est-ce qu'elle n'est pas gentille ? demanda Moustique innocemment.

– Gentille ? répéta la gouvernante d'un ton vif. Est-ce que ces personnes-là sont jamais gentilles ? Ce sont de vrais vampires, mis sur la terre pour la perdition des hommes trop bons et les détourner de leur chemin !

Moustique, un peu sidérée par cette diatribe, se sentait pourtant très joyeuse. Une fois sa toilette terminée, elle demanda si elle ne pouvait pas se lever.

– Ah ! pour ça, il faut demander à Monsieur ! répondit Coraline. Je ne peux pas te le permettre sans son avis !

Résignée, la fillette enfonça sa tête dans l'oreiller. Une bouffée de reconnaissance monta soudain en elle. Comme elle était bien ici !

– Madame Coraline...

– Quoi encore, ma petite fille ?

– Voyez-vous, je suis trop bien. J'ai besoin de vous dire merci... pour tout ! Jamais je n'ai été soignée comme ça, jamais.

– C'est M. Richard que tu dois remercier, reprit la servante. Moi, je ne fais que ce qu'il me demande. Il est si bon...

– Oh ! oui, dit Moustique avec conviction.

Coraline était en veine de bavardage. Rien, d'ailleurs, ne lui plaisait plus que de parler de son jeune maître. Elle s'assit auprès du lit.

– Je le connais depuis qu'il a eu deux ans, reprit-elle. Quand je suis entrée au service de son père, le docteur Daubigny, il était haut comme ça, M. Richard...

Elle fit un geste de la main pour indiquer la taille de l'enfant qu'elle évoquait.

– Si tu l’avais vu dans ce temps-là ! Il avait des belles petites boucles autour de sa tête ronde. Il était si mignon ! Et il avait déjà si bon cœur !

« Il était bon avec tout le monde et même avec les bêtes. S’il voyait battre un chien, ça le faisait pleurer. Un oiseau blessé ou tombé du nid, c’était une vraie catastrophe ! Il fallait le ramasser, l’apporter à la maison, le soigner, le guérir...

– Comme moi, murmura Moustique doucement.

– Oui, comme toi. Il a fait ça toute sa vie. Il ne peut pas voir le malheur des autres sans chercher à le soulager. C’est un cœur d’or, M. Richard !

Coraline se leva sur cette affirmation.

– Maintenant, je vais faire mon travail pendant que tu déjeunes. Après, tu te reposeras.

– Je ne fais que ça ! soupira Moustique. Me reposer...

– Tu seras plus vite guérie. Et alors...

La vieille servante n’acheva pas sa phrase et Moustique devint toute songeuse. Tandis qu’elle avalait une tasse de chocolat, une pensée

angoissante lui trottait dans la tête : quand elle sera guérie... Qu'est-ce qui arrivera ?

## IV

Cette question d'avenir, si elle inquiétait Moustique, ne laissait pas indifférent Richard Daubigny. Il n'avait songé, tout d'abord, qu'à guérir la petite malade en attendant le retour de M<sup>me</sup> Morin. Mais la suite des événements lui fit changer ses projets.

L'état de santé de M<sup>me</sup> Morin ne s'améliorait pas, au contraire.

Quant à Moustique, elle était encore très affaiblie. Une légère fièvre, le soir, rosissait ses joues, une toux sèche secouait la fillette qui ne reprenait aucun appétit malgré les attentions de Coraline.

— Si tu ne manges pas, tu ne guériras pas !  
disait-elle.

Elle recevait invariablement la même réponse :

– Je n'ai pas faim.

Richard fit radiographier sa jeune protégée. Le cliché lui fit faire une grimace : un poumon était voilé.

Moustique était donc plus atteinte qu'il ne l'avait craint. Elle avait encore besoin de beaucoup de soins.

« Il faudrait la montagne pour la convalescence », songeait-il.

Chaque année, à pareille époque, il avait l'habitude de pratiquer les sports d'hiver, avec un groupe d'amis, jeunes gens de son cercle, étudiantes et jeunes femmes très libres.

Il aimait cette vie indépendante, l'atmosphère âpre et vivifiante de la montagne. Chaussé de skis, il se laissait glisser sur les pentes neigeuses, le visage fouetté par le vent mordant des cimes.

L'air pur de la Savoie, n'était-ce pas précisément ce qu'il fallait à sa petite malade pour oxygéner ses poumons, chasser définitivement le mal ?

À peine Richard avait-il envisagé cette

solution qu'il l'adopta.

Cependant, il ne parla pas tout de suite à Moustique de son projet. Il appela Coraline.

– As-tu un instant ? J'ai à te parler, ma vieille Cora.

C'était son appellation la plus amicale.

– Bien sûr, monsieur ! Qu'est-ce que Monsieur veut pour son service ?

– C'est un service... indirect ! Voilà : je pars, comme d'habitude, pour Champoutant...

– Alors, Monsieur veut que je prépare ses bagages ?

– Naturellement. Mais ce n'est pas tout... Il s'agit de Moustique. Elle est si faible, si fragile ! Elle ne se remet pas, cette gosse ! Il suffit de la regarder pour voir que l'anémie la guette. Alors, tu vas lui acheter tout ce qu'il faut pour un séjour en montagne. Je vais l'emmener avec moi, l'installer là-bas et je l'y laisserai. Qu'en penses-tu ?

– Monsieur peut compter sur moi... et puisque Monsieur m'en parle, je peux lui dire... que ça lui

portera bonheur. Moustique, c'est une vraie créature du bon Dieu. Si douce, si mignonne... et complaisante ! Je vais la regretter...

Dès que son maître fut parti, Coraline alla tout de suite trouver Moustique. L'enfant était levée maintenant. Elle s'ingéniait à rendre de menus services à la gouvernante, et se désolait d'être si vite fatigué.

– Il faut que je prenne tes mesures, ma petite fille.

– Mes mesures ? Pourquoi ? demanda la fillette, étonnée.

Coraline prit un air mystérieux. Elle était très fière de partager un secret avec Richard.

– En voilà une petite curieuse ! Tu le sauras plus tard !

– Ma petite madame Coraline ! supplia-t-elle, cajoleuse, dites-moi pourquoi. Je voudrais tant, tant savoir !

– Tu ne sauras rien, ma fille ! M. Richard te le dira lui-même !

– Ah !



Moustique resta silencieuse, mais, après que Coraline fut sortie, Moustique se creusa la tête pour deviner la raison pour laquelle la vieille servante avait pris ses mesures.

« C'est pour une robe, peut-être ? Mais pourquoi une robe ? »

Tout le jour, elle y songea. Chaque fois que la porte s'ouvrait, elle sursautait dans l'espoir de voir arriver Richard.

Le jeune homme rentra tard dans la soirée.

Coraline, qui l'attendait, lui dit d'un air de complicité :

– J'ai pris les mesures de la petite. Je n'ai rien dit ! Elle est dans un état... Si Monsieur lui parlait...

– Tu as raison, approuva Richard, va la chercher.

La fillette bondit à l'appel de la gouvernante qui la conduisit au bureau du jeune médecin.

Moustique entra, un peu intimidée. Richard, dans un fauteuil, écoutait la radio.

Maigre, pâle dans sa robe sombre, la gamine se tenait immobile. Ses pommettes animées accentuaient le cerne de ses yeux dont la couleur violette fonçait sous le coup de l'émotion.

Ses cheveux courts, d'un châtain cendré, moussaient autour de la tête menue.

– Eh bien ! demanda le jeune homme, comment vas-tu, petit Moustique ?

– Oh ! bien mieux ! affirma la fillette, rassurante.

– Hum ! tu trouves ? Je ne suis pas tellement de cet avis ! Avoue que tu es toujours fatiguée, que tu dors mal, que tu n'as pas d'appétit...

Moustique hochait la tête. Comme il devinait bien ce qu'elle ressentait, M. Daubigny !

Richard la fit asseoir.

– Alors ? reprit-il, quand on est comme ça, est-ce qu'on doit dire : « Je vais bien » ?

– Je ne sais pas, murmura la fillette en baissant la tête.

– Eh bien ! moi, je sais. À un médecin, on ne

peut rien cacher. Et je dis qu'il faut te soigner encore, et longtemps, et non pas te remettre à travailler. Coraline me dit que tu veux toujours l'aider. C'est très gentil, mais tu n'es pas en état de le faire. Il faut te soigner et c'est tout !

– C'est que, soupira Moustique, il y a déjà longtemps que je me laisse soigner. Alors, j'ai honte.

Elle avait caché son visage dans ses mains.

– Honte de quoi, mon petit ? demanda affectueusement Richard.

– Je ne peux rien faire pour vous remercier.

– Ne te tracasse pas. Quand tu iras bien, je te demanderai quelque chose. Je ne sais pas quoi encore, mais je suis sûr que tu me rendras service. Un grand service ! Et nous serons quittes.

– Quel bonheur !

Elle releva la tête. La joie faisait étinceler ses yeux.

La fillette ne devait jamais oublier cette parole à laquelle le jeune médecin n'avait, lui, attaché aucune importance. Ce sont des mots que l'on dit

aux enfants...

– Alors, reprit Richard, j’ai décidé de t’envoyer à la montagne, dans la neige. L’air pur, vif, sera ton meilleur remède.

Moustique écoutait, stupéfaite.

– Je vais aller à la montagne, répéta-t-elle, et... c’est vous qui m’y envoyez, pour me guérir ?

– Naturellement ! J’ai vu ta marraine, elle est d’accord aussi.

C’est alors que la fillette se leva et tomba à genoux près du jeune homme. Avant qu’il eût pu faire un geste, elle avait pris ses mains et les baisait avec gratitude.

– Voyons, voyons ! Tu es folle ! dit Richard en la repoussant doucement. Ce que je fais est tout simple...

Cependant, plus touché qu’il ne voulait paraître, il attira l’enfant contre lui et posa un baiser sur sa joue.

– Sauve-toi maintenant ! lui dit-il.

Il la suivit du regard tandis qu’elle allait

raconter son bonheur à Coraline. Il secoua la tête.

– Pauvre enfant ! Dire qu’il est si facile de faire des heureux ! C’est la plus grande joie des riches de ce monde, la bonté intelligente. Il est dommage que beaucoup l’ignorent.

Il tournait le bouton de son appareil de radio lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

Richard prit l’écouteur.

– Allô ! Ah ! c’est toi... Quand partons-nous ? Vers la fin de la semaine, je ne serai pas prêt avant.

– ...

– Comment ? Tu veux partir demain ? Impossible.

– ...

– Tu es furieuse ? Tant pis, mon petit ! Ça passera !

– ...

– Ah ! non. J’ai dit non, c’est non. Si tu n’es pas contente, pars toute seule !

Mécontent, le jeune homme raccrocha le

récepteur en grommelant à mi-voix :

– Ah ! Cette Malou aurait besoin de manger de la vache enragée ! Elle n'est jamais satisfaite !

Cette nuit-là, Moustique ne dort guère. Sa joie était immense, elle croyait rêver.

– Oh ! madame Coraline, disait-elle, songez donc que je vais faire un grand voyage, prendre le train ! Et voir la neige, dans la montagne, avec M. Richard ! Et j'ai de si belles affaires ! Une valise pour moi toute seule... et des pantalons, comme les garçons ! Des bonnets, des chandails, du linge !

Comme elles lui paraissaient lointaines les mauvaises années de son court passé !

## V

Sur le quai de la gare de Lyon, une foule de jeunes gens se pressaient. On ne voyait qu'une forêt de skis, hérissant les voiturettes des porteurs ou portés sur l'épaule des voyageurs.

Des groupes se formaient : camarades qui feraient ensemble le séjour dans le même abri ou les mêmes excursions.

Tous ces jeunes jacassaient, piaffaient pour mieux dire, avec exubérance. Ce n'étaient qu'exclamations joyeuses, cris d'appel pour se repérer, se réunir.

Dans la cohue, Richard Daubigny et ses huit ou dix compagnons n'étaient pas les moins agités. C'est que le jeune médecin était un boute-en-train incomparable. Nul mieux que lui ne savait susciter partout la gaieté la plus franche, créer l'ambiance la plus sympathique. Il était le type même du camarade idéal.

Aussi ne manquait-il pas d'amis. Le seul reproche que l'on pouvait faire de son existence dorée était que cette ardeur à vivre n'avait d'autre but que son plaisir.

Son intelligence, son énergie auraient eu besoin d'un grand idéal, capable de centraliser ses activités. Sa personnalité en eût recueilli le sérieux qui lui faisait défaut, bien qu'il eût atteint l'âge d'homme.

Pour le moment, le jeune homme se frayait un chemin parmi les voyageurs. Moustique le suivait, un vrai moustique aux longues pattes, dans sa culotte de ski bleu marine, complétée par une veste courte en mouton blanc qui recouvrait un gros pull-over de lainage quadrillé. Des gants, un petit bonnet assorti achevaient la tenue de la fillette.

Les haut-parleurs annoncèrent :

« Les voyageurs pour Bellegarde, Genève, en voiture ! »

Le brouhaha s'intensifia, devint étourdissant. Moustique, un peu affolée, se cramponna à la



veste de Richard pour ne pas se perdre.

Quelques instants plus tard, ils étaient installés dans un compartiment plein à craquer.

– Ça va, Moustique ? demanda le jeune homme quand le train s'ébranla.

– Oh ! oui !

Les yeux de l'enfant brillaient de plaisir.

Avec ravissement, elle se plongea dans la contemplation du paysage qui défilait sous ses yeux.

Alors Richard ne s'occupa plus d'elle. Il devinait que la santé fragile, le jeune âge de sa protégée la rendaient timide vis-à-vis de ses compagnons de voyage et qu'elle aimerait mieux qu'on la laisse tranquille.

– On me l'a confiée, avait-il expliqué, pour voiler sa bonne action et rendre la situation plausible pour ses camarades.

L'opinion des uns et des autres plus ou moins railleurs et malveillants lui était indifférente, mais il ne voulait pas que sa petite amie ressentît la moindre peine, la moindre blessure d'amour-

propre à cause de leurs remarques.

Richard ne savait pas être bon à moitié. Il avait spontanément toutes les intuitions, toutes les délicatesses, toutes les compréhensions. Certains hommes ne les acquièrent jamais. Quelques femmes les possèdent après avoir passé leur vie à faire du bien autour d'elles.

Le soir, le groupe joyeux était arrivé dans une petite ville de Savoie. Penché sur l'indicateur, Richard constata qu'il n'était pas possible de gagner Champoutant, but du voyage, autrement que par un omnibus qui arrivait à destination tard dans la nuit.

Ses compagnons protestèrent.

– Ah ! non. Tomber là-bas en pleine nuit, à moitié gelés... Passons donc la nuit ici. Nous trouverons bien une auberge. Et, demain, nous continuerons le voyage.

– Si vous êtes tous d'accord, dit Richard, qui, à titre d'aîné, était le responsable, je me range de votre avis.

Ils trouvèrent de la place dans un petit hôtel,

simple et confortable. Après le dîner, tout le monde alla se coucher et, une heure plus tard, chacun dormait paisiblement. Sauf Moustique.

Agitée, fébrile, la fillette ne pouvait pas fermer l'œil. Elle se leva et alla soulever le rideau qui voilait la fenêtre de sa chambre.

Cette fenêtre était pourvue de doubles vitres pour protéger la pièce du froid. Celles qui donnaient sur le dehors étaient givrées.

Le froid devait être sec et mordant, car la nuit ressemblait à un demi-jour. Mais Moustique ne voyait que les arabesques cristallisées que le gel dessinait sur la fenêtre, des fleurs étincelantes, des fougères gracieuses, qui semblaient semées là par la main d'un magicien.

Il n'arrive guère à Paris de voir ses fenêtres ornées de pareille dentelle. La fillette, en tout cas, n'avait jamais aperçu rien qui approchât cette merveille de lumière et de cristal.

Extasiée, elle regardait.

« Que ce doit être beau dehors ! » songea-t-elle.

Sentant le froid la pénétrer, car elle était vêtue seulement de sa chemise de nuit, elle regagna son lit. Blottie au chaud sous les épaisses couvertures, elle finit par s'endormir en rêvant de parures givrées et de féeries neigeuses.

Le lendemain matin, de bonne heure, les amis se retrouvèrent sur le quai de la petite gare.

– Tout le monde est là ? demanda Richard.

– Présent !           répondirent           des           voix  
ensommeillées.

La gare était presque déserte à cette heure matinale. Il était facile de dénombrer les quelques voyageurs qui attendaient le train.

Le jeune médecin s'aperçut immédiatement que Moustique manquait à l'appel !

Il revint en courant à l'hôtel. Par bonheur, il n'y avait que la cour de la gare à traverser.

Dans sa chambre, Moustique bouclait tranquillement sa valise.

– Mais qu'est-ce que tu fais ? s'exclama le jeune homme, figé sur le seuil de la porte. Dépêche-toi, petite sottie ! Tu vas nous faire rater

le train !

Confuse, Moustique ne se fit pas répéter la phrase. Elle empoigna sa valise et se précipita à la suite de Richard.

Il n'y avait pas cent mètres à parcourir. Mais, hélas ! la valise pesait au bout du faible bras. La respiration coupée, Moustique dut s'arrêter après quelques dizaines de pas.

Elle resta immobile, haletante, la valise à ses pieds, serrant à deux mains sa poitrine douloureuse qui se soulevait avec une telle violence que tout sembla tourner autour de Moustique en une sarabande affolante.

Richard, déjà arrivé, se retourna, croyant la voir derrière lui. Il l'aperçut de loin... et comprit.

En courant, il revint près d'elle et, doucement, lui fit un reproche.

– Il ne fallait pas porter seule cette valise, voyons ! J'ai cru qu'elle était avec les autres.

– Vous... vous... allez... manquer... le train !

L'angoisse donnait à ses beaux yeux une admirable teinte de sombre violette.

Le jeune homme s'efforça de la tranquilliser.

– Mais non, mais non, mon petit ! Nous avons le temps ! Reprends ton souffle d'abord.

Pour la première fois, il était frappé par la couleur extraordinaire des yeux d'améthyste. Il n'en avait jamais rencontré de semblables.

« De qui tient-elle ces yeux-là ? » songea-t-il, tandis que, calmée, l'enfant se remettait en marche.

Pendant ce temps, les amis de Richard protestaient contre son absence.

– Il va nous faire manquer le train à cause de cette gosse !

– Elle est malade...

– Qu'est-ce qu'elle a ?

– Elle serait poitrinaire...

L'apparition de Richard et de sa protégée interrompit les remarques, mais déchaîna les lazzi. Le train entra en gare.

– La paix ! cria Richard. J'avais oublié de payer la note !

L'ingénieuse explication calma aussitôt les taquins. Moustique jeta un regard de reconnaissance à celui qui s'accusait si gentiment pour lui épargner les effets de son étourderie.

Ils montèrent gaiement dans un compartiment et s'y installèrent. L'un des jeunes gens essuya, du revers de sa manche, la vitre couverte de buée.

Voici qu'apparaissaient dans la déchirure du rideau les cimes neigeuses, les pentes boisées de sapins verts...

– Hourrah ! Hip ! hip ! hip ! hourrah ! Voilà la neige !

Les bérets basques volèrent en l'air, dans l'enthousiasme général. Ce fut, pendant quelques instants, un vacarme ahurissant.

Dans son coin. Moustique assistait, sans y prendre part, à l'entrain de ses compagnons. Elle se sentait très lasse tout à coup et souhaitait que ce long voyage se terminât.

## VI

Vers onze heures, le train entra en gare de Chalarasse, point terminus du voyage, mais assez éloigné de Champoutant.

La joyeuse bande décida de se rendre à skis au village isolé, perdu dans les neiges. À vrai dire, le trajet s'effectuerait plutôt en marchant, car la route montait bien plus qu'elle ne descendait.

– Cela nous fera du bien de nous dérouiller un peu les jambes ! dit un des jeunes gens.

Tous étaient prêts à l'accompagner, sauf Richard.

– Il faut que je m'occupe de cette petite fille, dit-il en souriant à Moustique. Elle ne sait pas encore faire de ski et n'aurait pas la force de marcher si longtemps.

Un murmure désapprobateur courut parmi les amis du jeune homme et Moustique rougit en



pensant qu'elle en était cause.

– Je crois que je pourrais très bien marcher !  
fit-elle timidement. Je n'irai pas trop vite...

– Tu pourrais très bien, en effet ! répliqua  
Richard amicalement, mais il est inutile de te  
fatiguer sans nécessité. Nous prendrons le  
traîneau qui fait le service de Chalarasse à  
Champoutant et nous arriverons là-bas frais et  
reposés !

– Laissez-moi prendre le traîneau seule !  
insista la fillette. Allez avec vos amis, monsieur  
Richard !

– Dis donc ? Qui est-ce qui commande ici ?  
demanda le jeune médecin sur un ton de gaieté  
bourrue. Ça m'amusera de me promener en  
traîneau en ta compagnie, petit Moustique !  
Alors, viens avec moi. Filez, vous autres !

Ses camarades, trois filles et cinq garçons, ne  
se firent pas répéter le conseil. Ils détachèrent  
leurs skis, les chaussèrent et, bientôt, s'élancèrent  
sur la neige immaculée, traçant de longs sillons  
qui s'ouvraient à leur passage dans la blancheur

intacte des pentes.

Richard et sa protégée les regardèrent s'éloigner. Ils semblaient voler dans un nuage de fine poussière glacée. Très vite, leurs silhouettes, devenues de petits points noirs, disparurent à l'horizon.

– Comme cela doit être amusant ! murmura Moustique.

– Merveilleux ! acquiesça le jeune homme. Tu connaîtras ça bientôt !

Ils assistèrent au chargement des valises sur le traîneau.

Ce jour-là, Richard et Moustique étaient les seuls passagers du véhicule que traînaient deux chevaux ferrés à glace, attelés l'un devant l'autre.

Le jeune médecin enveloppa sa compagne dans une couverture fourrée. Il s'assit à côté d'elle et, un moment plus tard, le cocher donna le signal du départ. Un claquement de fouet et, dans un bruit de sonnailles et de grelots, l'équipage se mit en route.

Cette dernière partie du voyage fut un

enchantement pour les deux voyageurs. La neige gelée craquait sous le sabot des chevaux. Le ciel, d'un bleu profond, intense, les sapins et les arbustes givrés formaient un décor de carte de Noël. Les longs fils téléphoniques, ployant sous le poids de la neige, ressemblaient à de gracieux fils de la Vierge. Le froid rosissait les joues pâles de Moustique et lui mettait des larmes aux yeux.

La montée fut longue jusqu'au village. Elle dura plus d'une heure. Les mains de la jeune malade furent bientôt glacées. Richard les prit dans les siennes pour les réchauffer.

– Oh ! monsieur Richard ! protesta la fillette, pleine de confusion, c'est vous qui aurez froid maintenant ! Et ce sera ma faute !

– Laisse-moi tes petites mains ! dit-il gaiement. Je ne veux pas apporter un glaçon au chalet !

Le chalet en question apparut, enfin, à un détour de la route.

– Regarde ! dit Richard. Vois-tu ce toit pointu couvert de neige, là, à droite ?

Moustique vit une grande maison de bois, à demi enfouie dans la neige qui couvrait la montagne.

Une galerie couverte l'entourait. Sans être un préventorium, le chalet recevait en permanence des enfants en convalescence. Ceux-ci passaient des heures, chaque jour, allongés sur cette galerie, enveloppés dans de chaudes couvertures. Ils respiraient l'air idéalement pur, saturé d'oxygène.

Le traîneau s'arrêta. Le cocher, emmitouflé dans une énorme peau de bique qui le faisait ressembler à un ours, descendit de son siège. Il s'approcha des voyageurs.

– La chute est toute fraîche. La neige va être bonne pour le ski, affirma-t-il avec un bon sourire. Mais le froid pince diablement ce matin. Sur le soir, le blizzard pourrait peut-être bien souffler. Il fera meilleur dans le chalet que sur les pentes.

– Il ne fait déjà pas très chaud, répondit en riant Richard Daubigny, qui aida Moustique à descendre.

Autour d'eux, le soleil détachait des branches de sapins la neige qui tombait, avec un bruit sourd. Les branches, allégées, rebondissaient dans une sorte de soulagement et se balançaient ensuite, délivrées de leur cuirasse blanche.

L'air était merveilleusement vif et pur.

– N'est-ce pas magnifique ? demanda Richard à la fillette. J'adore cette atmosphère âpre. On a l'impression de vivre deux fois plus qu'ailleurs. Respirer cet air-là est une véritable volupté. Et, tu verras, la pratique des sports d'hiver est plus assainissant, plus reposant que le repos lui-même.

Moustique riait. Il ajouta gaiement :

– Après tout, tu ne seras peut-être pas de mon avis... et tu es bien libre. J'ai mes goûts et mes théories, mais je ne veux les imposer à personne. Je suis trop indépendant pour ne pas respecter la liberté des autres. Si mes idées te plaisent, tant mieux ! Sinon... eh bien ! tant pis.

– Je crois que j'aimerais beaucoup vivre ici, murmura Moustique.

Ils entrèrent dans le chalet. Il y faisait bon et

chaud. Le jeune homme retira ses gants et sa veste.

La propriétaire de la maison, M<sup>me</sup> Mercédès, vint au-devant des voyageurs, aussi vite que son âge et son embonpoint le lui permettaient. Elle connaissait Richard Daubigny de longue date : depuis plusieurs hivers, le jeune homme et ses amis avaient adopté le chalet comme centre de leurs séjours à la montagne.

M<sup>me</sup> Mercédès avait une soixantaine d'années. Son visage plein, éclairé par des yeux d'un bleu limpide, un teint frais comme en possèdent les montagnards, un franc sourire lui donnaient un abord agréable.

– Bonjour, monsieur Richard. Vos amis sont arrivés et ils ont choisi leurs chambres. M<sup>lle</sup> Malou est ici depuis mardi.

– Ah ? s'étonna le jeune homme sèchement.

Son visage s'était un peu durci, mais il ne posa aucune question.

– Donnez-moi ma chambre habituelle, dit-il. J'aime la vue qu'on a du côté nord.

– Je l’ai réservée pour vous, naturellement, dès que j’ai reçu votre lettre.

– Je vous amène aujourd’hui une jeune personne qui, je l’espère, pourra faire un long séjour auprès de vous, reprit Richard. J’aimerais vous la confier, madame Mercédès.

L’excellente femme regarda Moustique qui sourit gentiment. Elle demanda :

– Quel âge a-t-elle ?

– Quatorze ans !

– Pas possible ! Elle est bien menue. À côté de nos filles de par ici...

– Elle est délicate, en effet, poursuivit Richard et vient d’être très malade. Il vous faudra surveiller de très près sa santé. Je vous donnerai des indications très précises sur son régime, ses heures de repos. Nous verrons, dans trois ou quatre mois, comment elle réagit. N’est-ce pas, Moustique ?

– Moustique ?

Comme tous ceux qui l’entendaient pour la première fois, M<sup>me</sup> Mercédès s’étonnait de ce

surnom burlesque.

– C’est un nom d’amitié bien trouvé pour cette gamine maigrelette, avec ses longues jambes, ses longs bras... Mais elle est beaucoup plus gentille que l’affreux petit insecte !

Ils rirent tous les trois, cordialement. Ils se tenaient au bas de l’escalier qui menait aux étages du chalet : là se trouvaient les chambres des pensionnaires, donnant sur la galerie couverte qui ceinturait la maison.

Soudain, une porte s’ouvrit au premier. Une élégante silhouette de jeune femme se profila en haut des marches. Elle était vêtue de couleurs claires. Ses cheveux blonds moussaient autour d’un visage frais et ravissant. Occupée à boutonner sa veste, elle n’avait pas vu le groupe qui parlait au rez-de-chaussée. Le bruit des voix lui fit lever la tête. Ses yeux bleus brillèrent d’une lueur métallique et sa bouche se durcit subitement. Elle descendit sans se presser. Elle avait reconnu Richard. Celui-ci s’avança, un peu pâle.

– Bonjour, Malou, fit-il sans chaleur. Tu es



bien arrivée à ce que je vois ! Seule ?

Un peu de raillerie passait dans sa voix.

– Excellent voyage, mon cher, répliqua la jeune femme. Bien meilleur que tu peux le penser. Et... pas seule. En compagnie d'amis charmants. Au fait, pourquoi n'as-tu pas pu partir mardi avec moi, comme c'était décidé ?

– Un empêchement imprévu, dit-il brièvement.

Elle devina son désir de ne pas insister. Par esprit de contradiction, et parce qu'elle était vexée de ce qu'il eût si facilement sacrifié le plaisir de voyager avec elle, elle voulut savoir et interrogea.

– Vraiment ? Quel empêchement ?

Richard haussa les épaules.

– J'avais une enfant à amener ici.

– Une enfant ?...

Ses yeux devinrent moqueurs.

– Te voilà transformé en père de famille ?  
Mon pauvre ami, il ne te manquait plus que ça !

Elle se mit à rire, narquoise, avec l'évidente

intention de tourner en ridicule la bonté du jeune homme.

Richard Daubigny tenait à cette femme égoïste. Cependant, il n'évita pas la discussion qu'elle cherchait.

– Quoi que tu puisses en penser, dit-il d'une voix mordante, c'est ainsi : j'ai amené au chalet cette enfant.

Il désigna Moustique. Lasse, un peu triste, la fillette s'était assise sur les valises amoncelées et écoutait l'algarade en silence.

– Elle est malade, expliqua Richard à voix basse.

La jeune femme haussa les épaules.

– Et après ? On ne s'embarrasse pas d'entrave pour venir en montagne ! Qu'avais-tu besoin de traîner cette gosse ici ? Il n'y a qu'à l'envoyer dans un sanatorium si elle est tuberculeuse ! Ce sera beaucoup mieux pour elle et pour nous !

Les meilleures amies avaient surnommé Malou « la petite peste ». Richard ne l'ignorait pas, mais tant de dureté de cœur lui fut

insupportable.

Il répondit d'un ton cassant :

– Non seulement je ne l'enverrai pas dans un sanatorium, mais je me suis chargé d'elle entièrement. Je l'ai, en quelque sorte, adoptée. Je tiens à ce que tu le saches.

Malou fronçait les sourcils. Il reprit avec plus de douceur :

– Voyons, Malou ! Cette enfant est seule au monde ! Pauvre... malade... Tu ne comprends pas ?

– Je comprends parfaitement, répliqua-t-elle sèchement. Seulement tu choisiras entre elle et moi. Ah ! Monsieur veut faire l'aumône ? Et, pendant ce temps-là, je suis privée de toute satisfaction. Tu as même eu l'aplomb de me refuser le bracelet que je t'ai demandé la semaine dernière. Je vois pourquoi, maintenant !

Contenant sa colère, le jeune homme lui tourna le dos et, coupant court à l'odieux entretien, il appela M<sup>me</sup> Mercédès qui s'était éloignée discrètement.

– Voulez-vous montrer sa chambre à Moustique, madame Mercédès ? demanda Richard.

La propriétaire du chalet se leva vivement. Malou, haussant les épaules, était sortie.

Moustique monta l'escalier derrière l'hôtelière et Richard. Elle avait le cœur gros. Les méchantes paroles de la jeune femme, son ironie l'avaient blessée. Indignée aussi : comment cette Malou osait-elle parler sur ce ton à Richard ?

« Et c'est ma faute ! songeait la fillette, désolée. C'est parce que je suis ici que cette femme est mécontente. Et parce que je coûte si cher à M. Richard ! Les autres aussi, ce matin, étaient fâchés parce que M. Richard n'est pas allé avec eux, à cause de moi encore ! Mon Dieu ! Comme je lui donne de l'embarras ! Peut-être qu'il regrette déjà de s'être chargé de moi ?

– Voilà ta chambre, petite ! dit la dame avec douceur.

Elle ouvrait la porte d'une petite pièce, claire et gaie, tout envahie de soleil. Des rideaux roses,

un lit recouvert de cretonne rose, aussi, une table, un fauteuil, une armoire apparurent aux yeux éblouis de Moustique. Sa chambre ! Qu'elle était jolie !

– Tu seras bien là, je pense ? dit Richard.

– Oh ! oui, murmura l'enfant.

Elle hésita un instant, puis s'approcha du jeune homme.

– Monsieur Richard, dit-elle timidement, je ne voudrais pas... j'ai peur... enfin... j'ai peur de vous gêner... de vous ennuyer. Je...

Elle s'arrêta. Les larmes, brusquement, montaient à ses yeux. Une boule, dans sa gorge, l'empêchait de parler.

La fillette regarda son bienfaiteur. Dans les yeux d'améthyste, Richard lut une détresse profonde et il en devina aussitôt la raison.

Affectueusement, il passa une main sur la tête de la fillette.

– Ne te tracasse pas, petit Moustique. Tu rencontreras toujours des grincheux sur ton chemin, laisse-les dire, et ne t'en occupe pas.

Quand ces gens-là sont fatigués de grogner, ils se taisent. Quant à moi, je suis très content que tu sois ici. Si tu es heureuse aussi, c'est le principal !

– Mais... mon voyage... et tout, ça a dû vous coûter beaucoup d'argent ? reprit-elle avec anxiété.

Richard sourit, touché.

– Ne t'inquiète pas de ça non plus. Ce n'est vraiment pas grand-chose ! Maintenant installe-toi, défais ta valise, range tes affaires. Et, après le déjeuner, tu feras une bonne sieste.

– Oui, répondit-elle docilement. Et... merci, monsieur Richard ! Merci de tout.

D'un geste, il l'interrompit.

– Garde ta bonne humeur, petit Moustique. Et aie confiance.

Et, avec un bon sourire, il quitta sa jeune protégée.

## VII

L'existence de Moustique à Champoutant s'organisa, partagée entre le repos, les promenades et les études.

Chaque jour, M<sup>me</sup> Mercédès, une ancienne institutrice, réunissait ses jeunes pensionnaires et leur faisait poursuivre leur travail scolaire, en séances courtes pour ne pas les fatiguer.

Moustique, vive, intelligente, eût aimé étudier davantage, mais les ordres de Richard Daubigny étaient formels : le médecin exigeait avant tout pour sa protégée le calme, le grand air, une saine nourriture et de bonnes nuits. Il voulait qu'elle puisse profiter au maximum des bienfaits de la montagne.

La fillette se résigna donc. Elle connut les longues siestes sous la galerie, les promenades sur les pentes couvertes de neige, sous le soleil.

Au début, elle ne s'éloignait guère du chalet, car elle se fatiguait vite et le souffle ne tardait pas à lui manquer. Mais, peu à peu, elle put prolonger ses excursions.

Elle marchait dans le grand silence ouaté, emplissant ses yeux du spectacle admirable de la nature grandiose, de sa beauté sévère sans doute, mais si pure, si majestueuse qu'elle communiquait à son âme une étrange ferveur.

Et Moustique se mit à aimer la montagne comme une amie.

De ses promenades, la fillette rentrait les joues fraîches, les yeux brillants et l'appétit creusé.

Une bonne nuit la reposait et, de jour en jour, l'amélioration de sa santé était visible.

La triste impression que la dispute du premier jour, entre Richard et Malou, avait faite sur elle, s'effaça peu à peu.

Les jeunes sportifs du groupe, du reste, s'absentaient le plus souvent. Ils partaient faire de longues excursions sous la conduite de guides expérimentés, dormaient dans des « refuges » ou



bien filaient vers des stations fréquentées, pour se plonger, pendant quelques jours, dans une vie plus mondaine.

Moustique, si elle regrettait l'absence de Richard, se passait fort bien de ses amis et surtout de cette Malou à laquelle elle avait voué, dès la première minute, une farouche antipathie.

La fillette s'entendait très bien avec M<sup>me</sup> Mercédès qui adopta tout de suite la petite malade. Elle avait été mise au courant par Richard de la triste situation de l'enfant et l'entourait de soins particuliers.

Le jeune docteur avait longtemps caché à Moustique la mort de sa marraine, M<sup>me</sup> Morin. C'est avec beaucoup de ménagements qu'on l'avait progressivement habituée à l'idée de cette disparition qui la laissait de nouveau sans soutien.

Moustique savait donc qu'elle devait passer des mois au chalet, et cette pensée ne lui déplaisait pas, puisque personne ne l'attendait ailleurs.

Elle menait au chalet une existence réglée,

sans imprévu, comme celle des malades qui veulent guérir. Le lever, le coucher, la promenade, le repos ou le travail revenaient aux mêmes heures.

Elle ne s'ennuyait pas, cependant. Pour elle qui ne connaissait guère qu'un quartier de Paris, la montagne était un émerveillement quotidien.

Les forces revinrent rapidement.

Chaque fois que Richard Daubigny revenait au chalet, il constatait une nouvelle amélioration de la santé de sa petite protégée.

Il ne pouvait voir cette résurrection sans en éprouver une joie secrète qui le récompensait au centuple de son geste généreux.

— Eh bien ! Moustique, lui dit-il un jour, te voilà dans le bon chemin ! Bientôt, tu seras cette solide gaillarde que j'ai rêvée que tu deviennes.

La fillette, bien campée sur ses grosses chaussures, une canne à la main, ses bras nus bronzés par le soleil de la montagne, sourit à son bienfaiteur.

Mille paroles de reconnaissance montaient à

ses lèvres, mais elle savait que le jeune homme détestait les remerciements. Elle se taisait donc, mais ses yeux, embués d'émotion, parlaient pour elle. En général, cette gosse de Paris était plutôt gaie et même un peu gamine. Et Richard aimait mieux la voir malicieuse que sentimentale. Pourtant, lui-même se laissait parfois entraîner, par son amour de la nature, à des confidences enthousiastes à sa protégée. C'est ainsi qu'un jour, au retour d'une expédition au col de Véry, le jeune homme se mit à lui décrire l'inoubliable panorama qu'il avait contemplé, de quelque deux mille mètres d'altitude.

– Imagine-toi, Moustique, de gigantesques murailles rocheuses encadrant Megève, nichée en bas, toute blanche et dorée par le soleil. D'un côté, c'est le mont Joly où les sapins verts se détachent sur la neige et l'étendue immaculée des alpages qui seront au printemps un tapis de fleurs ; de l'autre, le col des Aravis. Derrière, comme une merveilleuse toile de fond, l'écrasante masse du mont Blanc.

– Vous préférez la montagne à Paris, monsieur

Richard, remarqua Moustique.

Il hocha la tête.

– Je le crois vraiment. Je préfère surtout la vie âpre, rude, dépouillée d’artifice que j’y mène. C’est une telle opposition avec l’existence de Paris, cette existence factice et frelatée...

Il resta silencieux un moment, puis :

– À Paris, on a l’impression de piétiner sur place, devant un horizon rétréci. Oui, j’aime la montagne, la mer aussi, j’aime ce défilé changeant qu’est la nature. Je suis, en somme, un voyageur par vocation. S’enivrer de la beauté d’un site... puis aspirer à une autre, à d’autres beautés, sans jamais se rassasier... car c’est une soif qui ne s’apaise jamais.

Le jeune homme rit soudain, d’un rire contraint, songea Moustique qui ne comprenait pas très bien les paroles de son bienfaiteur, prononcées plus pour lui-même que pour elle.

– Le goût des voyages est peut-être une passion, reprit-il. S’il en est ainsi, j’en suis atteint puisque je lui ai sacrifié ma profession médicale.

Il demeura silencieux, perdu dans une rêverie qui lui était peu coutumière.

Peut-être, se dit la fillette, regrettait-il ce sacrifice auquel il faisait allusion ? Lui qui était si bon, si généreux, ne songeait-il pas à tous ceux qu'il aurait pu soulager ?

Et pourquoi parlait-il de voyages ? Avait-il l'intention de partir ?

Inquiète tout de suite, elle demanda timidement :

– Mais vous aimez la montagne, monsieur Richard ? Vous aimez beaucoup ce pays-ci, n'est-ce pas ?

– Oui, dit-il doucement, j'aime la beauté simple de la haute montagne. J'aime sa netteté, sa pureté...

Il se tourna soudain vers la fillette et posa familièrement la main sur son épaule.

– Vois-tu, petite Moustique, il faut que tu sois comme la montagne... Toujours. Souviens-toi de cela.

Il s'éloigna brusquement.

Moustique regarda autour d'elle. Il lui sembla que le paysage familier, un peu monotone dans sa blancheur, devenait subitement plus vivant à ses yeux. Elle comprenait à présent la grande leçon de la nature, la haute leçon des cimes alpestres.

Langage chiffré, incompréhensible pour beaucoup, mais si clair pour les initiés !

Dès ce jour, la fillette aima davantage le chalet et les neiges de Champoutant. Une vie entière, songeait-elle, ne serait peut-être pas trop longue pour bien apprendre la leçon des blancheurs éternelles.

## VIII

M<sup>me</sup> Mercédès avait vite décelé, chez sa nouvelle élève, le fond de sa nature : simplicité, droiture, délicatesse de sentiments, reconnaissance. Moustique ne croyait pas, comme beaucoup d'autres, que la bonté, les attentions lui fussent dues ! Bien au contraire, son cœur débordait de gratitude pour le moindre geste d'affection à son égard.

Elle était aussi une écolière docile.

La propriétaire du chalet s'attachait chaque jour davantage à la fillette. En constatant ses progrès rapides, elle pensa que cette enfant sans famille pourrait assurer son avenir dans l'enseignement.

Souvent, elle causait avec Moustique dont le bon sens la distrayait.

Comme tous ceux qui ont rencontré l'épreuve,

la fillette avait plus de raison que son âge n'en comportait habituellement. Elle avait mangé le pain amer de la misère. Elle envisageait l'avenir, déjà, avec une sorte de maturité.

– Vois-tu, lui dit un jour M<sup>me</sup> Mercédès tandis qu'elle rangeait les papiers qui venaient de lui servir pour donner sa leçon, c'est une noble tâche d'enseigner aux autres. Et puis c'est une façon de gagner sa vie à l'abri des dangers qui menacent souvent les jeunes filles dans les autres situations. Aimerais-tu, toi, être institutrice ?

– Oh ! oui, madame. Pensez donc ! Pour une orpheline comme moi... Mais ce serait trop beau !

– Eh bien ! travaille et je te présenterai au brevet. Tu auras besoin de diplômes.

Il était inutile de pousser Moustique à travailler. Elle aimait apprendre et sa mémoire remarquable lui facilitait l'étude. Le soir, près du vieux poêle de faïence, elle se plongeait dans sa géographie ou sa grammaire, après avoir aidé M<sup>me</sup> Beauvin à tout remettre en ordre.

M<sup>me</sup> Beauvin, fille de la vieille institutrice,



était une accorte personne, débrouillarde et avisée. À vingt-trois ans, elle avait épousé M. Beauvin qui avait suggéré aux deux femmes l'idée de transformer la maison en pension de famille pour les hivernants.

L'essai avait été concluant. Les amateurs de sports d'hiver venaient nombreux. La modicité du prix de la pension, l'accueil affable qu'ils recevaient au chalet les ramenaient fidèlement sous le toit de M<sup>me</sup> Mercédès.

M. et M<sup>me</sup> Beauvin assuraient presque tout le service eux-mêmes. Mais ils ne s'occupaient pas des enfants qui prenaient pension au chalet.

M<sup>me</sup> Mercédès avait heureusement pris en amitié la fragile petite fleur de Paris. Moustique lui fut redevable d'une instruction qu'elle n'aurait certainement jamais reçue en d'autres circonstances. Richard Daubigny, en l'amenant à Champoutant, avait eu la main heureuse. Ce fut lui aussi, à l'un de ses brefs passages au chalet, qui procura à la fillette un plaisir nouveau.

Il décida qu'elle allait apprendre à faire du ski.

La pratique de ce sport était indispensable, d'abord à cause de l'éloignement de la maison, privée de toute communication avec le voisinage pendant les grosses chutes de neige hivernales, ensuite parce que l'effort physique de souplesse, d'endurance exigé par cette discipline contribuerait à accélérer la convalescence de la malade.

Chaque jour, en compagnie des clients amateurs de ce sport, Moustique prit des leçons avec un jeune gars du pays, skieur émérite.

Elle apprit très vite à glisser et son professeur la félicita :

– Vous serez une vraie montagnarde dans trois mois si vous continuez.

Moustique était très fière de sa nouvelle science. Et puis, c'est délicieux de glisser vite, avec le vent froid qui gifle les joues et leur donne des couleurs de pomme d'api, sans nul besoin de fard.

Il faut le dire, Moustique ignorait tout de l'art du maquillage. Naturelle, comment ne l'eût-elle

pas été ? Le seul souvenir de Malou lui aurait communiqué l'horreur de tout artifice.

Depuis l'accueil déplaisant que la jeune femme avait réservé à Richard le jour de leur arrivée, Moustique n'en avait plus entendu parler.

Le jeune médecin, lorsqu'il venait au chalet, y paraissait, en effet, sans ses amis.

Mais Moustique se souvenait de la scène odieuse. Elle revoyait la silhouette gracieuse, les cheveux d'or, le joli visage... Elle se rappelait surtout les yeux durs et impitoyables qui observaient Richard et sa protégée, ces yeux tantôt railleurs, tantôt perçants comme une lame. Vraiment, Moustique détestait ces yeux-là.

Un soir, pourtant, Richard Daubigny et ses amis firent irruption dans la grande salle du chalet, dans un grand tapage de rires et d'exclamations lancées à tue-tête.

Moustique s'était reculée pour laisser la place aux arrivants. La neige qui tombait à gros flocons, au-dehors, avait pailleté leurs cheveux. Le blizzard soufflait furieusement.

On entendait le sifflement du vent de montagne, qui hurle sous les portes, comme s'il suppliait qu'on le laissât entrer...

La plainte montait, si lugubre, que la gaieté du groupe s'éteignit brusquement.

– Brrr ! s'écria une jeune fille, quel sale temps !

Ils se serrèrent autour du poêle.

Moustique, oubliée dans un coin de la pièce, avait posé son livre sur ses genoux. Elle écoutait le gémissement du blizzard rôdant autour du chalet. Une déprimante mélancolie s'abattait sur elle.

Qui n'a pas ressenti cette vague tristesse qui pèse sur le cœur lorsque le vent siffle et pleure par une nuit d'hiver ?

Richard voulut rompre le silence.

– Qui vient demain au Lac Vert ? demanda-t-il. Deux heures de montée et, je vous préviens, il n'y a pas de remonte-pente. On descendra en luge et en bobsleigh, la piste est merveilleuse. Qui est d'accord ?

Tous acceptèrent d'enthousiasme.

– Parfait. Départ sept heures, sac au dos. Le guide sera là, reprit le jeune homme. En principe, nous n'avons guère besoin de lui, évidemment, mais c'est un garçon sympathique. Il m'a dit hier : « Monsieur, j'ai du plaisir à partager vos promenades, même si je ne vous suis pas utile. Voulez-vous m'autoriser à vous accompagner ? » J'ai accepté.

– Tu as bien fait, reprit l'un de ses amis. C'est vrai, il est sympathique, ce garçon.

– Et il est magnifique ! s'exclama une jeune fille. Il n'a peur de rien, positivement !

– Oui, il est formidable ! renchérit une autre. Il a une allure ! Et cette belle tête de montagnard, ce teint basané et ces yeux bleus, limpides comme un lac alpestre...

– Il faut avouer que c'est un beau type d'homme... Courageux et obligeant.

– Moi, je trouve que ce garçon ne fera que nous encombrer. À moins qu'il ne devienne trop familier, ce dont j'ai horreur, et...

La voix sèche de Malou venait de s'élever, apportant une note discordante à ce concert de louanges.

Des huées moqueuses interrompirent la phrase et la conversation se termina, car il n'était plus possible de placer un mot dans le hourvari des rires et des exclamations.

Richard s'était rapproché de Moustique.

– Est-ce que ça te ferait plaisir, petite, de venir demain avec nous au Lac Vert ? lui demanda-t-il.

– Oh ! oui, monsieur Richard !

– Eh bien ! on t'emmène. Prépare-toi pour sept heures.

L'enfant réfléchit un instant, puis interrogea :

– Est-ce que ce sera long ?

– Assez long, oui. Pourquoi ?

– À cause de la leçon de M<sup>me</sup> Mercédès...

– Demain, je te donne congé. Du reste, tu travailles trop. Tu connais mes prescriptions.

Moustique le regarda, incertaine, ne sachant pas s'il la taquinait ou s'il était mécontent.

– Vous savez, répliqua-t-elle sérieusement, je prépare mon brevet pour l'année prochaine !

– Oui, je sais. Je le sais d'autant mieux que j'ai organisé avec M<sup>me</sup> Mercédès ton séjour ici pour plusieurs années. Le climat te réussit tellement bien...

La fillette joignit les mains, d'un geste qui lui était familier.

– Comme vous êtes bon ! murmura-t-elle.

Il lui coupa vivement la parole.

– Alors, c'est entendu pour demain ! Tu seras en vacances, hein ? Tu n'es jamais montée au Lac Vert ?

– Non, seule, je n'aurais pas pu...

– Eh bien ! tu verras : c'est une splendeur. Va te coucher bien vite pour être d'attaque en te réveillant.

Moustique était si joyeuse qu'elle en aurait chanté. Aller faire une excursion avec Richard Daubigny ! Voir, enfin, la haute montagne ! C'était magnifique ! Elle eut beaucoup de peine à s'endormir.

Une précieuse floraison de givre couvrait les vitres quand, la sonnerie du réveil ayant retenti, le jour suivant, Moustique alla ouvrir ses volets. Le ciel clair annonçait une belle journée.

À l'heure convenue, la caravane était prête. Malou arriva la dernière, selon son habitude.

Moustique était descendue avant tout le monde. Elle ne tenait pas en place. Par la porte entrouverte, elle huma l'air glacé, chargé de parfums innombrables, odeur balsamique des forêts de sapins, senteur vague et pénétrante du petit cyclamen rose des Alpes qui commençait à fleurir, le tout mêlé à l'atmosphère merveilleusement pure, ozonifiée à l'extrême qui tonifiait si bien les poumons fragiles de l'enfant chétive d'autrefois.

La fillette était absorbée dans sa contemplation lorsque deux mains la saisirent aux épaules. Elle tourna vers Richard Daubigny un visage animé où les beaux yeux de pervenche brillaient de plaisir.

– Qu'en dis-tu ? demanda gaiement le jeune homme. N'est-ce pas beau ? Regrettes-tu la loge



de la mère Bertain ?

– Ah ! non, alors ! s'écria-t-elle. La montagne m'a guérie, je l'aime !

Elle s'échappa des mains qui la retenaient. Richard la rattrapa.

– Veux-tu bien te tenir tranquille, espèce de petit Moustique !

– Voilà !

Mutine, elle se campa devant le jeune homme, charmante dans son costume bleu brodé de blanc, mince comme un jeune éphèbe et gracieuse, déjà, comme une jeune fille.

Richard l'enveloppa d'un regard amusé.

– Mâtin ! Voilà que tu deviens coquette !

Moustique rougit jusqu'aux oreilles. Brusquement gênée, elle balbutia :

– Moi ? Pourquoi ?

Le jeune homme rit.

– Pour rien, Moustique. Ne vois-tu pas que je te taquine ?

Elle respira, soulagée. Rien n'importait si son bienfaiteur n'était pas mécontent d'elle.

Il avait, en quelque sorte, pris dans la vie de Moustique l'importance d'une divinité. Elle lui rendait, dans son cœur, un véritable culte qui avait les exigences d'une religion.

Richard ne s'en doutait pas le moins du monde et il eût été fort marri de voir à quel point le moindre de ses ordres, la plus bénigne de ses phrases était pour la fillette parole d'Évangile.

Le guide arriva. La petite troupe se mit en route dans le clair matin de janvier.

Il fallut trois heures pour faire l'ascension, chacun traînant une luge, un bobsleigh ou les skis.

Qui donc pourrait décrire le ciel des Alpes ? Sa profondeur, d'un bleu encore matinal, pâle comme l'aube, était comme à portée de la main. D'énormes nuées, d'un blanc moins pur que celui de la neige, paraissaient prêtes à ensevelir, sous leur masse cotonneuse, les hardis promeneurs.

Ceux-ci, cependant, parvenaient au but.

Une exclamation unanime s'échappa de toutes les lèvres.

– Quelle merveille !

Le lac s'étendait telle une immense émeraude sertie de rochers et de glace. L'eau, limpide comme un miroir, était d'une transparence parfaite et peut-être, à cause des plantes aquatiques ou de la couleur de la roche, prenait une teinte verte extrêmement rare. D'ordinaire, les lacs de montagne sont bleus, comme le ciel qu'ils reflètent et la blancheur des neiges augmente encore l'intensité de cet azur.

Or, ce lac était vert, vert comme le sont les gaves bondissants dans les gorges pyrénéennes, vert comme les eaux glauques de l'Océan.

Les excursionnistes contemplèrent un long moment l'image incomparable qui s'offrait à leurs yeux extasiés.

Puis l'air vif, la marche, le froid ayant aiguisé les appétits, chacun puisa dans son sac de quoi réparer ses forces avant la descente. À belles dents, jeunes gens et jeunes filles dévorèrent leurs

provisions. Moustique comme les autres.

Puis vint l'heure du départ.

Chacun choisit son mode de locomotion. Richard prit le bobsleigh. La piste était bonne et le jeune guide savait parfaitement diriger l'engin.

– Il y a quatre places, cria le jeune homme. Moustique, en veux-tu une ?

L'enfant accepta, toute rose de plaisir. Un jeune homme se joignit à eux, puis Malou. L'équipe était au complet.

Le reste de la petite troupe se dispersa. Deux passagers prirent place sur la luge, les autres partaient en skis.

Le guide s'était installé à l'avant du bobsleigh. Derrière lui s'assit Malou, puis Richard, Moustique et enfin le jeune homme qui les accompagnait.

– Mettez vos casques ! commanda Richard.

Le guide leur tendit ces couvre-chefs de cuir bouilli qui devaient les préserver en cas de chute.

Pas plus que Moustique, Malou n'était jamais

montée en bob. Si elle s'y était décidée, ce jour-là, c'était bien pour ne pas quitter le jeune médecin. Mais la vue du casque, son poids la firent pousser les hauts cris.

– C'est trop laid... et trop lourd ! déclara-t-elle. Jamais je ne mettrai une horreur pareille sur ma tête !

– Tant pis pour toi si tu te casses le cou ! répondit Richard, ironique. Ce sera encore plus désagréable... et certainement beaucoup plus horrible !

La jeune femme, de mauvaise grâce, consentit finalement à s'équiper comme ses compagnons, Richard donna le signal du départ.

La descente était raide, avec des virages qui coupaient le souffle. Malou, plus morte que vive, ne cessait de pousser des cris d'effroi. Dans les tournants difficiles, elle se cramponnait à faux à ses compagnons, au risque de compromettre l'équilibre du traîneau.

– Reste tranquille ! lui cria Richard, exaspéré. Tu vas nous faire chavirer ! Tais-toi et ne bouge

plus !

Cette apostrophe ne fit pas l'affaire de Malou. Sa terreur se mua immédiatement en colère.

– C'est trop fort ! hurla-t-elle. Quelle idée, aussi, de me faire monter sur un engin pareil ! Et tu voudrais encore que j'accepte ça avec le sourire ! Tu te moques de moi ! On dirait vraiment que ça t'amuserait de me voir me tuer !

– La paix ! gronda le jeune homme.

Mais Malou, affolée, perdait la tête. Criant des injures entrecoupées, elle se démena tant et si bien que, dans un virage en épingle à cheveux, le bolide bascula.

En un clin d'œil, tous ses occupants avaient roulé à une dizaine de mètres dans la neige.

Richard se releva le premier. Il s'ébroua, rageur, et regarda autour de lui. Ses compagnons, ahuris et, quelque peu furieux, se redressaient un à un.

– Allons, il n'y a pas de casse. C'est encore une chance ! grommela le jeune homme.

Il aperçut Malou qui sanglotait, assise dans la

neige, et, s'avancant vers elle, la houspilla vertement.

– Te voilà satisfaite, je pense ? Depuis le départ, tu n'as pas cessé de nous assommer ! Pourquoi, diable ! es-tu venue ? Tu n'avais qu'à descendre avec les autres ! Quand on n'est pas capable de garder son sang-froid, on reste dans son coin !

La jeune femme, ulcérée, releva la tête.

– Oh ! assez, je t'en prie ! Ce n'est pas de ta faute si je ne suis pas estropiée ou tuée ! répliqua-t-elle, acerbe.

– Certainement pas de ma faute, non, mais bien de la tienne ! Et nous pourrions tous t'en dire autant !

Malou répondit avec aigreur. Pendant quelques minutes, ils échangèrent des propos fort peu aimables.

À quelques pas de là, les trois autres s'étaient remis sur pieds et riaient de leur mésaventure.

Plus encore que les jeunes gens, Moustique s'amusait follement.

Par hasard, Richard se tourna de son côté. Il vit les lèvres rieuses, les yeux brillants et, au comble de l'exaspération, jeta à Malou :

– Tiens, regarde cette gosse ! Elle, au moins, est brave, elle a du sang dans les veines, tandis que toi...

Un indicible mépris passait dans son regard.

Malou se redressa, comme mordue par un serpent.

– Quoi, moi ? demanda-t-elle sèchement.

– Toi, tu es un vrai chiffon !

– Oh !

Elle suffoquait de rage. Les yeux durs, la bouche tordue, elle gronda :

– Naturellement ! Tu n'as jamais eu le sens des valeurs ! Ta chère mendiante est admirable en tous points, n'est-ce pas ? Tu...

Richard fronça les sourcils. Il interrompit brutalement la jeune femme.

– Je ne te permets pas...

– Tu oses m'interdire quoi que ce soit ?



Elle ricana. Elle avait perdu, comme lui d'ailleurs, le contrôle de ses paroles.

Le visage du jeune médecin changea brusquement. Une expression de profond dégoût se répandit sur ses traits.

– Tu es lâche ! dit-il. Et maintenant, en voilà assez. Si tu ne veux pas rentrer avec nous, attends ici, on t'enverra le traîneau !

Rancunier, il ajouta entre ses dents :

– Comme pour les impotents !

Pendant cette scène, Moustique était restée à l'écart.

Cependant, quand elle s'entendit traiter de mendicante, son cœur se serra. Qu'avait-elle donc fait à cette jeune femme, riche et belle, pour que celle-ci profitât de toutes les occasions pour lui dire des choses blessantes ?

Elle ne souffla mot, mais elle ne riait plus. Et quand Richard se rapprocha du trio, il devina aussitôt qu'elle avait entendu les paroles injurieuses, les avait comprises, malheureusement.

D'un geste amical, il passa la main sur la joue de la fillette.

– Viens, mon petit ! dit-il affectueusement. Laissons les fous avec les fous !

Les grands yeux d'améthyste étaient si foncés qu'ils paraissaient noirs. De nouveau, le jeune homme remarqua l'étonnant regard. On pouvait y lire un muet reproche.

Il attira Moustique près de lui.

– Ne te désole pas ! murmura-t-il. Il y aura toujours sur terre des êtres méchants et ridicules !

Rassérénée, l'enfant prit, entre les jeunes gens, la place de Malou.

Celle-ci comprenait que Richard était décidé à partir. Elle s'adoucit brusquement et déclara qu'elle revenait avec lui et ses amis.

– À ton aise, ma chère !

Le jeune médecin s'installa dans le bobsleigh sans plus s'occuper de cette fille sotte et méchante dont la compagnie lui était souvent désagréable.

Malou n'insista pas. Elle se mit à la place occupée précédemment par Moustique et contint sa frayeur, tout en rageant intérieurement.

Le bob filait sans secousses.

Moustique riait sous l'éclaboussure de la neige durcie que la vitesse du bob soulevait en poussière blanche et brillante. Ainsi poudrée à frimas, elle était charmante et Richard, qui, derrière elle, apercevait les joues fraîches, se sentait merveilleusement récompensé de son geste généreux.

Il songeait :

« Qu'il faut peu de chose, parfois, pour rendre à la nature ses forces vives ! À la plante, un peu d'eau et de bonne terre, à un petit être, un peu d'air pur et de nourriture saine. Faute de cela, l'un et l'autre s'étiolent et meurent. »

Le reste de la bande attendait au chalet les retardataires. Aux questions de ses amis, Richard répondit, énigmatique et railleur :

– Demandez à Malou ! Elle vous racontera dans les détails notre belle descente... et les

brillants résultats de son intrépidité !

Sans attendre la riposte de la belle outragée, il monta l'escalier qui conduisait à sa chambre.

Moustique, tout en retirant son costume humide, songeait que, si Malou avait cherché, depuis le premier jour, à insulter, à blesser une petite fille, la petite fille, en somme, venait de prendre sa revanche.

Et, ma foi, la petite fille en était assez contente !

## IX

Entre les rares journées qu'illuminait la présence de Richard Daubigny au chalet, Moustique continuait sa vie d'écolière studieuse, entremêlée de sport, de marche et de repos.

Elle se sentait en confiance auprès de M<sup>me</sup> Mercédès et, peu à peu, lui racontait comment la Providence avait mis sur son chemin des protections successives, d'abord M<sup>me</sup> Morin, ensuite la brave et loquace M<sup>me</sup> Bertain et, enfin, Richard Daubigny.

Un jour, même, elle lui dit la manière dont le jeune homme l'avait emportée chez lui, roulée dans une couverture, si malade, si épuisée et avec quelle bonté il l'avait soignée et guérie.

Cette minute, qui avait transformé sa vie, était pour l'enfant un souvenir sacré, un de ces souvenirs qu'on n'évoque que face à face avec soi-même.

M<sup>me</sup> Mercédès écoutait si patiemment ses confidences, elle la comprenait si bien que Moustique, simplement, exprimait tout haut devant elle ce que son cœur disait tout bas.

La directrice du chalet était trop fine, trop habituée aussi à la jeunesse puisqu'elle avait passé la plus grande partie de son existence dans l'enseignement pour ne pas discerner ce qu'il y avait d'excessif dans la reconnaissance de la fillette envers Richard. Elle l'admirait, le vénérait comme un dieu !

Sans doute, le jeune médecin était infiniment sympathique. Évidemment, son geste, vis-à-vis de l'orpheline, était de ceux qui classent un caractère, mais, enfin, pour qui le connaissait bien, il n'avait cédé, en se montrant si généreux, qu'à un élan de son cœur naturellement bon.

Il le disait lui-même, du reste :

« On a compassion d'un animal affamé, d'une plante qui se flétrit faute d'eau et on laisserait mourir un être aussi faible qu'un enfant ? Allons donc ! Il n'y a, à lui porter secours, rien que de naturel. La solidarité des êtres entre eux n'est

nullement admirable, elle est instinctive ! »

Il ne songeait pas un instant qu'il avait éveillé dans le cœur de sa protégée cette exaltation qui effrayait un peu M<sup>me</sup> Mercédès.

« Qu'advient-il de tout cela ? pensait-elle. Cette pauvre enfant ne sera-t-elle sauvée que pour souffrir ? Il faut que je veille sur elle. »

Ainsi passèrent les trois mois d'hiver. Février approchait, et, avec lui, la saison choisie par les snobs pour se rendre sur la Côte d'Azur.

Sans faire partie lui-même de cette catégorie d'individus, Richard aimait passer le plus mauvais mois de l'année au bord de la Méditerranée.

Il parla de départ.

Un soir, au chalet, avant de se disperser, les jeunes gens parlèrent de leurs projets. Chacun énonçait ses prochaines occupations, décrivait le lieu de son séjour à venir.

– Je n'ai rien décidé encore, déclara Malou. Mes parents me donnent toute liberté, mais...

Elle regarda Richard dans les yeux. Il y avait

dans son regard une séduction indéfinissable et, une fois de plus, le jeune homme se laissa prendre au charme de cette belle fille orgueilleuse. Sans s'adresser ouvertement à elle, mais pour elle cependant, il dit :

– Je cherche une compagne agréable pour mon séjour en Provence. Je ne l'ai pas encore trouvée !

Il oubliait, en un éclair, tout son ressentiment contre la jeune femme. Les beaux yeux bleutés, les cheveux dorés qui encadraient la fraîcheur du teint éclatant, le corps souple comme une liane lui faisaient oublier tout à coup les mauvais souvenirs.

Saisissant la balle au bond, Malou, qui n'attendait que cette invitation, déclara d'un ton gracieux :

– Peut-être auras-tu le plaisir de voyager avec moi, moi aussi, j'avais envie d'aller là-bas !

Elle avait prononcé ces paroles avec l'assurance de quelqu'un qui accorde une faveur. De fait, elle était sincère. Elle estimait très haut la



valeur de sa seule présence.

On se fait, parfois, des illusions.

– Eh bien ! c'est entendu ! dit Richard, qui devait bientôt regretter son empressement. Je compte sur toi.

Ayant reconquis sa place de favorite, Malou reprit aussitôt ses grands airs protecteurs et son attitude de princesse lointaine.

– On peut dire qu'elle est née coiffée, celle-là ! marmotta entre ses dents l'une des jeunes filles. Elle ne rate pas une occasion !

– Allons ! Ne grognez pas, vous autres ! fit Richard avec bonhomie.

Le nez dans ses livres, Moustique avait entendu la conversation. Quand elle vit Malou accepter l'invitation du jeune médecin, son cœur se serra. Une bouffée de jalousie montait en elle.

« Qu'elle a de la chance ! pensa-t-elle amèrement. Partir avec M. Richard ! Et elle est si agaçante, pourtant ! Comment peut-il la supporter ? »

La séparation proche lui parut plus triste

encore.

Avant de quitter le chalet, Richard remit à M<sup>me</sup> Mercédès un chèque pour payer les frais du séjour de Moustique pendant six mois.

– Surtout, soignez-la bien, recommanda-t-il à la bonne dame. Mon notaire vous enverra, par la suite, la pension de la petite pour chaque mois. Je ne sais pas quand je reviendrai.

Il se tourna vers la fillette.

– Quand je te reverrai, reprit-il, je veux que tu sois tout à fait rétablie. Et puis, continue de bien travailler et n'oublie pas de te reposer aussi.

Amicalement, il posa ses lèvres sur la joue de Moustique.

Une flamme joyeuse passa dans les yeux de l'adolescente, illuminant ses traits mobiles. Son grand ami l'avait embrassée !

Et ce fut un réconfort pour elle au mélancolique instant de l'adieu.

Dans un bruit de grelots et de claquements de fouet, les deux traîneaux qui emmenaient Richard Daubigny et ses amis se mirent en route sur la

neige glissante.

Longtemps, Moustique les suivit des yeux et le jeune médecin, se retournant, la vit debout, seule, immobile. Elle agita une main.

La frêle et mince silhouette avait je ne sais quoi d'éthéré. Elle faisait penser à un ange égaré ici-bas.

L'une des jeunes filles en fut frappée. Elle remarqua :

– Elle a un charme étonnant, cette petite !

– Peuh ! fit Malou, tu n'es pas difficile ! Elle n'est même pas jolie !

Richard secoua nerveusement la tête à ces mots.

Il ne comprenait pas qu'on pût être méchant gratuitement envers une pauvre gosse que la vie n'avait guère gâtée, jusque-là.

– Malou n'aime pas les orphelines ! dit-il froidement.

Et ils parlèrent d'autre chose.

La bande joyeuse envolée, il ne demeura au chalet que le groupe de garçons et de filles dont les âges variaient entre dix et treize ans. Au milieu d'eux, Moustique restait assez isolée.

M<sup>me</sup> Mercédès donnait des leçons à ce petit bataillon. Mais comme les différences d'âge ou de progrès les classaient très différemment, elle devait donner des répétitions particulières aux uns et aux autres. Celle qui l'intéressait le plus était Moustique, qui faisait toujours d'étonnants progrès.

La bonne dame l'encourageait chaque jour davantage à passer son brevet et cette perspective plaisait à la fillette.

Moustique continuait à se fortifier : sa guérison était déjà un fait acquis, et, sauf imprévisible accroc, la terrible maladie enrayée, sa santé ne pouvait maintenant que s'améliorer de jour en jour.

Sa vie s'écoula calme, laborieuse, sans histoire. De temps à autre, une lettre, oh ! elles étaient rares et courtes ! arrivait à Champoutant. L'adresse qu'elle portait, écrite d'une main pressée à « M<sup>lle</sup> Claudine Leblond », faisait battre de plaisir le cœur de Moustique : Richard lui envoyait de ses nouvelles !

En quelques mots, le jeune homme mettait Moustique au courant de sa nouvelle croisière, du nouveau voyage entrepris, car il fallait, pour le rejoindre, répondre tantôt en Italie, tantôt en Tunisie, tantôt dans les fjords de Norvège. Et Moustique, évoquant ces lointaines contrées où règnent le soleil ou le froid, y suivant par la pensée son grand ami, se demandait avec une anxiété secrète :

« Malou, cette chipie, l'accompagne-t-elle encore ? »

Dans son esprit de Parisienne facilement et gentiment railleuse, ce mot de « chipie » venait spontanément à la fillette pour qualifier la jeune femme. De fait, elle n'avait pas tout à fait tort.

« Comment peut-il la supporter ? songeait-elle. Elle l'exaspère, pourtant, bien souvent ! Peut-être est-elle seule au monde, comme moi, et est-ce par bonté qu'il s'occupe d'elle ? »

Un jour, candidement, elle osa glisser une question dans une de ses lettres. Cette idée lui trottait par la tête, elle voulait savoir.

Naturellement, le jeune homme ne répondit rien à ce sujet, soit qu'il n'eût pas compris l'allusion, soit qu'il ne jugeât pas à propos de s'y arrêter.

Les lettres de Richard Daubigny avaient toujours eu le ton d'une camaraderie un peu garçonnière, et le conservaient.

Ne gardait-il pas le souvenir du petit éphèbe aux cheveux courts ? Quand il prenait la plume, tous les deux ou trois mois pour lui écrire, il revoyait l'enfant si pareille à un jeune garçon, pareillement vêtue, pareillement dénuée de coquetterie, et si gentiment hardie.

Alors, il écrivait, comme il l'eût fait à un petit camarade, à un jeune neveu...

« Mon vieux Moustique,

« Me voici en plein bled !

« Je viens de visiter la Tunisie et le territoire de Médenine. Si tu voyais cette belle région ! Les arbres en fleurs de la plaine de Djeffara ! Si tu pouvais goûter les délicieux loukoums dont se délectent les habitants !

« C'est autre chose que la neige et la montagne savoyarde, mon vieux ! Est-ce plus beau ? Est-ce moins beau ? Difficile à dire ! Mais je rêve d'aller plus loin, de m'enfoncer plus profondément dans ce pays...

« Et toi, petit Moustique, que deviens-tu dans ton coin glacé ?

« Un as du ski, peut-être ? Ou encore une bonne ménagère... à moins que ce ne soit un bas-bleu !... ou un peu des trois, ce qui serait la perfection !

« Je veux te revoir non plus comme une mauviette, un oisillon tombé du nid, mais comme une belle fille vigoureuse. Il faut qua mon retour,

qui aura lieu Dieu sait quand ! Inch Allah ! tu sois devenue infatigable. Nous ferons de formidables balades.

« Ton vieux copain,

« Richard D. »

La fillette sentait dans ces lettres tant de bonté, tant d'affection se cacher sous la forme plaisante. Instinctivement, sa naïve tendresse parait ces lignes de poésie gracieuse, fraîche comme elle-même.

Plus que jamais, elle admirait son bienfaiteur ; elle le plaçait sur un véritable autel où sa reconnaissance l'auréolait de toutes les vertus.

Elle lui écrivait souvent, en un gentil bavardage simple et sincère et elle joignait à ses lettres une fleur méticuleusement séchée entre deux buvards.

\*



– Dis donc, Richard ? Qui est-ce qui t’envoie ces trucs ?

Avec de grands éclats de rire, Malou brandissait une lettre qu’elle venait de décacheter.

Richard écrivait son courrier. Sans se retourner, il demanda :

– Ces trucs ? Quels trucs ? Explique-toi !

La jeune femme s’approcha, hardie et railleuse comme à l’habitude. Du bout des doigts, elle secoua, à la hauteur de son visage, ce qui restait des fleurettes séchées avec tant de soin là-bas, dans le petit village savoyard.

– Voilà l’œuvre d’art ! Qu’en dis-tu ?

Elle riait toujours.

Richard Daubigny se tourna vers sa compagne.

Il aperçut la pauvre fleur brisée, la lettre ouverte dans la main de Malou et il fronça le sourcil.

– Pourquoi as-tu décacheté cette lettre ?

demanda-t-il, mécontent.

– Bah ! Pour l'importance qu'elle a ! répliqua Malou, ironique.

– Pas d'importance pour toi peut-être ! Pour moi, je te défends d'ouvrir mon courrier !

Le ton, sec et autoritaire, n'admettait pas de réplique.

Malou se mordit les lèvres. Somme toute, elle devait à Richard cette magnifique randonnée à travers la Tunisie qui devait se poursuivre jusqu'aux confins de l'Arabie : un de ces voyages dont on rêve parfois toute une vie sans pouvoir le réaliser.

Elle jugea sage de ménager quelque peu la susceptibilité du jeune homme.

– Excuse-moi, reprit-elle, plus sérieusement. Je pensais...

– Tu pensais quoi ? riposta-t-il brutalement. Tu n'avais rien à penser ! Je ne décachète pas tes lettres, je te prie d'observer la même discrétion envers les miennes !

Sans douceur, il arracha l'enveloppe des mains

de la jeune femme qui dissimulait tant bien que mal sa fureur et il sortit en claquant la porte.

Malou, restée seule, pinça les lèvres de colère. Elle n'admettait aucune observation et s'attribuait tous les droits : les autres, eh bien ! les autres n'avaient qu'à approuver ses fantaisies et ses caprices !

– Toi, mon vieux, tu me paieras ça !

Rageusement, elle prit un chapeau dont elle coiffa ses cheveux blonds. À son tour, elle franchit le seuil de la pièce relativement fraîche.

À vrai dire, elle sentait la sottise de sa menace. Elle savait que Richard supportait sa compagnie avec de plus en plus d'impatience. Même son charme, sa souple beauté, son expérience de coquette ne parvenaient plus, bien souvent, à lui ramener l'amoureux de jadis.

Si elle essayait de « lui faire payer ça », comme elle disait, il se séparerait d'elle, tout simplement, et probablement sans regret !

Malou, remâchant sa fureur, entra dans l'éclaboussement de la rue ensoleillée. Là, elle se

perdit dans la foule. Sa fine silhouette habillée de blanc disparut...

Nerveux, Richard Daubigny se dirigeait à grands pas vers les souks. Entré dans une petite salle basse, il demanda une boisson fraîche et lut enfin la lettre, cause innocente de si aigres paroles, de si mesquins sentiments.

À quel réflexe avait cédé le jeune homme dans ce mouvement de colère brutale, hors de proportions avec ce qui l'avait motivé ?

La tête appuyée sur sa main, il y songea dans la demi-obscurité, le silence relatif qui l'entouraient.

... L'indiscrétion de Malou, s'immisçant dans ses affaires personnelles, brimant son indépendance, cela, sans aucun doute, était la première raison de son mouvement d'humeur.

Ensuite... Eh bien ! ensuite, il y avait tout un ensemble de choses qui l'avaient jeté hors de ses gonds, dont le souvenir soulevait encore son indignation. D'abord, il était odieux à son amour-propre masculin de voir Malou, et n'importe quel

autre d'ailleurs, tourner en dérision cette attention délicate qu'il prenait à cœur plus même qu'il ne l'aurait cru. Il ne voulait pas qu'on puisse deviner l'intérêt avec lequel il suivait le retour à la santé de la fillette qu'il avait sauvée.

Et puis, foncièrement bon malgré son apparente légèreté, il était froissé par la dureté, l'égoïsme de Malou.

Bien qu'il affectât d'en sourire, en dépit du cynisme qu'il affichait volontiers, il était touché par l'humble admiration témoignée par ces naïfs envois de fleurs séchées.

Oh ! naturellement, il ne l'aurait avoué pour rien au monde, il se l'avouait à peine à lui-même, mais, au fond de son cœur, il était sensible à la tendresse ingénue d'une gamine.

De là son emportement.

En vérité, il n'y avait rien, absolument rien de commun entre Malou et lui pour la question sentimentale !

Le jeune homme haussa impatiemment les épaules et, tirant son stylo, il écrivit à la petite

qui, là-bas dans les neiges blanches de la Savoie, espérait le plaisir de celui qui recevrait les gentianes bleues et les blancs edelweiss au parfum évanoui.

Après cette réponse, plusieurs mois s'écoulèrent dans le silence.

Moustique s'arrangeait toujours pour être là quand, trois ou quatre fois dans la semaine, le facteur montait le courrier au chalet.

– Rien pour moi ? demandait-elle gentiment.

– Rien encore, mam'zelle Moustique ! répondait le rude montagnard. C'est-y que vous attendez des nouvelles ?

Quelquefois, elle disait « non » en secouant la tête et se retirait. Ou bien elle répondait, en rougissant un peu :

– Oui.

Avec quelle joie elle avait reçu ces enveloppes, timbrées de pays lointains et qui mentionnaient son nom, ce nom que presque personne ne lui connaissait : Claudine Leblond !

Maintenant, pourtant, les mois passaient et l'enveloppe si ardemment attendue ne venait pas.

## X

Moustique atteignit seize ans, puis dix-sept ans.

Le grand événement de sa vie jusqu'alors monotone survint : le brevet. Ce fut pour la jeune fille une dure époque. Elle donna un grand coup de collier, travaillant avec acharnement, car elle voulait réussir. Ne le devait-elle pas à l'homme qui, par sa générosité, lui permettait de s'instruire, de préparer son avenir ? Elle était, hélas ! sans nouvelles de lui. Reviendrait-il un jour ? Elle l'espérait.

Cet espoir lui donnait tous les courages.

Ses efforts furent récompensés par une brillante réussite.

Ainsi, elle possédait ce fameux brevet !

Quelquefois, elle croyait rêver en regardant son beau diplôme. Était-il possible que ce fût elle,



la même Moustique, pourvue de ce brillant succès, et la petite qui vivait à Paris de la charité des autres ?

À vrai dire, elle pensait peu à ces heures mauvaises et, quand elle y pensait, c'était sans amertume. Le présent lui semblait si merveilleux. Elle était heureuse et envisageait l'avenir sans angoisse.

La seule ombre sur sa joie était le persistant silence de Richard.

Pourquoi ne lui écrivait-il pas, même un mot, pour lui dire qu'il allait bien, qu'il s'intéressait toujours à elle ? Elle l'avait informé de sa réussite. Pourquoi ne répondait-il pas ? Elle tentait de se consoler en supposant que ses lettres ne l'avaient peut-être pas suivi dans ses déplacements. Un jour viendrait où il les retrouverait toutes à la fois.

L'excellente M<sup>me</sup> Mercédès vieillissait, se vouûtait chaque jour davantage. Cependant, elle avait toujours l'esprit vif et alerte. Elle décida que Moustique préparerait son baccalauréat.

– Tu es intelligente, douée, ma petite, disait-elle, tu apprends facilement, tu dois profiter de ces favorables dispositions.

La jeune fille l'aidait à présent auprès des enfants qui prenaient pension au chalet. Douce, charmante et gaie, elle se faisait aimer et obéir d'eux. Aussi, la vieille femme, de plus en plus impotente, comptait-elle beaucoup sur son élève favorite pour la remplacer peu à peu.

Cette marque de confiance faisait plaisir à Moustique. Et puis, elle s'était attachée à ce pays qui l'avait ressuscitée, elle aimait profondément M<sup>me</sup> Mercédès et la tâche d'instruire, d'entourer de soins des enfants la captivait.

Mieux que beaucoup d'autres, elle comprenait leur détresse. N'étaient-ils pas obligés, en raison de leur santé délicate, d'être séparés de leurs parents, tout comme elle l'avait été, elle, par le malheur ?

Elle s'efforçait de leur donner la douceur maternelle dont ils étaient privés, de faire régner autour d'eux une atmosphère familiale. Elle entrevoyait sans crainte, et même avec plaisir, de

poursuivre longtemps, toujours peut-être, cette existence de dévouement.

Malheureusement, les événements, jusqu'alors favorables à la jeune fille, se modifièrent soudain.

M<sup>me</sup> Mercédès dut s'aliter. Moustique la soigna, la remplaçant même tout à fait. Mais, un soir, emportée par une congestion, la vieille dame mourut. Ce fut un cruel chagrin pour la jeune fille qui lui devait tant. Il lui semblait perdre une seconde mère...

Un autre souci s'ajouta à sa peine : la disparition de M<sup>me</sup> Mercédès bouleversa la vie du chalet. La réputation de l'ancienne institutrice y avait attiré chaque hiver un nombre suffisant de jeunes élèves pour assurer sa subsistance. L'excellente femme disparue, les pensionnaires se firent plus rares.

Par ailleurs, les stations de sports d'hiver se multipliaient en Savoie. À Champoutant les clients préféraient des stations plus animées, plus à la mode. Les affaires devinrent difficiles. M<sup>me</sup> Beauvin s'alarma.

Un jour, elle résolut de parler à la jeune fille. Les temps devenaient durs et, en somme, Moustique, maintenant en parfaite santé, pouvait gagner sa vie elle-même. De toute façon, elle devrait le faire à un moment ou à un autre.

– Sais-tu, lui demanda-t-elle, pourquoi M. Daubigny n'écrit plus ?

– Non, dit la jeune fille.

– Et... ma mère t'a-t-elle dit que le notaire n'envoyait plus ta pension ?

– Oh ! murmura la jeune fille. Non, je ne savais pas cela. Depuis quand ?

– Ne te tourmente pas, reprit amicalement M<sup>me</sup> Beauvin. Depuis bientôt cinq mois. Tu fais partie de la famille maintenant, seulement, tu le vois, les affaires sont de plus en plus dures. Nous n'avons que deux pensionnaires, les hivernants ne viennent plus, on ne sait comment joindre les deux bouts.

L'angoisse se peignit sur le visage de la jeune fille.

Moustique, quand elle était encore enfant, ne

s'était jamais préoccupée de la question matérielle. Sa vie au chalet, depuis le départ de Richard Daubigny, était assurée régulièrement par le notaire, tous les trimestres. Le silence du tabellion à son égard la consternait, plus parce qu'il laissait deviner un oubli définitif de Richard que par ses conséquences matérielles.

L'oubli de Richard... ou un accident, peut-être ?

– Vous avez eu raison de me parler franchement, répondit Moustique. Je vais réfléchir... et prendre une décision. Je ne veux pas être à votre charge.

De fait, elle n'était plus nécessaire au chalet maintenant. Mais cette constatation soudaine la prenait au dépourvu et l'effrayait quelque peu. La maladie de M<sup>me</sup> Mercédès, ses nombreuses occupations dans la maison l'avaient forcée à renoncer, momentanément croyait-elle, à la préparation du baccalauréat. Pourvue d'un seul diplôme, pourrait-elle trouver un travail suffisant à la faire vivre ? Ne devait-elle pas demander conseil à son bienfaiteur ?

Elle décida d'écrire au notaire. C'était une lettre délicate à rédiger et, longuement, elle réfléchit, pesa ses mots, puis elle posta la lettre. Elle demandait au tabellion si rien de fâcheux, à sa connaissance, ne motivait le silence de Richard Daubigny, silence qui durait depuis trois ans.

Elle ne fit aucune allusion à l'arrêt des envois d'argent.

Le notaire répondit quelques jours plus tard. D'une main tremblante, Moustique déchira l'enveloppe.

« Mademoiselle,

« Je m'empresse de répondre à votre lettre. Je viens d'apprendre que M. Richard Daubigny, à la suite de pertes financières importantes, a dû s'expatrier. Je crois savoir qu'il est en Amérique.

« Quant aux mensualités que j'avais l'ordre de verser pour vous, j'ai dû, à mon grand regret, les interrompre faute de disponibilités. M. Daubigny n'a plus de compte dans mon étude. »

Atterrée, la jeune fille demeura immobile.

Un immense chagrin l'envahissait.

Comment cet être si bon, si généreux avait-il été ainsi récompensé par la vie ?

Des larmes coulèrent sur ses joues.

« Que le destin est injuste ! songea-t-elle. Cet homme m'a sauvée et je ne puis rien pour lui, pas même lui écrire tout ce que je ressens, ma tristesse, ma compassion... »

Beauvin, entrée sans bruit, vit la lettre et les larmes de la jeune fille. Elle s'approcha.

– Alors ? c'est une mauvaise nouvelle ? demanda-t-elle affectueusement.

– Lisez, murmura Moustique.

Quand elle eut fini, elle replia le papier en soupirant.

– C'était à prévoir, dit-elle.

– C'est tellement triste !

Plus pratique que sentimentale, M<sup>me</sup> Beauvin secoua les épaules.

– Que veux-tu ? C'est la vie. La roue tourne. Seulement, ça tombe mal.

Elle hésitait à exprimer plus clairement sa pensée, mais Moustique avait compris. Elle était maintenant une charge trop lourde pour le ménage Beauvin. Il fallait qu'elle affronte la vie et seule, cette fois.

– Je vais chercher du travail. Je ne vous embarrasserai plus longtemps, je l'espère.

– Ça ne presse pas, répondit mollement M<sup>me</sup> Beauvin. On peut tout de même y penser.

Sans attendre, la jeune fille commença des démarches. Elle écrivit lettre sur lettre, sans succès. Aucune proposition n'était acceptable pour elle, de l'avis même des Beauvin.

Le découragement s'empara d'elle. Qu'allait-elle devenir ? Où s'adresser pour trouver un emploi convenable ? Jamais encore la pauvre Moustique ne s'était rendu compte à tel point de son isolement dans le vaste monde. À part Richard Daubigny qui avait disparu de son horizon, elle ne connaissait personne. Les



Beauvin, cantonnés depuis des années dans leur village, ne pouvaient lui être d'aucun secours.

Un soir, la jeune fille achevait de ranger la vaisselle du dîner quand la propriétaire du chalet entra, assez agitée, une enveloppe à la main.

– Je classais les papiers de ma mère, expliqua-t-elle à Moustique et j'y ai trouvé cette lettre, à ton adresse.

Le cœur de l'orpheline bondit. Une lettre ! Était-ce, par hasard, celle qu'elle attendait depuis si longtemps, égarée par mégarde ?

Mais son espoir fut déçu. L'enveloppe portait bien son nom, mais il n'était point tracé par l'écriture familière de Richard.

Elle portait ces mots :

« Pour ma fille, Claudine Leblond, quand elle aura dix-huit ans. »

– Il y a d'autres papiers avec celui-là, dit M<sup>me</sup> Beauvin. L'acte de décès de ta mère, ton bulletin de naissance... Sans doute M. Daubigny aura-t-il remis tout cela à ma mère quand tu es arrivée ici. Elle était déjà si malade quand tu as eu dix-huit

ans qu'elle n'y a plus pensé.

– C'est probable, en effet, murmura la jeune fille.

Elle tournait et retournait l'enveloppe dans ses mains sans se résoudre à l'ouvrir. La présence de M<sup>me</sup> Beauvin la gênait. Une lettre de sa mère ! Il lui semblait sacrilège de la lire en présence d'un témoin.

– Je vous remercie, madame, dit-elle. J'ai fini mon ouvrage ce soir. Bonne nuit.

Elle s'esquiva, laissant M<sup>me</sup> Beauvin désappointée.

Dans sa petite chambre, Moustique regardait l'enveloppe sans l'ouvrir. Une crainte instinctive la faisait hésiter et aussi l'émotion qui s'emparait d'elle en présence du message de celle qu'elle avait perdue depuis près de neuf ans.

Certes, elle se souvenait de sa mère. Elle se rappelait sa voix basse, un peu étouffée, sa douceur, sa tendresse, son courage. Certaines de ses paroles demeuraient présentes à sa mémoire mais ses traits, son expression étaient devenus

imprécis. Ses souvenirs se confondaient avec l'image qu'elle conservait pieusement, une photographie pâlie qui représentait Marie-Antoinette Leblond avec un visage grave, presque douloureux et qui ressemblait étrangement au visage de la jeune fille.

Elle avait eu une vie difficile, Moustique ne l'ignorait pas. Elle avait vaillamment accepté l'épreuve. Elle ne se plaignait jamais.

« Tout se paye », avait-elle dit un jour à l'enfant. « Il faut payer sa dette sans récriminer. »

La dette que payait Marie-Antoinette, la jeune fille l'avait discernée par la suite. D'abord ne portait-elle pas le nom de sa mère, ce nom qui figurait sur l'acte de décès ? Elle était donc née en dehors du mariage... Et sa mère l'avait élevée seule pendant dix ans. Qui était son père ? Pourquoi n'avait-il pas fait son devoir ? Comment et pourquoi avait-il abandonné celle qu'il avait aimée ?

Jamais Marie-Antoinette n'avait blâmé l'homme qui l'abandonnait, toute seule, face aux dures nécessités de l'existence. Au contraire. Elle

vantait ses mérites, son intelligence...

Moustique avait une autre photographie de sa mère, prise de profil, regardant un jeune homme à côté d'elle. Et, souvent, la jeune fille s'était demandé si ce jeune homme grand, distingué d'allure, au regard qui s'attachait au visage de sa compagne n'était pas, justement, ce père dont elle ignorait même le nom.

Lentement, elle ouvrit l'enveloppe... Les yeux humides, elle déchiffra le message.

« Ma petite fille, ma petite Claudine, quand tu liras cette lettre, si tu la lis, je ne serai plus là pour te soutenir, pour t'aider, te guider dans l'existence. J'ai confiance en toi, j'ai confiance en la Providence qui t'aidera, j'en ai la conviction. Mais nulle vie n'est exempte de soucis, d'épreuves et peut-être te trouveras-tu seule pour les affronter ! Tu parviens à un âge où il te faut, sans doute, gagner ta vie, et ce n'est pas toujours facile.

« Si jamais tu es dans la gêne, dans

l'embarras, mon enfant chérie, si tu ne peux réussir à te débrouiller toi-même, va demander secours à M. Jauret. C'est un homme éminent, un député de grand avenir qui a beaucoup connu ton père et qui, j'en suis sûre, ne refusera pas de t'aider. Dis-lui que tu es ma fille et adresse-toi à lui sans crainte. Va bravement ton chemin, ma petite fille chérie. N'oublie jamais que le courage trouve toujours sa récompense. »

Quelques lignes, encore, de conseils, de tendresse maternelle...

Moustique les lut à travers un brouillard de larmes. Sa mère ! Sa pauvre maman abandonnée, qui avait tant souffert sans doute et qui trouvait encore la force de cet acte de foi !

« Un homme qui a beaucoup connu ton père. » Cela signifiait-il que son père était mort ? Mort, peut-être, sans avoir même soupçonné l'existence de son enfant ?

Comme il était étrange que, par une singulière coïncidence, la jeune fille reçût justement ce

message au moment où elle en avait tant besoin !

Mais ce M. Jauret, où et comment le retrouverait-elle ? Était-il encore député, après tant d'années ?

Jauret. Le nom disait quelque chose à Moustique. Elle n'avait guère le temps de lire les journaux, mais elle entendait souvent, pendant les repas, le ménage Beauvin discuter des événements politiques.

Tout en se déshabillant pour se coucher, la jeune fille fouillait sa mémoire. Jauret...

Des bribes de phrases revinrent une à une. « Jauret a fait un discours formidable... » « Jauret a été très applaudi... » « Ah ! voilà au moins un ministre à poigne. »

Moustique tressaillit. Un ministre ! Mais oui, elle se rappelait à présent. Il avait été question de lui souvent, deux ou trois ans plus tôt. Un ministre... un homme célèbre !

Elle soupira. Ce protecteur éventuel lui paraissait soudain trop au-dessus d'elle pour qu'elle pût en attendre quelque chose. Comment

oserait-elle avoir recours à lui ? Il devait être occupé de mille choses plus importantes que le sort d'une petite jeune fille, fût-elle l'enfant d'un ami.

Après tout, elle pouvait tenter la chance. Elle ne savait plus à quelle porte frapper, et que risquait-elle ? D'être éconduite, ou accueillie par un dédaigneux silence. Cela ne la tuerait pas.

Et cela devenait facile de l'atteindre, tout au moins, elle n'avait qu'à lui écrire, en adressant sa lettre à l'Assemblée nationale.

Moustique s'endormit pleine d'espoir, choisissant dans sa tête les termes de la lettre qu'elle écrirait le lendemain.

\*

Cette lettre, la jeune fille ne l'écrivit pas le jour suivant. En fait, elle ne devait jamais l'écrire.

Le lendemain matin, en descendant de sa chambre, elle trouva M<sup>me</sup> Beauvin fort agitée :

elle venait de recevoir par téléphone l'annonce de l'arrivée imminente d'une dame qui comptait passer plusieurs jours au chalet.

Moustique l'aida aussitôt à préparer la plus belle chambre, surveilla la préparation du repas. L'arrivée d'une nouvelle cliente, en ces jours difficiles, était un événement.

M<sup>me</sup> Le Bonnet parut à midi.

C'était une femme d'une soixantaine d'années. Veuve et riche, elle désirait se reposer dans un lieu calme des fatigues de sa vie habituelle, faite de voyages, de sorties ou de soirées mondaines. Intelligente, elle était bonne, mais son aspect extérieur manquait de charme. Laide, elle avait une expression de rudesse, presque d'amertume qui masquait sa bienveillance réelle.

Quoi qu'il en fût, elle avait choisi le printemps alpestre pour effectuer un séjour à Champoutant. Le moment était bien choisi.

Ce n'était, sur les pentes, que champs de gentianes idéalement bleues, rhododendrons de



roses variés, campanules barbues et, sur les hauteurs, les neigeux edelweiss dont la blancheur veloutée étoilait le sol.

Plus bas, là où par places la neige fondait, on commençait à voir le reflet vert des alpages qui, en juin, deviendraient des tapis de minuscules renoncules d'or et de tulipes rouges, jetées à profusion sur l'herbe grasse.

M<sup>me</sup> Le Bonnet s'enthousiasma devant le merveilleux spectacle. Bonne marcheuse malgré son âge, elle décida de faire de longues excursions dans ce pays magique.

Cependant, la solitude lui déplaisait. Elle appela M<sup>me</sup> Beauvin et lui exprima son désir de trouver une personne agréable qui pourrait lui tenir compagnie et l'accompagner dans ses promenades.

– Ne pouvez-vous découvrir pour moi par ici une jeune fille instruite, distinguée, bien élevée ? demanda-t-elle.

– Cela doit être possible. Je vais réfléchir...

M<sup>me</sup> Beauvin informa son mari du désir de la

riche cliente.

– Mais... dit-il après un moment de réflexion, Moustique ne ferait-elle pas l'affaire ? Instruite, jeune, bien élevée...

– Tiens ! c'est vrai, tu as raison. Voilà qui arrangerait tout, et pour le mieux !

M<sup>me</sup> Beauvin alla aussitôt chercher la jeune fille.

En quelques mots, elle lui rapporta la requête de M<sup>me</sup> Le Bonnet.

– Si tu pouvais lui convenir, lui dit-elle, ce serait parfait pour tout le monde. Cela te donnerait le temps, peut-être, de trouver une bonne situation... D'autant plus qu'elle doit connaître du monde. Tu pourrais lui en parler quand tu la connaîtras mieux.

– C'est vrai ! C'est une bonne idée !

– Je vais tout de suite parler de toi à M<sup>me</sup> Le Bonnet, décida M<sup>me</sup> Beauvin. Viens dans cinq minutes, je te présenterai à elle.

Un peu intimidée, Moustique rejoignit M<sup>me</sup> Beauvin dans la chambre de la voyageuse.

M<sup>me</sup> Beauvin, ayant présenté Moustique, se retira.

M<sup>me</sup> Le Bonnet examinait la jeune fille. Sa simplicité, sa tenue modeste, sa grâce naturelle et ses beaux yeux, qui regardaient franchement, l'impressionnèrent favorablement.

À ses questions, discrètes d'ailleurs, Moustique répondit simplement.

Elle se montrait pleine de réserve, mais cependant, en décrivant la beauté de la montagne, de ses sites majestueux, de ses fleurs, elle s'anima, oubliant sa timidité.

— Nous ferons demain ensemble notre première promenade, décida M<sup>me</sup> Le Bonnet avec un sourire qui éclaira son visage ingrat. Je crois que nous nous entendrons bien !

Elles s'entendirent parfaitement, en effet.

Ayant beaucoup voyagé, M<sup>me</sup> Le Bonnet avait beaucoup de souvenirs intéressants qu'elle racontait avec amusement.

Moustique ne se lassait pas de l'écouter. Pour elle qui n'avait pas quitté sa montagne depuis si

longtemps et qui, en somme, ne connaissait pas grand-chose, sauf par oui-dire, c'était un véritable plaisir d'entendre décrire des pays différents, d'autant que la narratrice rendait les descriptions très vivantes par des anecdotes, des détails, des observations personnelles.

La jeune fille s'enhardit bientôt et posa des questions. Peu à peu, une confiance réciproque s'établit entre la vieille dame et sa compagne. Les récits de M<sup>me</sup> Le Bonnet furent, de plus en plus souvent, suivis de longues conversations.

Moustique, à son tour, parlait d'elle, un peu, de son enfance, des années studieuses qu'elle avait passées au chalet, de la bonté de M<sup>me</sup> Mercédès.

– Sa mort a dû vous causer un grand chagrin, ma pauvre enfant ? remarqua un jour M<sup>me</sup> Le Bonnet.

– Oh ! oui. Avec elle, j'avais un peu l'impression d'être auprès d'une grand-mère. Et maintenant, je suis seule de nouveau.

– Allez-vous demeurer ici ?

La jeune fille secoua la tête.

– Ce n'est plus possible, madame. Il n'y a plus assez de travail pour moi.

– Et quels sont vos projets ?

– Je ne sais pas très bien encore. J'ai écrit de divers côtés pour essayer de trouver une situation, mais je n'ai obtenu aucun résultat jusqu'ici. Ce n'est pas facile...

Elles se promenaient, à pas lents, dans l'herbe émaillée de fleurs.

– Avez-vous une idée précise de la position que vous souhaitez ? demanda la vieille dame.

– J'avais pensé être institutrice, M<sup>me</sup> Mercédès me le conseillait, mais je n'ai que mon brevet simple et ce n'est pas suffisant, soupira Moustique. J'accepterais n'importe quel travail... convenable.

M<sup>me</sup> Le Bonnet resta songeuse un moment.

– Je dois bientôt penser à mon départ, dit-elle enfin. J'ai prolongé mon séjour ici bien plus que je n'en avais fait le projet. Un peu à cause de vous, mon enfant, et de nos bonnes promenades.

Je n'aime pas être seule, je vous l'ai déjà dit, et...

Elle sourit.

– Que penseriez-vous de partir avec moi ? Vous seriez ma secrétaire, ma lectrice, vous me tiendriez compagnie. Je compte aller sur la Côte d'Azur pour le moment. Ensuite, nous verrons. J'aime suivre ma fantaisie. Je crois que l'existence que je vous offre vous plairait. Qu'en dites-vous ?

– Oh ! madame ! murmura Moustique, éperdue, ce serait merveilleux ! Je vous suivrais avec joie.

– Eh bien ! c'est convenu ! répondit M<sup>me</sup> Le Bonnet avec une visible satisfaction. Préparez-vous. Nous partirons à la fin de la semaine.

Les préparatifs de la jeune fille n'étaient pas bien longs à faire. Cependant, il lui sembla que les heures passaient avec une incroyable rapidité.

Le jour du départ arriva. Le matin, Moustique sortit de bonne heure pour une dernière promenade solitaire. Elle voulait dire adieu à sa chère montagne.

Pensive, elle remplit ses yeux de l'âpre beauté que le printemps parait de la grâce lumineuse de ses fleurs.

Richard Daubigny, songea-t-elle soudain, avait-il jamais admiré cet épanouissement, cet étincellement de couleurs ?

Elle le revit, joyeux, insouciant ou grave.

« Souviens-toi, petite Moustique. Il faut que tu sois comme la montagne : franche, belle, sans artifice, pure comme elle. Rappelle-toi ça... toujours. »

Les larmes montèrent aux yeux de la jeune fille.

« Richard ! son généreux bienfaiteur, où était-il aujourd'hui ? »

Brusquement une voix derrière elle la fit tressaillir.

– Eh bien ! Claudine, vous êtes bien songeuse, mon enfant !

M<sup>me</sup> Le Bonnet s'était refusé à employer ce surnom de Moustique. Ce fait, qui rendait à la jeune fille sa personnalité véritable, avait été pour

elle le signe de la rupture entre sa vie ancienne et l'existence qui s'ouvrait devant elle. Moustique, le pauvre et frêle Moustique était mort.

– Oh ! madame ! murmura Claudine, très émue, je dis adieu à ma montagne. Elle m'a sauvé la vie !

Touchée, M<sup>me</sup> Le Bonnet passa son bras sous celui de sa jeune compagne.

– Vous serez heureuse près de moi, vous verrez ! assura-t-elle, encourageante. Ayez confiance, mon petit.

La jeune fille remercia d'un signe de tête. La compréhension qu'elle sentait sous la phrase amicale la réconfortait. Les deux femmes poursuivirent leur promenade, en reprenant le chemin du chalet. L'heure du départ était proche.

Ce fut sans grand chagrin que Claudine quitta le ménage Beauvin, braves gens sans intérêt, auxquels elle n'avait rien à reprocher et qu'elle aimait bien, mais sans plus.

On s'embrassa... et, comme lors d'un autre départ qu'elle n'avait jamais oublié, celui de



Richard Daubigny, quatre ans auparavant, ce fut au bruit des grelots et du fouet que la voiture se mit en route vers la gare.

Quatre ans... Un siècle, semblait-il à la jeunesse de Claudine, s'était écoulé depuis que, un jour de novembre, elle était arrivée au chalet, frêle, malade et pauvre.

Elle partait aujourd'hui guérie et pourvue de la situation qui lui permettrait de gagner honorablement sa vie.

Tout bas, elle murmura, tandis que sa main caressait au passage les branches des sapins :

– Adieu, ma montagne, mon amie ! Adieu.

Entre-temps, M<sup>me</sup> Le Bonnet avait modifié ses plans. Avant de se rendre sur la Côte d'Azur, elle décida de passer par Royan. En ce début de juin, la saison mondaine n'était pas encore commencée, mais l'été régnait déjà, avec sa lumière intense et ses nuits tièdes.

Le premier soin de l'excellente dame fut de renouveler la garde-robe de la jeune fille. Il lui déplaisait d'avoir auprès d'elle quelqu'un à la

tenue trop modeste.

Ce fut une joie pour Claudine d'assister à sa propre métamorphose. Au lieu des robes achetées toutes faites à Annecy, ou confectionnées tout simplement par M<sup>me</sup> Beauvin, le discret tailleur bien coupé, ouvert sur un chemisier clair, mettait en valeur sa fine silhouette.

Lorsque, ainsi parée, elle se retrouva devant M<sup>me</sup> Le Bonnet, celle-ci la regarda avec surprise. Elle n'aurait jamais cru que cette petite fille, élevée comme les paysannes savoyardes, s'adapterait si vite à une toilette de ville.

Et, ma foi, elle la portait même fort bien !

« Tant mieux ! pensa la bonne dame, la dépense n'est pas inutile ! Elle est charmante, cette petite ! »

Chaque jour, la jeune fille allait sur la belle plage de Royan avec M<sup>me</sup> Le Bonnet. Celle-ci s'occupait à tricoter pour ses œuvres de bienfaisance pendant que Claudine lui faisait la lecture.

La voix fraîche, bien timbrée, Claudine lisait

intelligemment, et y prenait un plaisir très vif.

Puis, vers le soir, selon le désir de sa bienfaitrice, elle allait se baigner.

L'heure du bain, à Royan, est exquise. L'eau, tout de suite profonde et claire, presque toujours calme, était resserrée dans la petite baie naturelle formée par la côte.

La jeune fille apprit à nager et s'enthousiasma pour ce sport nouveau.

Elle n'oubliait pas sa montagne, mais elle aimait la mer, à présent. Elle ne se sentait ni dépaysée ni désorientée par tout ce que son existence comportant de nouveau.

M<sup>me</sup> Le Bonnet connaissait beaucoup de monde et était souvent très entourée. Au contact d'un milieu riche, élégant, cultivé, Claudine acquit très vite l'aisance mondaine qui lui manquait. Elle devenait de jour en jour plus charmante et enchantait sa bienfaitrice.

Celle-ci aurait eu de la peine à se passer d'elle maintenant et lui témoignait son attachement par des attentions qui émouvaient le cœur

reconnaissant de la jeune fille.

– Puisque nous n'en sommes pas très loin, dit un jour M<sup>me</sup> Le Bonnet, nous allons faire un petit séjour à Biarritz : c'est une station élégante s'il en fût, la mer y est merveilleuse et j'y ai un grand nombre d'amis. Je serais contente de vous présenter à eux et de vous faire connaître le beau Pays basque. Nous attendrons l'automne pour nous rendre sur la Côte d'Azur.

Claudine ne demandait qu'à voir du pays. À dix-neuf ans, elle découvrait la France. Elle découvrait aussi certains aspects de la vie qu'elle n'avait jamais soupçonnés jusqu'alors, et cela la passionnait.

Dans le palace de Biarritz où M<sup>me</sup> Le Bonnet comptait demeurer plusieurs semaines, la jeune fille, sans aucune gêne, s'adapta aussitôt à l'atmosphère luxueuse qui l'entourait. Elle s'y sentait parfaitement à l'aise et heureuse. Pourtant, ses premières et dures années, sa jeunesse ne l'avaient guère habituée à cette ambiance !

Mais s'il est une chose à laquelle on s'accoutume rapidement et sans effort, c'est au

bien-être, au confort.

Chaque jour, elle faisait une longue promenade avec sa bienfaitrice, puis elles s'installaient ensemble sur la plage, à lire, bavarder ou travailler.

Par un bel après-midi, les deux femmes tricotaient en devisant, à l'abri d'une tente de toile, quand M<sup>me</sup> Le Bonnet se pencha légèrement en avant.

– Tiens ! dit-elle. Je ne me trompe pas ! Voici un ami de jadis...

L'homme était vêtu d'un costume sombre et marchait, pensif, absorbé, indifférent à tous ceux qui l'entouraient.

– C'est un homme très remarquable, expliqua tout bas à sa compagne M<sup>me</sup> Le Bonnet. Il lui est arrivé, voici deux ans, un grand malheur : sa femme et ses deux fils ont été tués dans un accident d'auto. Cette tragédie fut pour lui un coup terrible et il en demeure, dit-on, inconsolable. On m'avait affirmé qu'il devait passer l'été à Biarritz...

Le promeneur solitaire approchait. Claudine, dont le cœur généreux s'apitoyait toujours sur les épreuves des autres, l'observa discrètement. Il était grand et distingué et devait avoir une cinquantaine d'années.

Lorsqu'il parvint à leur hauteur, l'ombre que dessinait la tente sur le sable éclatant de blancheur lui fit lever la tête.

Claudine entrevit des yeux bleus, un regard alourdi de douleur qui contrastait étrangement avec le visage énergique, presque dur.

L'homme reconnut M<sup>me</sup> Le Bonnet et la salua. Il n'avait aucune envie de s'arrêter, cela se voyait, mais il lui était difficile, étant donné la distance, de ne pas lui serrer la main. En homme du monde, il n'hésita pas.

– Bonjour, chère madame ! dit-il aimablement. Quelle bonne surprise de vous rencontrer.

– La surprise est pour moi, croyez-le, répondit la vieille dame avec sincérité. Comment allez-vous maintenant ? questionna-t-elle, sans faire d'allusion plus précise à un triste et récent passé.

– Très bien... merci.

Il détourna les yeux.

Un silence un peu gênant s'établit. Pour le rompre, l'homme se tourna vers Claudine.

– Une de vos parentes, sans doute, chère madame ?

– C'est une charmante enfant qui me tient compagnie ! Je l'ai rencontrée en Savoie, et, depuis, nous ne nous quittons plus. N'est-ce pas, ma petite Claudine ?

Rougissant un peu, la jeune fille hocha la tête avec un joli sourire.

Le promeneur tendit la main à sa vieille amie.

– Permettez-moi de vous dire au revoir. Un de ces jours, je reviendrai et je resterai à causer avec vous. Votre amitié m'est douce.

Lentement, il se fraya un chemin parmi les groupes bruyants dont la gaieté, songea Claudine, devait être comme une insulte à ses souvenirs amers.

Les deux femmes suivirent des yeux la

silhouette courbée sous le poids du chagrin.

– Dire qu’il y a peu de temps encore il était si gai, si débordant d’entrain ! murmura M<sup>me</sup> Le Bonnet. C’était un fort bel homme ! Cette catastrophe l’a écrasé...

Elle avait repris son tricot. Claudine songeait au désespoir qu’elle avait lu dans le regard de l’inconnu.

– Je l’ai rencontré, reprit la vieille dame, quand il était député. Depuis, sa remarquable intelligence, un extraordinaire don d’orateur ont fait de lui l’un des ministres les plus célèbres qu’ait eus la France depuis ces dix dernières années. Nos bonnes relations n’ont jamais cessé, sans être fréquentes...

Au mot de « ministre », Claudine avait relevé la tête.

– Ah ! Ce monsieur est un homme politique ?

– Oui. Au fait, je ne vous ai pas dit son nom ; peut-être en avez-vous entendu parler ? répondit M<sup>me</sup> Le Bonnet. Mais vous ne deviez pas vous occuper beaucoup de politique !



– Non, fit la jeune file en souriant. Seulement, on en discutait devant moi.

– Alors, le nom de Claude Jauret ne vous est certainement pas inconnu, fit la bonne dame, avec le naïf orgueil de citer une relation flatteuse. Il a été, à deux reprises, ministre des Affaires étrangères, et même président du Conseil.

Claudine tressaillit.

– Vraiment, il est méconnaissable, reprit M<sup>me</sup> Le Bonnet. Quelle affreuse peine il a dû ressentir pour en être ainsi abattu, un homme de cette trempe ! Il était connu pour son énergie...

– Vous disiez... que... M. Jauret s'appelle Claude ? demanda la jeune fille qui entendait à peine les commentaires de la vieille dame.

– Mais oui, petite. Pourquoi cette question ? s'étonna celle-ci.

– Oh ! rien... en effet ! J'ai entendu prononcer ce nom...

S'efforçant de prêter l'oreille aux paroles de sa compagne, Claudine repoussait à plus tard le moment de réfléchir à la rencontre extraordinaire

que lui offrait le hasard et à ce fait, plus étrange encore, et même profondément troublant...

Sa mère lui avait conseillé de demander de l'aide à M. Jauret...

Et M. Jauret s'appelait Claude.

## XI

Vêtue d'un short de toile bleu de lin, ses cheveux châtain, blondis par l'air oxygéné, que décoiffait le vent, Claudine marchait d'un pas vif sur le sable clair de la plage, ce sable fin comme de la poussière. Ses pieds nus enfonçaient dans la tiédeur de cette poudre presque blanche que le soleil chauffait.

Par ce beau matin de juillet, la chaleur était encore supportable et la jeune fille avançait alertement.

Cependant, elle était rêveuse. Une sorte de tristesse montait en elle, obscurcissant d'une ombre sa très simple joie de vivre.

C'était une nostalgie indéfinissable. Et sa première source remontait au souvenir de Richard Daubigny.

Claudine n'oubliait pas l'homme généreux, le

jeune médecin au cœur d'or auquel elle devait sa quiétude présente. Où était-il ? Que devenait-il ? Était-il heureux, malheureux ?

« Qui sait ? songeait-elle. Peut-être un jour la Providence me le fera-t-elle rencontrer au cours d'un de ses voyages. Oserai-je l'aborder, lui parler ? Se souvient-il même encore du pauvre Moustique de jadis ? Il faut qu'il ait tout à fait cessé de s'intéresser à moi, puisqu'il n'écrit plus... »

Et la peine de la jeune fille grandissait, envahissante.

Une autre question la tourmentait. Elle n'avait pas revu M. Jauret et elle ne pouvait s'empêcher de penser sans cesse à cet homme rencontré par un si étrange hasard au moment où elle venait d'apprendre son existence.

Et elle portait le même prénom que lui.

Coïncidence aussi, peut-être ? À moins qu'étant un ami de son père, il eût été son parrain ! Elle n'avait jamais connu ni son parrain ni sa marraine. Tout chrétien en possède,

pendant !... et un parrain n'a-t-il pas le devoir de s'occuper de sa filleule ?

En vain cherchait-elle à faire taire son imagination. Elle se répétait que « Claude » est un nom répandu ; elle s'interdisait de « faire du roman », mais sa pensée revenait toujours au promeneur solitaire aperçu quelques jours auparavant.

Il souffrait. Avec la compassion, une sympathie instinctive poussait la jeune fille vers cet homme. Passionnément, elle désirait le revoir, lui dire...

Et que lui dirait-elle ? Elle n'avait plus à lui demander de l'aide, cela faciliterait sans doute une conversation... cela la compliquait aussi en la privant d'un prétexte plausible pour l'aborder.

« Je n'ai qu'à me fier au hasard, songea-t-elle, ou plutôt à la Providence : n'a-t-elle pas mis sur mon chemin, à une heure tragique, un généreux bienfaiteur ? Maman veille sur moi. »

Claudine s'aperçut soudain que l'heure passait. Elle devait rejoindre M<sup>me</sup> Le Bonnet pour

lui faire la lecture. À la hâte, elle revint sur ses pas et, courant presque, ne vit pas le trépied d'un appareil de photographie, buta et faillit tomber.

Elle reprit vivement son équilibre et leva les yeux. Le photographe, un grand garçon d'une trentaine d'années, avait dressé une sorte de petite boutique en plein air. Il étalait, à un modeste éventaire, des photos, des tableaux, des croquis divers.

Il s'apprêtait à apostropher vertement la maladroite, mais le sourire de confusion et la grâce de la jeune fille le déridèrent.

– Après tout, remarqua-t-il drôlement, si les gens tombent sur mon appareil, ils seront bien forcés de le remarquer ! Je vais faire des affaires d'or !

Pour s'excuser davantage, Claudine fit mine de s'intéresser aux travaux du jeune homme. Elle eut vite fait de constater qu'elle se trouvait devant un véritable artiste.

– Les temps sont durs pour les barbouilleurs de mon espèce ! expliqua celui-ci en riant. Mais

je ne me débrouille pas mal. J'ai eu l'idée de reproduire, en portraits à l'huile, les photos de ceux qui le désirent.

– Vos portraits sont-ils très chers ? demanda-t-elle.

– Bah ! Le prix varie d'après le travail, et puis...

Une lueur d'admiration éclaira ses yeux.

– D'après les personnes aussi ! ajouta-t-il.

Claudine rougit. Cependant, la physionomie honnête du photographe inspirait confiance. Elle poursuivit :

– Je voudrais faire faire le portrait, d'après une photo, d'une personne très chère... de ma mère.

– Eh bien ! apportez-moi la photo, mademoiselle. Je suis tous les jours à la même place.

La jeune fille s'éloigna et se mit à courir dans le soleil qui dorait ses cheveux, hâlait son visage. Comme cela lui arrivait souvent, elle remarqua qu'elle courait maintenant sans fatigue, sans perdre le souffle comme autrefois !

Sa mélancolie, un instant effacée, revint à son cœur. Autrefois... elle était faible et malade et elle arpentait lentement les chemins neigeux de la montagne. Ce souvenir lui fit pousser un gros soupir. En ce temps-là, Richard Daubigny séjournait au chalet.

Le lendemain, comme elle l'avait promis, Claudine revint voir le peintre. Elle apportait la photographie de sa mère.

L'artiste étudia un moment l'image ; puis, levant la tête, il considéra la jeune fille.

– Vous ressemblez extraordinairement à votre mère, dit-il. S'il vous était possible de venir poser, mon travail serait plus facile, et meilleur.

– Je pense que je pourrais vous consacrer une heure par jour, répondit la jeune fille.

– Ce serait parfait.

Il examinait tout à tour la photo et Claudine.

– Les yeux, surtout, devaient être tout à fait semblables aux vôtres...



– En effet : ma mère avait comme moi les yeux bleu-violet. On m’a dit que cette teinte est assez rare...

– Vous pouvez le croire ! C’est une couleur merveilleuse, qui tient le milieu entre la pervenche et l’améthyste.

Une admiration un peu trop marquée perçait dans la voix du jeune homme et Claudine rougit jusqu’aux oreilles.

Le peintre réprima un sourire et n’insista pas. Il comprenait qu’il avait affaire à une vraie jeune fille et il entendait la traiter comme telle.

– N’avez-vous pas une autre image de votre mère ? demanda-t-il. Une autre pose, une autre attitude qui me guiderait plus sûrement encore ?

– Oui, j’ai une photo plus petite, de profil. Je vous l’apporterai, promit Claudine. Mais quelles sont vos conditions ? ajouta-t-elle timidement.

Les conditions, modestes, étaient à sa portée et, M<sup>me</sup> Le Bonnet ayant approuvé le projet, Claudine revint chaque jour poser pendant une heure. Elle suivait avec joie les progrès du

portrait qui prenait forme et couleur.

La ressemblance était parfaite : les beaux yeux semblaient regarder, pleins de vie et de tendresse. Le travail avançait rapidement, car le jeune peintre le continuait après le départ de la jeune fille, en s'inspirant des deux photographies. L'une d'elles représentait Marie-Antoinette Leblond, à côté d'un jeune homme.

Les séances de pose attirèrent bientôt les curieux. Badauds, baigneurs désœuvrés, enfants curieux faisaient cercle autour du peintre et de son charmant modèle. Ce fut même un succès de publicité, car deux jeunes femmes commandèrent de semblables portraits.

– Vous me portez bonheur ! dit joyeusement l'artiste à Claudine. Vous êtes une vraie mascotte !

Elle rit gentiment.

– Cela a toujours été mon rêve ! avoua-t-elle. Je voudrais porter bonheur à tous ceux qui m'ont rendu service, ou fait un plaisir, si menu soit-il.

– Faites-moi de la publicité ! demanda le jeune

homme. J'ai presque terminé maintenant et je n'ai plus besoin de vous. Revenez chercher le portrait à la fin de la semaine, je vous rendrai les photos en même temps.

Claudine s'éloigna, toute joyeuse. Il lui semblait que sa mère se fût rapprochée d'elle. Comme ce serait bon de l'avoir là, si jolie avec cette tendre expression ! Et c'était encore à Richard qu'elle devait cette joie puisque, grâce à lui, elle avait rencontré M<sup>me</sup> Le Bonnet.

Cependant, le peintre mettait la dernière main à son tableau. Il s'aperçut soudain qu'un étranger s'intéressait à son travail ; il s'arrêtait tous les jours près de lui et l'observait.

Un jour, même, l'inconnu s'approcha davantage. Son regard aigu, chargé d'un incurable ennui, s'éclaira brusquement et il se pencha avec surprise sur le portrait.

– Est-ce un portrait d'après nature ? demanda-t-il.

– Pas exactement, fit le peintre. J'ai reproduit la photo de la mère en faisant poser la fille qui lui

ressemble étonnamment. Une fort jolie fille de dix-huit ou vingt ans... La mère est morte, paraît-il.

Il tendit à Claude Jauret, car c'était lui, les deux images que lui avait laissées Claudine.

– J'ai bien réussi la ressemblance, je crois ?

L'ancien ministre examina longuement les photos, luttant pour dissimuler la stupéfaction qui le submergeait. Car, auprès de Marie-Antoinette, il reconnaissait le Claude Jauret qu'il était vingt ans plus tôt.

Son regard revint au portrait. Quelque chose d'indéfinissable l'attirait dans le doux visage, si adroitement reproduit. Un vague souvenir, une impression de « déjà vu », si floue, et cependant, si imprécise...

Évidemment, il connaissait cette femme, puisqu'on les avait photographiés côte à côte !

Et ces yeux !

« Oui, je connais... J'ai vu ces yeux-là, se dit-il, cherchant le souvenir qui lui échappait. »

Il se tourna vers le peintre.

– Projetez-vous d'autres séances de pose ?  
demanda-t-il.

Le jeune homme était surpris et amusé de l'intérêt subit porté par cet inconnu à son modèle. C'est en souriant qu'il répondit :

– Non, j'ai fini, ou à peu près. La jeune fille doit revenir chercher le portrait à la fin de la semaine.

– Savez-vous à quelle heure elle viendra ?

– Si vous voulez, passez samedi, à cette heure-ci, dit-il. Elle vient toujours au même moment de l'après-midi.

– Je serais curieux de voir cette jeune fille. Vous dites qu'elle ressemble à ce portrait ?

– D'une façon frappante. Elle a les mêmes yeux extraordinaires que je n'ai jamais rencontrés encore.

– Oui, murmura l'ancien ministre, comme pour lui seul. Des yeux extraordinaires.

Il hésita un instant et reprit en désignant le portrait :

– J’ai certainement rencontré cette personne, jadis ! Je l’avais perdue de vue...

– Eh bien ! venez samedi, répéta le peintre. Vous pourrez parler à cette demoiselle.

Tandis que le jeune homme reprenait son pinceau, Claude Jauret s’éloigna lentement, absorbé dans ses réflexions.

L’ancien secrétaire d’État fouillait ses souvenirs. Il se revoyait, vingt ans plus tôt, à l’époque où avait été prise cette photo, si étrangement découverte. Il débutait dans sa carrière politique en servant de secrétaire à un député de grande envergure, devenu par la suite, un remarquable ministre des Finances.

À ce moment-là, son ambition primait tout, il ne songeait qu’à un avenir qu’il voulait brillant, à la mesure de sa forte personnalité, ennemie du médiocre. C’est à cette époque, cependant, que cette jeune femme était entrée dans sa vie.

Mais quel rôle y avait-elle joué ? Il lui fallait se rappeler... d’autant plus qu’en pensant à elle il éprouvait une sorte de remords, de regret, il lui

semblait chercher quelque chose de perdu... il y avait en lui un besoin irrésistible de savoir.

Peu à peu le passé revenait à sa mémoire, par bouffées. Une image surgissait à la surface des brumes de l'oubli. Un visage... Le visage qu'il avait contemplé à l'instant.

Mais combien ce souvenir demeurait lointain ! Au fait, comment s'appelait-elle, cette petite ?

Il s'assit, face à la mer. Il voulait se rappeler et pourtant une étrange crainte l'étreignait. Il avait peur de ce qu'il allait découvrir, de ce qui, déjà, revenait à son esprit, bribe par bribe, et dont les conséquences possibles l'épouvantaient.

« Marie-Antoinette ! »

Le nom surgit des ombres du passé, comme si une voix l'avait crié à son oreille. Cette fois, l'histoire qu'il avait crue abolie à jamais, il la revivait, en pleine clarté...

Il avait rencontré par hasard Marie-Antoinette, modeste employée si extraordinairement fine et jolie, et intelligente. Ils s'étaient aimés.

Ils vécurent ensemble pendant deux ans. Puis,

il était devenu le secrétaire de ce fameux Émile Daubède, qui dirigeait les finances françaises.

Enivré par la confiance que cet homme en vue mettait en lui, par les espoirs qu'il lui donnait, Claude avait craint que cette jeune femme, trop humble, qui l'aimait si tendrement, ne nuise à un avenir qui s'ouvrait devant lui, si prometteur.

Pour affermir sa situation, il avait besoin de faire un beau mariage, il lui fallait une épouse qui sût recevoir, tenir son rang avec éclat.

Il n'avait songé qu'à lui, à sa carrière, à ses futurs succès. Il s'était persuadé que Marie-Antoinette comprendrait, qu'elle ne voudrait pas le gêner.

Elle avait compris, en effet.

Le cœur serré, maintenant, il se souvenait de la brutalité avec laquelle il lui avait parlé de ses projets. Sur le moment, il n'avait pas pensé qu'il pouvait la faire souffrir ; il ne pensait qu'à lui-même. L'ambition, le désir d'arriver coûte que coûte à la notoriété l'aveuglait.

Il n'avait pas remarqué, n'avait pas voulu



remarquer, peut-être, le regard poignant qu'il revoyait à présent, avec un frémissement de honte, le pauvre regard qui l'implorait en vain.

Il était parti. Il n'avait jamais revu Marie-Antoinette. Il l'avait rayée de son souvenir et il fallait une circonstance fortuite pour que ses yeux s'ouvrent enfin, ses yeux d'homme mûr, rendus clairvoyants par l'expérience et le chagrin.

Le beau mariage qu'il souhaitait, il l'avait réalisé. Il y avait trouvé le bonheur et la réputation d'un homme intègre, profondément attaché à son foyer, à sa femme, à ses deux fils qui étaient sa joie et sa fierté.

Et, comme il arrive souvent à ceux que le malheur frappe, il avait cherché le pourquoi de ce coup de destin qui le privait, par un stupide accident, de tout ce qu'il aimait.

La sueur perla à son front. Il lui semblait voir, à présent, un lien entre le passé et la douleur qui l'accablait, l'amer regret des beaux jours enfuis, la solitude complète, insupportable.

Il avait construit son bonheur au détriment

d'une jeune fille innocente, en brisant le cœur d'une femme qu'il avait lâchement abandonnée.

« Elle oubliera ! » s'était-il dit.

Argument facile qui permet, croit-on, de fuir sans se retourner.

Un jour vient, pourtant, où le passé renaît, où le remords apparaît soudain.

« Il faut que je voie cette jeune fille ! se dit Claude Jauret. Il faut que je sache ce qu'il en est ! Sans doute sa mère s'est-elle mariée ? Elle s'est consolée, a peut-être vécu heureuse ! »

« Cette jeune fille a dix-huit ou vingt ans », avait dit le peintre.

Dix-huit ou vingt ans le ramenaient justement à l'époque précise qu'il venait d'évoquer. Claude gémit :

– Ce n'est pas possible ! Si Marie-Antoinette avait attendu un enfant, elle me l'aurait dit !

Et si elle l'avait dit ? N'aurait-il pas trouvé là une nouvelle raison de rupture ? Ne l'avait-elle pas deviné, la pauvre, la tendre jeune femme qui cherchait avant tout, elle, le bonheur, la sécurité

de celui qu'elle aimait ?

Désespérément, l'ancien ministre lutta contre l'effroi qui l'assaillait. Un instant, il eut l'invincible tentation de fuir encore, de renoncer à l'entrevue redoutée. Mais sa nature énergique et loyale reprit le dessus. Du reste, il sentait que tant que durerait son incertitude, il ne trouverait plus aucun repos.

Il évoqua la jeune fille qui vivait auprès de M<sup>me</sup> Le Bonnet.

– Je veux savoir ! décida-t-il. Je verrai cette jeune fille...

## XII

– Oh ! comme je suis contente ! s'exclama Claudine. Ma chère maman ! Comme vous avez bien su fixer son expression !

La jeune fille ne gardait qu'un très vague souvenir des traits de sa mère, confondus dans son esprit avec ceux que lui représentait la photographie qu'elle avait pieusement conservée. Mais elle se rappelait très nettement, au contraire, l'expression de tendre douceur de Marie-Antoinette. Et cette expression chérie, elle la retrouvait sur la toile qu'elle admirait à présent.

– Je ne sais comment vous remercier ! dit-elle au jeune peintre. Vous êtes un merveilleux artiste !

– Votre concours, les séances de pose que vous m'avez accordés m'ont beaucoup aidé, dit celui-ci, touché de la visible joie de sa charmante cliente. Ce travail a été pour moi un plaisir. Il y a

longtemps que vous avez perdu votre mère ?  
demanda-t-il.

– Oui, hélas ! Depuis près de dix ans. Je venais de faire ma première communion quand elle est morte. Vous l’avez un peu ressuscitée pour moi, monsieur...

Les yeux pleins de gratitude, Claudine versa au peintre la somme qu’il avait fixée pour son travail. Elle lui dit gentiment au revoir, puis prenant le précieux portrait, elle s’éloignait lorsqu’une voix l’arrêta :

– Je vous demande pardon, mademoiselle... J’ai admiré dernièrement l’œuvre que vous emportez et je crois...

Claude Jauret, guettant la jeune fille, s’était dissimulé jusque-là derrière l’éventaire du peintre. Il s’avança vers Claudine, en s’inclinant.

– Il me semble, reprit-il avec un peu d’hésitation, que je connais ce visage. Pourrais-je vous demander... de me dire le nom de votre mère ? Car c’est bien de votre mère qu’il s’agit, n’est-ce pas ?

Le cœur de Claudine battait. Il était donc venu, cet instant qu'elle avait tant souhaité !

Elle répondit immédiatement :

– Oui, monsieur, c'est bien là le portrait de ma mère. Elle s'appelait Marie-Antoinette Leblond... et je suis mademoiselle Leblond.

Instinctivement, elle avait tu son prénom, retenue par une sorte de pudeur.

– J'étais, l'autre jour, auprès de M<sup>me</sup> Le Bonnet, ajouta-t-elle, quand vous êtes venu la saluer, monsieur.

– Ah ! oui... parfaitement.

Il lui serra la main d'un air absorbé.

– Marie-Antoinette Leblond, dites-vous ? Oui, en effet, c'est bien cela...

– Vous avez connu ma mère, monsieur ?

Une contraction passa sur le visage altéré de Claude Jauret.

– Je l'ai rencontrée, autrefois.

Il hésita un moment, parut vouloir parler, puis, brusquement, d'un geste raide, salua la jeune fille

et la quitta.

Claudine demeura figée sur place, surprise et profondément déçue. L'occasion, si ardemment désirée, s'était présentée enfin... et l'entretien n'avait duré que quelques secondes ! Visiblement, l'ancien ministre l'avait interrompu volontairement.

Pourquoi ? Il n'avait pas hésité à arrêter la jeune fille, à lui adresser la parole, à lui poser une question. Et tout cela, après avoir vu le portrait de sa mère. Il s'y intéressait donc. Et les brèves réponses de la jeune fille ne pouvaient lui avoir déplu...

À moins qu'elle n'eût été maladroite en révélant son propre nom ?

Pourtant, si M. Jauret avait connu sa mère, étant aussi un ami de son père, il devait être au courant de leur triste histoire.

Alors, à quelle raison la jeune fille pouvait-elle attribuer cette étrange dérobade ?

Elle rentra à l'hôtel, triste, tourmentée. Le fait de mettre le portrait en bonne place dans sa

chambre la réconforta quelque peu, cependant. Le doux regard de Marie-Antoinette semblait vouloir la rassurer, l'encourager...

Elle n'était pas seule en proie à des pensées anxieuses. À ce même moment, Claude Jauret parcourait les rues de Biarritz, suivant aveuglément une voie après l'autre, sans but. Une foule bigarrée et bruyante l'entourait. Il la côtoyait sans la voir.

Il fuyait les pensées lancinantes, comme, tout à l'heure, il avait fui Claudine.

Il espérait fuir son passé, échapper à ses conséquences, et voilà que, malgré lui, le souvenir du passé l'envahissait, s'imposait à lui...

Il évoqua la conversation qu'il avait entendue entre le peintre et Claudine.

« Ma mère est morte il y a près de dix ans, avait dit la jeune fille. Je venais de faire ma première communion. »

Instinctivement, il compta les années, fouillant sa mémoire, pour ressusciter des souvenirs qui pouvaient l'éclairer.



Sa vie, jalonnée d'événements politiques, était facile à retracer. Sa rupture avec Marie-Antoinette remontait à un peu plus de vingt ans.

– Et cette enfant doit avoir à peu près cet âge...

Il frissonna.

Sans s'en apercevoir, il était revenu sur la plage, presque déserte au crépuscule. Le soleil couchant rosissait la longue bande de sable clair, et moirait l'eau tranquille.

« Et moi, je suis M<sup>lle</sup> Leblond », avait dit la jeune fille.

Claude Jauret sursauta. M<sup>lle</sup> Leblond ! Ce nom signifiait donc que Marie-Antoinette ne s'était pas mariée.

– Cette enfant est peut-être ma fille... Ma fille !

Subitement, son cœur s'affolait.

Une fille dont il avait abandonné la mère, une enfant dont il ne s'était pas soucié.

Car une telle déduction s'imposait à lui.

Il gémit.

– J’ignorais son existence ! Comment aurais-je pu m’occuper d’elle ?

Mais sa conscience parlait maintenant, et parlait un impitoyable langage. En vain essayait-il de la réduire au silence. Sa droiture innée accumulait contre lui les arguments.

Comment eût-il su l’arrivée dans ce monde d’une enfant, de son enfant, puisqu’il s’était cruellement détourné de la mère ? Il n’avait jamais cherché à la revoir. Il n’avait pas même tenté de savoir ce qu’elle était devenue, comment elle avait vécu. Et, pourtant, il s’agissait d’une femme qu’il avait passionnément aimée pendant deux ans !

Par quelle aberration avait-il étouffé tout ce passé ?

Il avait aimé ailleurs, il s’était marié. Dans son égoïste bonheur, il n’avait songé qu’à lui, à la famille qu’il fondait... à ses fils, à sa femme, à ses succès politiques.

« J’ai tout fait pour réussir, songea-t-il amèrement. J’ai réussi. Et maintenant... »

Maintenant, le Dieu implacable qui règle nos destinées, s'il lui laissait la célébrité, avait fauché son bonheur. Il restait seul, séparé pour toujours par l'aveugle fatalité d'un accident, de tous les siens, de tout ce qui fait la joie de l'existence.

... Et cette phrase, qui si souvent revenait jadis sur les lèvres de Marie-Antoinette, monta du cœur de Claude Jauret :

– Tout se paye... tout doit se payer ! Pour ma lâcheté d'autrefois, ma femme, mes deux fils m'ont été arrachés.

Une soudaine révolte gronda en lui.

Certes, il avait mal agi... Mais combien d'autres, à sa place, eussent fait comme lui ? Qui donc peut se vanter de n'avoir commis aucune erreur de jeunesse ?

Oui, d'autres, des centaines d'autres étaient plus coupables que lui, lui que le destin avait si cruellement châtié ! Son foyer anéanti, son bonheur transformé en douleur brûlante, n'était-ce pas une expiation suffisante ?

Et voilà que ce destin rancunier et impitoyable

mettait encore sur son chemin la fille de Marie-Antoinette, comme pour l'obliger à réparer sa faute !

Cette jeune fille... un reproche vivant, en réalité ! Comment l'oublier à présent ?

Claude Jauret secoua les épaules comme pour se libérer d'un fardeau importun.

– Que sait-elle, cette petite ? se demanda-t-il avec anxiété. Rien, peut-être. Rien, sûrement ! Depuis si longtemps... dix ans ! Elle se serait fait connaître, elle m'aurait appelé à l'aide ! Et, d'ailleurs, elle n'a nul besoin de moi.

L'ancien ministre se redressa. Il refusait de s'incliner devant le sort capricieux. Ni le remords, ni les regrets, ni la crainte ne feraient plier sa volonté ! Après vingt ans, le passé était mort. Il était bien inutile de le faire revivre.

À son hôtel, en rentrant, il trouva dans son courrier une invitation : des amis le priaient de passer la fin de l'été chez eux, en Sologne.

– Voilà qui tombe à pic ! se dit-il, satisfait. Quelques jours de repos, des promenades au

milieu des bois et des étangs, une atmosphère amicale me feront le plus grand bien et dissiperont mes scrupules exagérés ! Je rentrerai à Paris, détendu, remonté et je reprendrai mon activité politique. L'oisiveté ne me vaut rien.

Tout en bouclant ses valises, il accumula les projets. Depuis son malheur, il s'était plus ou moins retranché de la vie publique. Le moment venait pour lui de redescendre dans l'arène, de retrouver l'intérêt passionnant d'une existence remplie, féconde.

L'attrait de la lutte effacerait les souvenirs troublants.

... Mais les souvenirs n'obéissent pas à la volonté.

En vain s'efforce-t-on de les chasser ! Ils reviennent et s'obstinent, envahissants, lancinants...

Dans le parfum des pins, au bord des étangs paresseux et même parmi ses amis, si empressés auprès de lui, l'ancien amoureux de Marie-Antoinette fut continuellement poursuivi par un

visage... par des yeux à la rare couleur de pervenche et d'améthyste.

Il ne savait plus très bien si l'image qui l'obsédait était celle de la jeune femme aimée jadis ou celle de la jeune fille, à peine entrevue, quittée si brusquement sur la plage de Biarritz.

Qu'avait-elle pensé, cette jeune fille, de son attitude ? L'étrange conduite de l'homme qui l'abordait, lui parlant un instant, lui posant une question directe, puis lui tournant le dos pour s'éloigner à grands pas, avait dû la surprendre ! La choquer, sans doute !

Si elle savait quelque chose, si elle se doutait du rôle joué par Claude Jauret dans la vie de sa mère, quelles conclusions avait-elle tirées de cet entretien si brusquement interrompu ?

Et, en admettant qu'elle fût ignorante de la situation, quelles suppositions avaient pu germer dans son esprit ?

Peut-être avait-elle même confié son étonnement à M<sup>me</sup> Le Bonnet !

Irrité contre lui-même, l'homme d'État se

maudissait d'avoir cédé si maladroitement à un moment d'émotion.

Mais, après tout, cette petite était-elle réellement sa fille ? Qui pouvait le prouver ? Son nom ?...

Claude Jauret n'était même plus certain d'avoir bien entendu ce nom, prononcé très vite. Il était si bouleversé à ce moment-là !

... De toute façon, quelque nom qu'elle portât, cette jeune fille attachée à l'excellente M<sup>me</sup> Le Bonnet n'était pas malheureuse. Elle semblait gaie, souriante.

... Il était vrai que, si elle était son enfant, le plus strict devoir de l'ancien ministre consistait à subvenir à ses besoins, à assurer son avenir. À tout le moins devait-il s'en préoccuper.

Il pouvait veiller sur elle discrètement, de loin. Il n'avait pas besoin de lui donner d'explications. Le seul fait d'avoir connu sa mère jadis, de retrouver la jeune fille aux côtés d'une vieille amie légitimait son désir de faire quelque chose pour elle.

Oui, en somme, c'était là la meilleure ligne de conduite à suivre. Procurer à la fille de Marie-Antoinette, quand elle en aurait besoin, une avantageuse situation et même, plus tard, la marier à un honnête garçon.

Ainsi réparerait-il le tort causé autrefois. Et alors, en paix avec sa conscience, il pourrait vivre tranquille, tous remords apaisés.

Après avoir pris cette décision, Claude Jauret pensa retrouver le calme et profiter enfin, sans arrière-pensée, de l'affectueuse hospitalité de ses hôtes.

Mais ce calme espéré se déroba encore.

L'homme d'État était habitué, lorsqu'un problème se présentait à lui, à l'étudier sous toutes ses faces. Il en examinait les diverses solutions et choisissait la meilleure. Après quoi, sûr de son jugement, de son instinct, il n'y pensait plus.

Or, le souvenir de Claudine demeurait en lui, comme une idée fixe, avec son épuisant cortège de doutes, de raisonnements, de contradictions.



Devait-il en conclure qu'il n'avait pas découvert la bonne réponse à la question qui le tourmentait ?

Peu à peu, cette réponse, la seule qui fût juste, droite, honnête, se frayait un chemin vers son cœur.

Mais, comme un cheval qui se cabre devant l'obstacle, Claude repoussait de toutes ses forces la détermination qui lui eût rendu la paix. Il refusait même de la formuler et se donnait des excuses pour motiver ses atermoiements.

Avant tout, ne devait-il pas établir la preuve de ses suppositions ? Savoir si, réellement, cette petite était sa fille ? Ensuite, il serait temps d'aviser.

Anxieux, incertain, hanté par l'idée fixe qui ne lui laissait aucun répit, il lutta pendant deux semaines contre l'impulsion qui le poussait vers Biarritz.

Puis, son impatience l'emporta. Il dit adieu à la romantique Sologne, à ses amis et reprit la route du Pays basque.

Il tremblait soudain à l'idée que, peut-être, il n'y retrouverait plus la fine silhouette, les yeux magnifiques, le frais sourire qui l'attiraient invinciblement.

\*

Le premier soin de Claude Jauret, dès son retour à Biarritz, fut de s'informer de M<sup>me</sup> Le Bonnet.

Elle était encore dans la ville, avec sa jeune compagne.

L'ancien ministre, à cette nouvelle, éprouva un indicible soulagement.

Le hasard ne se tournait pas contre lui.

Il lui fallait maintenant rencontrer la jeune fille, la faire parler adroitement sans éveiller sa méfiance ou ses soupçons.

L'homme d'État ne s'inquiétait pas outre mesure de ces difficultés. Accoutumé à manier les foules ou à manœuvrer les individus, il avait

toute confiance en lui sur ce terrain qui lui était familier.

Il ne voulait pas, par trop de hâte, donner à sa démarche un caractère mystérieux et il attendit prudemment l'occasion d'approcher Claudine.

Les circonstances ne tardèrent pas à le servir.

Il se promenait un jour, sur la plage quand il aperçut la jeune fille. Elle s'était arrêtée, observant, non loin d'elle, un groupe d'enfants qui jouaient sur le sable.

– Mademoiselle ! je suis heureux de vous revoir et de pouvoir vous présenter mes excuses, lui dit-il.

Claudine rougit. L'espoir d'une explication renaissait en elle.

– Je vous ai quittée très brusquement l'autre jour, continua Claude Jauret. Une fatigue subite m'a fait oublier toutes les règles de la courtoisie.

– Je vous en prie, dit-elle gentiment, ne vous excusez pas. Cela n'a aucune importance. Je comprends très bien...

– Je vous remercie. J'aurais désiré vous

exprimer plus tôt ma confusion, mais j'ai dû m'absenter de Biarritz.

La jeune fille hochait la tête.

Elle n'était pas dupe de cette prétendue fatigue invoquée par son interlocuteur. Elle devinait qu'il voulait justifier son attitude, lors de leur précédente rencontre. Ne sachant s'il désirait reprendre leur conversation là où elle s'était arrêtée, ou, au contraire, signifier sa volonté de n'y pas revenir, Claudine préférait ne pas se départir de sa réserve.

L'homme d'État hésitait maintenant.

Il resta silencieux un moment.

– J'aimerais, dit-il enfin, vous demander de plus amples détails sur votre mère. Vous m'avez dit qu'elle n'est plus... ?

Claudine se rappelait très bien n'avoir pas donné cette information à celui qui parlait. Sans doute avait-il entendu les quelques phrases qu'elle avait échangées avec le peintre.

– Elle est morte, oui... murmura-t-elle.

Un groupe de promeneurs les dépassa. Des

rires s'élevèrent, si peu en rapport avec les paroles que prononçaient l'homme et la jeune fille, si pénibles en un pareil moment que l'un et l'autre en furent désagréablement impressionnés.

– Nous sommes très mal ici pour bavarder ! dit Claude Jauret. Vous serait-il possible de... m'accorder un rendez-vous en un lieu plus tranquille ?

Perplexe, Claudine réfléchissait.

– Je pourrais, reprit-il, si vous le désirez, demander son autorisation à M<sup>me</sup> Le Bonnet ? Lorsqu'elle saura que j'ai connu votre mère, je pense qu'elle ne s'opposera pas à notre rencontre.

La jeune fille sourit doucement.

– Il est inutile de vous déranger, monsieur ! Je suis sûre que M<sup>me</sup> Le Bonnet me donnera la permission que je solliciterai. Je sais combien elle vous estime ! Justement, demain après-midi, elle doit se rendre à un thé chez une de ses vieilles amies. Je serai donc libre de mon temps.

– Cela se trouve on ne peut mieux ! répliqua l'ancien ministre. Voulez-vous, tout simplement,

venir prendre, vous aussi, une tasse de thé avec moi ? Il y a, près d'ici, un salon de thé où nous serons parfaitement bien. Nous pourrions nous y retrouver à cinq heures ?

Claudine acquiesça d'un signe de tête.

Elle écouta attentivement les explications qui lui furent données sur l'emplacement du salon de thé, situé à la croisée de deux routes qui traversent la forêt avoisinant Biarritz.

Puis, avec cette grâce naturelle qui ne la quittait jamais, elle prit congé de Claude Jauret.

Celui-ci la regarda s'éloigner. La parfaite éducation de la jeune fille, sa réserve, sa charmante bonne grâce l'enchantèrent.

Songeur, il reprit le chemin de son hôtel.

\*

Claude Jauret arriva très en avance, le lendemain, au rendez-vous. Il arrêta sa voiture au bord de la route et constata qu'il lui restait une

grande heure avant le moment où arriverait la jeune fille.

Pour tromper son impatience, il partit au hasard, dans un chemin qui serpentait sous bois.

À un rond-point, il s'arrêta en tressaillant.

Une grande croix, dressée sur le talus, tendait vers le ciel ses bras sombres.

Beaucoup d'hommes, et même de grands hommes ont leurs faiblesses. Claude Jauret n'échappait pas à cette loi.

Il n'avait pas été sans remarquer, aux heures les plus graves de sa vie, avant chaque tournant important de son existence, que ce signe s'était présenté à lui. Il n'était pas croyant, ou si peu... Une croix n'était qu'un symbole analogue au croissant des mahométans ou aux Tables de la Loi des juifs. Mais pour lui, la Croix était comme l'annonce d'un changement... ou d'une lutte.

Une fois de plus, sa nature énergique se rebella. Il ne voulait changer quoi que ce soit à ses habitudes, ni entreprendre de nouveaux combats. La bataille politique ne comptait pas

pour lui, elle faisait partie de son caractère et ce ne pouvait être celle-là que lui annonçait l'apparition fatidique...

Il haussa les épaules.

Après tout, ne possédait-il pas sa volonté, son pouvoir sur les êtres ? Même s'il devait lutter, il était sûr de conquérir la victoire !

Fermement, il se dirigea vers le salon de thé.

Claudine y arrivait à cet instant. Vêtue d'une simple et charmante robe de toile blanche, ses courts cheveux moussant autour de son frais visage, elle incarnait la grâce et la jeunesse.

L'ancien ministre s'inclina devant Claudine.

– Mademoiselle, je vous remercie d'avoir bien voulu consentir à vous rendre à mon invitation, dit-il.

La jeune fille sourit en lui tendant la main. Elle suivit son hôte dans le salon de thé, à peu près désert, et s'assit en face de lui à une petite table.

Claude Jauret commanda du thé, des gâteaux, et servit sa jeune invitée. Ils échangèrent



quelques remarques banales sur le temps, la beauté du paysage. Comme la veille, l'homme d'État se sentait subitement paralysé par une incompréhensible timidité et un silence embarrassé tomba entre eux.

Ce fut la jeune fille qui lui vint en aide. Elle le regarda bien en face, et très doucement, demanda :

– Monsieur, vous avez connu ma mère... voulez-vous me parler d'elle ?

Il admira la simplicité avec laquelle Claudine mettait tout naturellement la conversation sur son véritable terrain. Vivement, il profita de l'occasion offerte et répondit :

– J'allais justement vous faire la même prière, mademoiselle ! Oui, j'ai rencontré votre mère jadis, il y a longtemps... Je l'ai, depuis, perdue de vue. Et elle est morte... ?

Claudine hocha la tête.

– Il y a dix ans, dit-elle tristement.

– Et... quel âge avez-vous ?

– J'aurai vingt ans à l'automne, répliqua la

jeune fille. Voyez...

Elle tendit la main à l'homme qui lui faisait vis-à-vis. Autour de son poignet s'enroulait une légère chaînette d'or et à celle-ci était attachée une médaille.

Claude Jauret regarda le petit disque brillant. Une date y était gravée... et un prénom. Il dut faire un violent effort sur lui-même, pour dissimuler l'émotion qui l'étreignait brusquement.

– Et... vous vous appelez ?... demanda-t-il, la gorge sèche.

– Claudine. Claudine Leblond.

La voix de la jeune fille trembla un peu, mais l'homme ne s'en aperçut pas. La révélation de ce prénom, transposition féminine du sien, n'était-ce pas la preuve qu'il désirait ? Marie-Antoinette avait appelé sa fille Claudine, parce que lui s'appelait Claude !

D'un ton qu'il s'obligeait à rendre indifférent, il reprit :

– Avez-vous des frères, des sœurs ?

– Non. Ma mère n’a jamais eu que moi...

– Elle... était mariée ?

Claudine rougit. À vrai dire, elle s’attendait un peu à un interrogatoire, mais cette question-là lui semblait passer les limites de la discrétion.

Et, du reste, si ce monsieur avait connu sa mère, et son père, il n’avait nul besoin d’interroger ! Il savait déjà.

Le regard durci, la jeune fille releva la tête d’un air de défi.

– Ma mère n’était pas mariée, dit-elle d’une voix un peu étranglée.

Claude Jauret sentit qu’il l’avait froissée, mais il ne pouvait plus imposer silence à la curiosité qui le torturait. Il insista.

– Ne connaissez-vous pas le nom de votre père ?

– Je n’ai pas de père, monsieur ! riposta Claudine froidement.

L’homme d’État eut un frémissement, devant la sécheresse de la voix dure. Il balbutia,

désemparé :

– Oh ! pardon, mademoiselle ! Je touche peut-être un point douloureux de votre vie...

La jeune fille se domina. À quoi bon avoir peur des mots ?

Plus doucement, elle répéta :

– Je n'ai pas de père, ou plutôt, j'ignore qui il est. D'après ce que j'ai cru comprendre par la suite, il n'a pas eu le courage d'épouser ma mère avant ma naissance...

Les beaux yeux d'améthyste, foncés par l'émotion, se fixaient très loin.

Le soleil descendait, teintant de rose le ciel pâli.

Claudine continua : elle semblait maintenant parler plus pour elle-même que pour son interlocuteur.

– Ma mère a vécu seule. Elle m'a élevée seule... J'étais bien petite, mais je me rappelle son angoisse, toute la peine qu'elle a eue. Elle travaillait tout le jour pour gagner notre vie et tenait à ce que je sois bien élevée. Quelquefois,

elle me prenait la tête dans ses mains et elle me disait : « Ma petite fille, ma toute petite fille, malgré tout tu appartiens aussi à ton père qui ne te connaît pas... et je veux que tu sois digne de lui. »

– Votre mère... n'a prononcé aucun nom ? demanda Claude Jauret, d'une voix à peine perceptible.

– Non, elle ne m'a jamais rien dit de plus... Elle est morte en emportant son secret.

Un silence tomba.

C'était la jeune fille qui hésitait maintenant. Il lui appartenait, à elle, à présent, de poser la question qui lui brûlait les lèvres, de faire allusion à la lettre que lui avait laissée Marie-Antoinette. Le mutisme de son compagnon ne l'encourageait guère à parler, cependant. S'il savait quelque chose, comme cela paraissait probable, et même certain, sans doute était-il décidé à n'en rien dire.

Ce silence, ce fut pourtant Claude Jauret qui le rompit.

– Qu’êtes-vous devenue après la mort de votre mère ! demanda-t-il doucement.

Claudine réprima un bref soupir.

– J’ai été recueillie par des voisins. Je toussais toujours. J’ai passé quatre années douloureuses...

À mi-voix, simplement, elle évoqua sa pénible vie d’enfant abandonnée. Un étrange, un inexplicable instinct la poussait à raconter ces jours sombres. Elle ne cherchait pas à apitoyer son interlocuteur, à se rendre intéressante. Mais les mots se pressaient sur ses lèvres.

Elle retraçait les durs moments qui avaient suivi la mort de sa mère, la bonté de M<sup>me</sup> Morin qui avait recueilli le pauvre oiseau tombé du nid... Sa maladie, dans la triste loge de la concierge... L’apparition de Richard Daubigny, sa générosité.

Un gros soupir lui échappa au souvenir de l’ami dont elle ne savait plus rien. Elle rêva un moment, puis se ressaisit.

Claude Jauret l’écoutait sans l’interrompre. Ses épaules s’étaient courbées, il semblait

soudain vieilli, écrasé par un fardeau trop lourd. Mais la jeune fille était trop émue pour le remarquer. Ce pénible passé qu'elle faisait revivre la bouleversait, cruels souvenirs qu'elle égrenait comme les perles d'un collier brisé. Elle murmura :

– C'est à Richard Daubigny que je dois la vie, la santé, et mon existence actuelle, si heureuse, si calme.

Le soir tombait. Bientôt, dans quelques minutes, viendrait l'heure de rentrer à Biarritz. Claudine comprit que, si elle voulait parler, il lui fallait le faire tout de suite. Elle devait vaincre sa réserve, cette pudeur instinctive qui figeait les mots dans sa gorge. Et, pour se donner du courage, elle évoqua de nouveau celui qui l'avait abandonnée.

– Je me demande, murmura-t-elle, pourquoi mon père n'a pas épousé maman. Elle était pourtant si bonne, si courageuse... si belle ! Vous avez vu son portrait ? Elle était digne de lui, de n'importe quel homme, si difficile soit-il. Peut-être était-il malade... Peut-être est-il mort ?

Généreuse, elle cherchait à excuser cet homme indigne, sans savoir que chacune de ses paroles condamnait un peu plus celui qui lui faisait face et que la honte submergeait.

Sa fille ! Car il n'en doutait plus maintenant, elle était née de lui, cette enfant aux yeux limpides ! Sa fille avait vécu dans la misère, livrée à la charité d'inconnus ! Elle avait manqué mourir, faute de soins ! Sa fille !

– J'aurais aimé le connaître, pourtant, reprit Claudine. Et j'espérais... je pensais que, peut-être, vous pourriez, vous, monsieur, me parler de lui, me dire son nom. Car vous devez le savoir.

Claude Jauret sursauta. Une soudaine méfiance montait en lui.

– Qui vous fait croire cela ? demanda-t-il sèchement.

– Ma mère m'a laissé une lettre. Je devais la lire le jour de mes dix-huit ans. La voici.

Timidement, la jeune fille tendit un papier à son interlocuteur. Celui-ci, les sourcils froncés, en commença la lecture. Peu à peu, son visage se



détendit.

– Votre mère vous conseillait de me demander de l'aide, se dit-il lentement. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

– Mais... parce que je n'en avais pas besoin ! répliqua simplement Claudine. Je n'en avais plus besoin, plutôt. Cette lettre m'a été remise beaucoup plus tard qu'elle ne le devait et, juste à ce moment-là, j'ai fait la connaissance de M<sup>me</sup> Le Bonnet. Celle-ci m'a engagée comme demoiselle de compagnie. Votre secours m'était désormais inutile et je ne voulais pas vous ennuyer.

Elle hésita encore quelques secondes, puis se décida bravement.

– Je voudrais seulement que vous me parliez de mon père, fit-elle. Que vous me disiez son nom puisque vous l'avez connu.

– Pourquoi voulez-vous savoir cela ? demanda brutalement Claude Jauret. Que voulez-vous de cet homme ?

– Oh ! rien, murmura la jeune fille avec une douceur triste. Rien qui puisse l'importuner en

tout cas.

Elle leva vers son hôte, ses yeux assombris.

– Tous les enfants ont des parents... une famille. Moi, je n'ai personne. Rien que le souvenir d'une pauvre maman malheureuse... J'ai souvent rêvé de ce bonheur : avoir moi aussi un lien familial.. Avoir un ami en celui que ma mère a aimé.

D'une voix changée, frémissante, l'ancien ministre interrogea :

– Et vous lui pardonneriez, à cet homme qui a abandonné votre pauvre maman ? Celui qui l'a laissée seule avec une enfant ? Qui s'est désintéressé de cette enfant ? Ne le condamnez-vous pas ?

– Personne n'a le droit de condamner qui que ce soit, répondit très bas la jeune fille. Qui peut savoir ce qui se passe, ce qui s'est passé dans le fond des cœurs ? Je ne sais qu'une chose, c'est que ma mère a aimé cet homme et qu'il ne pouvait être indigne d'elle.

Le calme régnait dans le salon de thé. Au-

dehors, le silence s'étendait sur la forêt. Tous les promeneurs étaient partis. La salle était vide.

Claudine s'en aperçut soudain avec inquiétude. Comme elle allait être en retard ! Elle leva vers son compagnon un regard anxieux et il lui sembla que son cœur s'arrêtait de battre.

Devant elle, sans se cacher, Claude Jauret pleurait...

Et ces larmes étaient presque un aveu.

Un silence enveloppa l'homme et la jeune fille, un silence mystérieux qui unit au lieu de séparer. L'un et l'autre ont oublié la fin du jour, la solitude qui fut leur lot.

Et Claudine n'éprouve aucune surprise quand son compagnon se lève, s'avance vers elle. Elle aussi s'est levée... Les mains de Claude Jauret se posent sur ses épaules et, dans un souffle, il murmure :

– Claudine ! Ma petite Claudine ! Ma fille... mon enfant ! Pardon !

Et, avec une sourde exclamation, Claudine éperdue, bouleversée, tombe dans les bras ouverts

qui l'étreignent.

– Mon père !

Dans l'auto luxueuse qui les emporte sur la route de Biarritz, Claudine s'est blottie contre le père qu'elle a retrouvé.

Ils ne parlent pas. Les pauvres mots sont dépassés par l'émotion qui serre l'un contre l'autre, de ses liens plus forts que toute lâcheté, que toute objection, plus forts que les désirs des hommes, un père et la fille qu'il accepte enfin.

## XIII

M<sup>me</sup> Le Bonnet, inquiète, attendait Claudine. Elle fut sidérée en voyant arriver la jeune fille en compagnie de Claude Jauret.

– Je vous en prie, chère vieille amie, lui dit ce dernier, ne faites aucun reproche à cette enfant ! Je vais vous expliquer...

Claudine, discrètement, s'éclipsa.

L'homme d'État était transfiguré. Il ne songeait plus à nier sa paternité, bien au contraire. L'espoir, la confiance renaissaient en lui, il lui semblait revivre. Claudine devenait sa raison d'être, celle sur laquelle, déjà, retombait sa tendresse sans objet depuis la disparition des siens.

Et il était fier de sa fille. Ah ! non, le destin généreux ne l'avait pas puni, cette fois ! Il aurait pu retrouver un caractère vulgaire, un physique

ingrat... et Claudine était fine, jolie, parfaitement élevée. Elle était délicate et bonne. Elle possédait une nature exceptionnelle !

– Ma chère amie, dit-il en serrant chaleureusement les mains de la vieille dame, je viens faire auprès de vous une démarche qui va vous stupéfier !

Frappée du changement qui se lisait sur la physionomie du visiteur dont tous les traits exprimaient la détente et la joie, M<sup>me</sup> Le Bonnet fronça un peu les sourcils. Elle le menaça du doigt.

– Vous me faites peur ! dit-elle en riant à demi. J'espère qu'il ne me faudra pas vous gronder ! Que vous arrive-t-il ? Puis-je vous aider de quelque façon ?

Claude Jauret sourit d'un air confus.

– Beaucoup plus que vous ne croyez, je le crains. Et peut-être me gronderez-vous, en effet.

Tout à fait inquiète, l'excellente femme le regarda d'un air soucieux.

– Permettez-moi d'aller droit au fait, reprit

l'ancien ministre. Je viens de découvrir que Claudine est ma fille !

Ahurie, M<sup>me</sup> Le Bonnet se demanda un instant si son vieil ami n'avait pas perdu la raison.

– Je ne comprends pas, dit-elle en secouant la tête. Que me racontez-vous là ?

– Je ne m'étonne pas de votre surprise, répondit-il. Mais vous me connaissez suffisamment pour savoir que je ne parle pas à la légère. Croyez-moi... faites-moi confiance.

La vieille dame hocha la tête, mais son visage reflétait l'incrédulité.

– Je vais vous faire une confession complète, fit le visiteur après un instant de réflexion. Ensuite, je vous demanderai conseil... Je suis moi-même si bouleversé que je ne sais plus très bien où j'en suis. J'ai eu, cet après-midi, une longue conversation avec Claudine...

– Ah ! interrompit M<sup>me</sup> Le Bonnet, c'est donc pour cela qu'elle rentre si tard ! J'étais mortellement inquiète ! Mais je ne vois pas comment une simple conversation a pu vous

amener à une conclusion semblable !

– J’avais déjà de fortes présomptions, expliqua l’homme politique. J’ai fait parler la pauvre petite... sans s’en douter, elle a accumulé les preuves que je cherchais. Je n’ai pas lieu d’être fier de ma conduite !

Il détourna la tête, et ce fut très bas qu’il retraça l’histoire de son passé, l’aventure brutalement interrompue... Le hasard qui avait réveillé ses souvenirs.

Discrètement, M<sup>me</sup> Le Bonnet ne l’interrompit ni par une question ni par un commentaire quelconque. Elle écoutait simplement. Elle connaissait assez la nature autoritaire et orgueilleuse de Claude Jauret pour deviner ce que lui coûtaient ces aveux.

– J’ai lutté... reprit-il après avoir achevé son récit. Je savais bien, au fond de mon cœur et de ma conscience, que mon devoir était, si j’obtenais la preuve que cette enfant était mienne, de la prendre avec moi, de l’entourer de la sollicitude paternelle à laquelle elle a droit... et qui lui a tant manqué jusqu’ici, mais j’avais peur...



– J'avais peur de changer mes habitudes, reprit-il. Peur aussi du « qu'en-dira-t-on » ! Si mes ennemis politiques apprenaient cette faute de ma jeunesse, c'en était fait de ma carrière !

Le trouble qui se lisait sur le visage de l'homme disait assez à M<sup>me</sup> Le Bonnet que cette question effrayait toujours son vieil ami. Elle comprit que là intervenait le conseil qu'il désirait lui demander.

– Serait-ce invraisemblable que Claudine ait été élevée dans un couvent, ou une pension ? dit-elle. La vie mondaine d'un homme célèbre n'est guère bonne pour une très jeune fille ! Vous pouvez fort bien l'avoir redoutée pour elle. Personne ne s'en étonnera. Maintenant Claudine est d'âge à avoir terminé ses études et à tenir votre maison...

– Mais, dit-il, certainement soulagé déjà, comment expliquer son existence... à mes amis ?

– Eh bien !... vous vous êtes marié autrefois et elle est le fruit de ce premier mariage. Les gens jaseront peut-être un peu, mais ils n'y penseront bientôt plus. Les potins du présent les intéressent

beaucoup plus, en général, que des histoires vieilles de vingt ans !

– Vous êtes bonne ! murmura Claude Jauret reconnaissant. Et je crois que vous avez raison...

Il se tourmentait encore, cependant, et M<sup>me</sup> Le Bonnet le devina.

– Vous pouvez être sûr de ma discrétion, affirma-t-elle, et je crois pouvoir vous assurer de celle de Claudine... et de sa compréhension. La délicatesse de sentiments de cette jeune fille m'a profondément frappée. Elle-même, j'en suis convaincue, vous donnerait le même conseil que moi.

– Vous le croyez, vraiment ? Ne va-t-elle pas, au contraire, me mépriser pour cette nouvelle lâcheté ?

– Mon pauvre ami, fit doucement M<sup>me</sup> Le Bonnet, ce que vous appelez lâcheté, par un scrupule qui vous honore, n'est, cette fois, que prudence. Cette petite entorse à la vérité, une vérité qui ne regarde personne que les intéressés, est souhaitable pour vous, pour Claudine et pour

la mémoire de sa mère.

– J’ai tellement peur de perdre la tendresse d’une enfant que je désire tant conquérir !

Spontanément, elle tendit la main à son vieil ami.

– J’ai vu les yeux de Claudine tout à l’heure, ajouta-t-elle avec un bon sourire, je pense que la conquête est déjà faite ! Mais, s’il vous est pénible d’aborder ces questions avec elle, je le ferai à votre place, mon ami. Soyez sans inquiétude. Je connais Claudine.

L’excellente femme voulut dissiper les soucis du père anxieux en le rappelant à des réalités plus immédiates.

– Je suppose, dit-elle, que vous allez m’enlever ma gentille compagne ? Vous aurez raison, d’ailleurs ! Il faut que vous vous habituez l’un à l’autre... et ce sera sûrement facile. Si j’osais vous donner mon avis...

– Donnez-le, je vous en prie.

– Eh bien ! vous avez encore du temps avant la rentrée parlementaire. Allez donc faire un

voyage avec votre fille, mon cher ami. La chère petite n'a pas vu grand-chose et tout l'intéresse. Ce serait une bonne transition entre son existence actuelle et celle qui l'attend à Paris.

– Votre idée est judicieuse, approuva l'homme politique. Nous pourrions partir dès que Claudine serait prête... Mais ce sera pour vous un grand dérangement... N'allez-vous pas m'en vouloir de vous priver de votre délicieuse compagne ?

M<sup>me</sup> Le Bonnet sourit amicalement.

– Je m'efforcerai de ne penser qu'à votre bonheur et au sien ! répliqua-t-elle. Je vais m'occuper dès demain de préparer le départ de Claudine. Elle doit avoir besoin de bien des choses !

– Vous êtes une amie incomparable ! s'écria Claude Jauret chaleureusement. Je ne vous remercierai jamais assez. Naturellement, j'ouvre un crédit des plus larges à ma fille. Achetez-lui, en fait de toilettes ou de colifichets, tout ce qu'elle désirera !

Il prononçait ces mots, « ma fille », avec une

tendre fierté qui émut de nouveau M<sup>me</sup> Le Bonnet. Cependant, elle protesta en souriant.

– Eh là ! Soyez raisonnable, mon ami ! Ne tournez pas la tête à cette enfant ! Ne la gâtez pas trop...

– Il me faut effacer toutes ces années mauvaises durant lesquelles je fus un père ignorant et égoïste.

– En attendant, repartit gaiement la vieille dame, allons dîner. Restez avec nous : je ne veux pas vous séparer si vite de votre enfant retrouvée.

Claude Jauret s'inclina très bas devant l'amie de longue date qui avait su, si délicatement, lui témoigner son affection. Il lui prit la main et, respectueusement, y posa ses lèvres.

Appelée par M<sup>me</sup> Le Bonnet, Claudine les rejoignit. Elle était toute rose de bonheur et elle se jeta impulsivement dans les bras de sa bienfaitrice.

Pendant le dîner, on échafauda des projets. Il fut décidé que le père et la fille visiteraient l'Italie.

– Peut-être pourrons-nous même pousser jusqu'en Grèce, dit Claude Jauret à la jeune fille. Mais avant de partir, je désire m'occuper immédiatement de faire rectifier ton état civil. Je partirai pour Paris demain matin. À mon retour, nous prendrons la route.

– Claudine sera prête ! affirma M<sup>me</sup> Le Bonnet. Pendant que vous vous débattrez avec les services compétents, mon cher ami, elle et moi ferons connaissance avec les meilleurs magasins de Biarritz !

Claudine eut l'impression de vivre un conte de fées, au cours des journées qui suivirent.

M<sup>me</sup> Le Bonnet l'emmena dans les boutiques les plus élégantes de la ville. Elle l'aidait à choisir une garde-robe en rapport avec sa nouvelle situation, et admirait secrètement le goût de la jeune fille.

– Votre père sera fier de vous ! disait M<sup>me</sup> Le Bonnet, enchantée de la grâce innée de sa jeune amie.

Elle n'hésita qu'une seconde avant de

demander :

– Vous n'en voulez pas à votre père... du passé ?

– Comme je le lui ai dit, personne n'a le droit de juger. Les circonstances sont souvent responsables de nos actes et nul ne peut se vanter de n'avoir jamais commis de faute.

Elle songea quelques minutes. Une ombre passait sur son front.

– Il me semble, dit-elle enfin, que chacun est responsable de ses actes. Ma pauvre maman l'a bien compris, puisqu'elle me parlait toujours de l'obligation de payer sa dette ! Elle s'est pliée vaillamment à cette loi sévère, mais juste. Mon père a cruellement souffert, lui aussi, et moi-même, quand j'étais petite, j'ai peut-être payé d'avance mon bonheur actuel. C'est sans doute pour cela que je suis si heureuse à présent.

– N'oubliez jamais les heures mauvaises, mon enfant ! répondit gravement M<sup>me</sup> Le Bonnet. Vous êtes appelée à mener une existence brillante, facile... Pensez toujours à ceux que le

sort favorise moins.

– Je n’oublierai pas, promet Claudine. Et je n’oublierai pas non plus ceux qui se sont penchés sur ma détresse... ni celle qui a été si bonne pour moi !

Elle prit impulsivement la main de la vieille dame.

– Vous allez tant me manquer !

– Chère petite ! Vous me manquerez aussi ! soupira M<sup>me</sup> Le Bonnet. Mais nous nous reverrons souvent et nous ne nous perdrons pas de vue, n’est-ce pas ? Et je me réjouis tant de votre joie que je n’ai guère le temps de penser à moi !

Claudine, très émue, embrassa sa bienfaitrice. Certes, elle emporterait des regrets, mais elle savait qu’elle demeurerait dans le souvenir et dans le cœur de celle qui avait été l’intermédiaire de son bonheur.



## XIV

Claude Jauret revint de Paris quelques jours plus tard. Les formalités étaient terminées : Claudine Leblond n'existait plus. Claudine Jauret venait de prendre sa place.

Joyeusement, la jeune fille emplit deux élégantes valises de cuir de toutes les jolies choses qu'elle devait à la libéralité de son père et, revêtue d'un élégant tailleur de voyage, monta, un matin, dans la luxueuse voiture qui l'emmenait vers sa vie nouvelle.

Claude Jauret n'avait pas voulu emmener son chauffeur. Il désirait demeurer en tête à tête avec Claudine.

Sans se presser, ils gagnèrent les bords de la Méditerranée et longèrent la Côte d'Azur. La jeune fille ne se lassait pas d'admirer l'incomparable paysage, la mer de saphir profond qui contrastait avec l'émeraude de l'Océan.

Son père avait soigneusement préparé leurs étapes, afin de lui faire visiter au passage les villes les plus intéressantes et les plus belles. Il aimait se promener à pied, dans les rues élégantes de Nice ou de Cannes, auprès de sa jolie Claudine, dont la grâce, la fraîcheur, l'élégance discrète faisaient se retourner les passants.

Avec un ravissement sans cesse renouvelé, il allait à la découverte du cœur, de l'esprit de sa fille. L'intelligence de Claudine, son aimable caractère, sa bonne humeur constante en faisaient une compagne idéale.

Elle parlait simplement et sans contrainte, livrant avec un naturel absolu, à son père enchanté, les trésors de sa délicatesse, de sa sensibilité. Toute la tendresse amassée pendant des années par la jeune fille s'épanchait maintenant librement.

Et Claude Jauret s'efforçait d'adoucir pour son enfant son caractère autoritaire.

Claudine était trop fine pour ne pas s'en rendre compte et elle savait gré à son père de ses moindres attentions.

Le rêve, le conte de fées continuaient pour elle ! Ils ne s'arrêtaient pas dans une ville sans que son père ne cherchât à lui faire plaisir. Elle ne pouvait admirer un objet, dans une vitrine, sans qu'il entrât immédiatement l'acheter pour le lui offrir.

Claudine riait, se défendait un peu, par discrétion, et finissait par accepter en se jetant au cou de ce père-gâteau.

– Cher papa ! Je ne sais plus comment vous remercier tant vous me gâtez ! disait-elle.

Et lui songeait que rien n'était trop beau pour cette enfant exquise.

Ainsi passèrent, sans heurt, dans une joie continuelle, les premières semaines de leur vie en commun.

Lorsqu'ils étaient seuls, en auto, sur la route ou dans les villes où ils séjournaient, Claudine racontait à son père toute sa vie passée, dans les moindres détails. Elle ne pensait d'ailleurs pas à lui cacher quoi que ce soit et elle en vint tout naturellement à faire allusion à Richard

Daubigny.

Le nom du jeune homme revenait souvent sur ses livres.

Ils arrivèrent en Italie par une belle matinée de septembre.

Un soir, contemplant la vue prestigieuse de la baie de Naples, Claudine s'était appuyée contre l'épaule de l'homme d'État, en un geste de tendresse filiale. Elle racontait des menus faits de son enfance.

– On m'appelait Moustique ! dit-elle en riant. Dans ce temps-là, j'étais tellement maigre ! Je n'avais que des bras et des jambes, et j'étais très remuante... Tous mes amis m'appelaient ainsi... Enfin, quand je dis « tous mes amis », ajouta-t-elle gaiement, je n'en avais pas une quantité...

Elle resta pensive quelques secondes.

– Je crois que si, par hasard, je retrouvais Richard Daubigny, il ne se souviendrait que de ce surnom qui l'amusait... Et pourtant, si le Moustique d'autrefois s'est transformé en Claudine Jauret, c'est lui qui en est la cause

première !

Elle avait parlé avec une inflexion si particulière que son père tressaillit.

Le cœur de son enfant était-il déjà pris ?

Avec inquiétude, il songea brusquement que la jeune fille parlait très fréquemment du jeune médecin. Occupait-il donc une place si importante dans sa pensée ?

Adroitement, avec une diplomatie rare chez un homme, à propos de questions sentimentales, plus rare encore de la part d'un père vis-à-vis de son enfant, il l'interrogea. Claudine, confiante, livra toute sa pensée.

– Oh ! père ! dit-elle, si vous saviez ce qu'il a été pour moi ! J'étais malade, abandonnée... il a eu la générosité de s'embarrasser d'une petite malheureuse, de la soigner ! Il m'a emmenée dans les Alpes, où il se rendait pour les sports d'hiver avec une bande d'amis, et cela ne devait pas être très amusant pour lui de se charger d'une petite fille ! Il l'a fait, pourtant, avec une délicatesse dont je me rends mieux compte à

présent que je suis en âge de comprendre.

– Quel âge avait-il ? demanda Claude Jauret avec une feinte indifférence.

– Je ne sais trop... Vingt-cinq ou vingt-six ans peut-être... Je crois qu'il venait de finir ses études de médecine.

– Et... il n'exerçait pas ?

– Pas que je sache... sinon pour m'ordonner quelques médicaments, ou surveiller mon régime. Je crois que son père était un chirurgien très connu. Il est mort depuis peu, d'après ce que j'ai compris.

– Et son fils dépensait la fortune paternelle ! remarqua Claude Jauret sur un ton insouciant.

– Avouez qu'en ce cas il la dépensait sans égoïsme ! répliqua la jeune fille avec enthousiasme. Pendant des années, il a payé ma pension au chalet ! Et même...

Elle sourit, les yeux brillants à un souvenir particulièrement cher.

– Un jour, figurez-vous, au mois de juin, au printemps féérique de là-bas, je reçus un tout

petit paquet de Paris. J'étais en Savoie depuis sept ou huit mois et Richard était reparti depuis longtemps. Justement, ce jour-là, le sept juin, c'était le jour de ma fête, la Saint-Claude. Depuis la mort de maman, personne n'avait songé à me la souhaiter... : Mon cœur battait en défaisant le petit colis ! Je me disais : « Qu'est-ce que ça peut bien être ? Qui m'envoie cela ? »

« Le papier retiré, je trouvai une boîte, dans la boîte, un écrin, et, dans l'écrin, un ravissant bracelet-montre.

« Je sautai de joie. Je courus chez M<sup>me</sup> Mercédès en riant, en pleurant.

« – Que t'arrive-t-il, petite ? me demanda-t-elle.

« – Madame ! J'ai reçu un cadeau ! Un cadeau pour ma fête ! Regardez ! C'est une montre ! Une vraie montre !

« – Ah ! ah ! dit simplement M<sup>me</sup> Mercédès.

« Elle avait relevé ses lunettes sur son front et me regarda un peu malicieusement.

« – Et qui donc t'envoie ce beau cadeau ?

« Je n'avais pas encore réfléchi à cela. Décontenancée, je balbutiai :

« – Je ne sais pas...

« – Qui donc a pu penser au petit Moustique de Champoutant ? reprit-elle avec un bon sourire.

« Je devinai brusquement et je poussai un cri de joie :

« – C'est sûrement M. Daubigny !

« – Ah ! dit-elle en riant, je le croirais volontiers !

« Sur son conseil, je cherchai dans l'emballage du paquet et j'y trouvai une carte sur laquelle était écrit ceci :

« Pour fêter la Saint-Claude, avec mes vœux pour un gentil Moustique. 7 juin. »

– C'était bien lui qui avait voulu me faire plaisir... Et il y réussissait ! Vous comprenez, papa.

Claude Jauret comprenait très bien. Il comprenait même plus que ce que lui disait la jeune fille. Sous le naïf et délicieux récit de



Claudine, et plus encore sur son visage animé, dans ses yeux étincelants, il lisait l'enthousiasme.

Certes, tous ces souvenirs ne pouvaient qu'auréoler la figure du jeune homme dans l'esprit de celle qu'il avait tirée de la misère...

– Je ne vous ennuie pas, père, avec mes petites histoires ? demanda Claudine.

Il prit dans sa main forte cette main qui était comme le symbole de son autorité, la petite main douce et tiède.

– Au contraire, mon petit ! Continue... J'aime être mêlé à tes souvenirs d'enfance. Tout ce qui te touche m'intéresse !

– Eh bien ! pour la montre, M<sup>me</sup> Mercédès me fit écrire une lettre de remerciements. Elle me la dicta même à peu près... Je la trouvai un peu drôle, la lettre ! Il y avait tellement de belles phrases extraordinaires dedans... ça me ressemblait si peu ! Alors, après l'avoir signée, j'écrivis de moi-même cette fois, et toute seule :

« Merci, mon grand ami ! Je vous aime tant ! »

« Du coup, M<sup>me</sup> Mercédès fut un peu choquée

et elle faillit ne pas me laisser envoyer la lettre !

« – Tu es une vraie petite folle ! me dit-elle. Un vrai bébé ! Heureusement, tu es assez jeune pour qu'on te laisse dire, mais si tu étais une jeune fille, ce ne serait pas possible ! Ce ne serait pas convenable !

« J'avais trouvé plus sage de ne poser aucune question, mais, pendant longtemps, je me suis demandé pourquoi il n'est pas convenable, pour une jeune fille, de dire à quelqu'un qui lui fait un cadeau qu'elle l'aime tant !

– As-tu compris, à présent ? lui demanda son père, qui ne pouvait s'empêcher de rire.

– Oui et non, dit-elle d'un air mutin. Je ne vois pas très bien pourquoi on ne dit pas franchement ce qu'on pense à ceux qu'on aime bien... Vous trouvez très normal que je vous dise que je vous aime beaucoup ! Énormément !

– Ce n'est pas tout à fait la même chose ! grommela Claude Jauret.

– Après ça, continua la jeune fille, je voulais faire, moi aussi, un cadeau à mon grand ami. Je

demandai la permission de lui envoyer des fleurs des Alpes et j'allai les cueillir moi-même. Je voulais des edelweiss. Il fallait montrer très haut pour en trouver de bien blancs, veloutés, intacts ! J'ai failli tomber dans une moraine en cherchant une touffe plus haut perchée et plus belle que les autres ! Ensuite, je cueillis des rhododendrons roses et rouges, des campanules barbues. Et, enfin, des gentianes, ces yeux bleus de la montagne ! J'enfermai chaque racine dans de la mousse humide et je couchai les plantes dans une boîte de jonc tressé. Avant de fermer le couvercle, je mis un baiser sur les fleurs... Je devais tant à Richard Daubigny, n'est-ce pas ?

Elle rit, de ce rire frais et perlé qui rendait sa gaieté infiniment séduisante.

– Comme j'étais enfant ! Je voulais tant lui faire plaisir...

– Les gentilles attentions, les bonnes intentions sont de tous les âges ! lui répondit son père.

Il s'inquiétait sérieusement à présent. Comme ce Richard Daubigny prenait de la place dans

l'esprit de Claudine ! Dans son cœur aussi, sans doute, sans qu'il y prît garde ! Il était devenu une sorte de divinité bienfaisante pour cette enfant dont la gratitude se transformait en un véritable culte !

Claude Jauret se mit à écouter, anxieusement, les propos de sa fille. Sans méfiance, celle-ci rappelait constamment dans sa conversation ses souvenirs du jeune médecin. C'était pour elle un plaisir que de prononcer seulement son nom, et chaque détail de sa vie passée la ramenait à lui.

Des riens, des faits infimes représentaient à ses yeux et si clairement, tant de choses, que son père s'alarma.

« Je vais prendre des renseignements sur ce jeune homme ! se dit-il. Je ne veux pas que ma petite fille s'amourache de n'importe qui !

Il était épouvanté à l'idée que son enfant, à peine retrouvée, allait peut-être lui échapper, le fuir pour tomber dans les bras d'un amoureux !

Son amour paternel souffrait, son amour-propre aussi. Il lui était pénible qu'un homme

connût si bien le douloureux passé de Claudine. Ce Richard Daubigny savait trop de choses ! Que penserait-il de celui qui ne s'était soucié ni de la femme qu'il abandonnait ni de sa fille ?

Claude Jauret souhaitait ardemment que Claudine ne revît jamais le jeune homme... Mais il tremblait que le hasard ne les réunît. À Paris, Claudine mènerait une vie mondaine, elle rencontrerait le Tout-Paris... et le fils d'un grand chirurgien fréquentait certainement les milieux où elle évoluerait.

Il résolut de la distraire. Claudine, reléguée dans son chalet de montagne, n'avait eu aucun contact avec la jeunesse qui pût sympathiser avec elle. Par la suite, auprès de M<sup>me</sup> Le Bonnet, elle avait fréquenté plus de personnes âgées que de jeunes gens. Ce Richard avait la partie trop belle. Évidemment, il était, de loin, l'être le plus intéressant qu'elle eût approché.

« Je lui en présenterai d'autres ! décida Claude Jauret. Jolie comme elle est, elle sera admirée, courtisée par beaucoup... Elle oubliera ce garçon. Et je la marierai avec qui je voudrai. »

Les voyageurs passèrent quelques jours à Rome, que Claudine visita avec passion, puis se rendirent à Venise, très rapidement.

Dans la merveilleuse ville des Doges, la jeune fille fut transportée d'admiration. L'atmosphère poétique, la beauté des palais, le calme enchanteur des canaux la ravissaient.

De plus, elle se trouva mêlée à une ambiance joyeuse et mondaine qu'elle avait ignorée jusque-là.

Son père connaissait, dans la ville, plusieurs personnes auxquelles il la présenta. Il était sûr, maintenant, de sa discrétion, de son éducation parfaite et ne redoutait plus de sa part une parole étourdie qui eût pu nuire à lui-même.

Claudine fit donc la connaissance de plusieurs jeunes filles, de jeunes gens aimables. Elle faisait en leur compagnie des excursions et des promenades ; elle les retrouvait, le soir, au Lido ou dans quelque autre restaurant à la mode.

Elle apprit à danser. Sa grâce, sa souplesse, son sens de la musique et du rythme en firent, en

peu de temps, une danseuse accomplie. Sa gaieté, son charme lui conciliaient l'amitié générale. Elle avait beaucoup de succès, ce qui enchantait son père. La voir entourée d'une petite cour d'admirateurs le mettait aux anges.

« Voilà le meilleur remède contre un amour absurde, se dit-il. Il suffisait d'y penser. »

Claude Jauret venait de recevoir les renseignements qu'il avait fait recueillir sur Richard Daubigny...

À la vérité, ces renseignements n'étaient pas parfaits, loin de là.

Un homme politique, élevé à maintes reprises aux premières places, se fait à la vie officielle, toute de représentation et, il faut le dire, de comédie. La vie d'un ministre se passe dans une maison de verre, face au public. Chacun de ses gestes, chacune de ses paroles, chaque fait de son existence sera commenté, critiqué souvent, car la foule aime fureter dans l'intimité de ceux qui tiennent les grands rôles sur la scène de l'actualité, par curiosité, par jalousie et parfois par haine. Ou encore par suite de ces rivalités

secrètes, plus terribles que la bataille ouverte et dont les armes sont la médisance ou la calomnie.

Un homme d'État est obligé de se fabriquer un masque irréprochable.

Claude Jauret n'avait pas eu besoin de forcer beaucoup sa nature, droite et noble par de nombreux côtés, pour se créer cette attitude de perfection. Mais nul ne peut se targuer d'être sans défaut, sans faiblesse !

Pendant, à force de dissimuler ce qui péchait en lui : son orgueil exagéré, son ambition, son égoïsme, il avait fini par se croire de bonne foi, aussi parfait qu'il voulait le paraître. Son masque faisait corps avec lui, était devenu lui-même.

Du haut de cette intégrité de façade, l'homme d'État jugeait, comparait, méprisait... Et il ignorait l'indulgence. Ce juge âpre et sévère, sûr de son infailibilité, avait pris la place du véritable Claude Jauret, plus faible sans doute, mais combien plus humain !

Dans son rôle de père, il s'adoucissait



singulièrement. Sa tendresse savait trouver toutes les diplomaties, toutes les complaisances, mais c'était parce que l'homme de volonté et d'autorité entendait, instinctivement, dominer sa fille, conquérir sa confiance sans partage et en devenir le maître.

Ce fut donc presque avec soulagement qu'il prit connaissance des détails qui lui étaient donnés sur Richard Daubigny.

Dédaigneux, méprisant, il constatait que le jeune homme était un viveur, un oisif, un être inutile et même un parasite qui ne devait pas compter dans la vie de Claudine.

Claude Jauret oubliait purement et simplement ses erreurs passées. Il ne se souvenait plus des paroles généreuses de sa fille ! Il s'arrogeait froidement le droit de condamner, et sans hésiter, il condamnait Richard.

Richard Daubigny, témoin gênant des jeunes années de Claudine, rival dangereux du père dans le cœur de la jeune fille, l'homme politique était décidé à l'écarter résolument et définitivement de son chemin. Et maintenant, il avait pour cela

toutes les raisons !

Il pensa révéler immédiatement à Claudine ce qu'il avait appris, puis se dit qu'il avait le temps. Le nom du jeune homme n'était pas revenu depuis quelques jours dans la conversation. Il était inutile d'y faire une allusion maladroite. Mieux valait attendre une occasion.

Du reste, Claudine s'amuse et qu'elle prît goût aux distractions et aux plaisirs mondains faisait tout à fait l'affaire de son père.

Cela n'offrait aucun risque : la jeune fille était trop fine, trop équilibré pour devenir frivole ou vaine. Ce n'était là qu'un passe-temps momentané et Claude Jauret le considérait comme une cure de désintoxication où périrait finalement le dangereux souvenir d'un jeune médecin généreux.

Il ne pensait pas que le hasard, le destin se jouent des calculs des hommes.

## XV

Une foule élégante et choisie se pressait, ce soir-là, dans la salle brillamment éclairée du Lido. Des immenses baies du grand palace, ouvertes sur l'Adriatique, montait une odeur capiteuse de fleurs d'oranger et de jasmin. Le parfum était suave et pénétrant. Il contribuait certainement à parachever l'ambiance luxueuse de la pièce où, par petites tables, étaient groupés les dîneurs autour de la piste de danse.

Le coup d'œil était féerique : les femmes, en grandes toilettes, rivalisaient de beauté. On reconnaissait les Italiennes à leur type. Quelques Américaines, quelques Françaises complétaient le public féminin. Les habits noirs des hommes faisaient ressortir les couleurs éclatantes des robes de soirée.

Un orchestre jouait en sourdine, à une extrémité de la salle et, de temps à autre, des

couples se détachaient des groupes et dansaient.

Assise à côté de son père, vêtue d'une robe de légère mousseline blanche, aérienne, qui lui donnait l'air encore plus jeune, Claudine savourait, plus encore que la perfection des mets bien servis, l'harmonie ambiante.

Elle connaissait un certain nombre des convives et plusieurs fois, déjà, était allée faire un tour de valse. Claude Jauret la suivait des yeux avec complaisance, se félicitant une fois de plus de son habileté. Sans aucun doute, sa fille chérie était en train d'oublier le Prince Charmant de son enfance !

Le repas s'achevait lorsqu'une troupe un peu trop bruyante fit irruption dans la salle. Deux hommes étaient accompagnés de plusieurs femmes aux toilettes voyantes.

Un ami de l'homme d'État était venu le rejoindre. Ils bavardaient. Claudine jeta un regard indifférent sur les nouveaux venus. Ils s'installaient à une table assez proche, à grand renfort de discussions.

La jeune fille tressaillit brusquement. Il lui semblait reconnaître une silhouette familière. Les yeux agrandis d'émotion, elle observa celui qu'elle avait remarqué. Debout, il lui tournait le dos, mais ses larges épaules, sa sveltesse élégante, son attitude même évoquaient invinciblement à Claudine le souvenir de Richard Daubigny.

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! se dit-elle, si c'était lui ! »

Il se retourna tout à coup et promena un regard lassé sur les tables environnantes. Un instant, ses yeux croisèrent ceux de la jeune fille frémissante. Il ne parut pas la reconnaître. Elle, maintenant, était sûre que c'était le jeune médecin.

Pourtant, il avait changé.

Des rides précoces s'inscrivaient autour de ses yeux. Ses traits amaigris accusaient une fatigue désabusée. On ne pouvait dire qu'il eût l'air vieux, mais ce n'était plus le jeune homme d'autrefois, débordant de vitalité, d'entrain joyeux. Une sorte d'amertume était répandue sur son visage.

Mais, malgré cela, il restait extraordinairement distingué, racé ; Claudine vit tout de suite qu'il attirait les regards des femmes, dans la salle, et que cela agaçait les compagnons de ces dernières.

Le premier instant de surprise passé, la jeune fille sentit une joie frémissante l'envahir.

Enfin ! Elle le revoyait, après tant d'années !

Un instant, elle fut tentée de lui faire signe.

Elle retint l'impulsion avec un petit soupir. Elle n'était plus le petit Moustique de jadis, avec ses façons naïves de gamin de Paris, mais la fille d'un homme célèbre, une jeune fille bien élevée qui devait, en toute occasion, se montrer réservée.

« Peut-être me reconnaîtra-t-il tout à l'heure », songea-t-elle.

« Ou bien, si je danse et me trouve plus près de lui, pourrai-je sans incorrection lui dire un mot ? »

Impatiente, elle attendit. Son père conversait toujours avec son ami et elle ne voulait pas l'interrompre en lui faisant part de sa découverte. Elle lui en parlerait plus tard. Peut-être pourrait-

elle lui présenter son grand ami.

À la dérobée, Claudine observa le jeune homme. Ses cheveux blonds s'argentaient légèrement sur les tempes. Il n'était pas vieux, cependant. Peut-être avait-il beaucoup souffert. Cela ne l'empêchait pas d'être beau, songea-t-elle, et singulièrement attirant.

« Je ne m'en rendais pas compte, autrefois ! se dit-elle, amusée. J'étais si gosse ! »

Du premier regard, elle s'était assuré que Malou ne se trouvait pas au milieu des jeunes femmes qui entouraient Richard et son compagnon. Celles-ci, du reste, ne lui plaisaient guère. Bruyantes, jetant de tous côtés des clins d'œil peu décents, riant haut, buvant sec, étalant sans vergogne un genre plus que douteux, elles lui rappelaient indiscutablement cette Malou qu'elle avait tant détestée.

« Pourquoi s'entoure-t-il toujours de femmes semblables ? se demanda la jeune fille un peu tristement. Il vaut tellement mieux que cela ! »

Peut-être le magnétisme inconscient des yeux

d'améthyste influença-t-il le jeune homme ? Deux ou trois fois, son regard se posa, hésitant, sur le visage de Claudine, puis s'y arrêta franchement. Mais aucune lueur de souvenir ne parut s'allumer dans ses yeux.

Les bouteilles de champagne s'amoncelaient sur la table, devant Richard et ses amis.

Claudine soupira, prête à pleurer. Allait-il ne pas la reconnaître ? Avait-il oublié, définitivement, son petit Moustique ?

Elle avait changé, bien sûr, beaucoup changé. L'enfant malingre s'était transformée en une jeune fille, mais ses yeux ? Le peintre de Biarritz ne lui avait-il pas dit que leur teinte était rare, qu'on ne pouvait l'oublier ?

Le cœur de la jeune fille accentua soudainement son rythme. Richard s'était levé, d'un geste nonchalant... et s'avançait vers elle !

Elle faillit pousser un cri de joie quand elle le vit s'incliner devant elle. Enfin, il l'avait reconnue !

Elle se trompait... Il se présentait lui-même,



correctement et même avec une certaine raideur solennelle.

– Permettez-moi de me présenter à vous, mademoiselle ! Richard Daubigny... Voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder cette danse ?

La jeune fille se leva immédiatement. Un sourire se jouait sur ses lèvres. Il ne devinait pas à qui il avait affaire. Gamine, un tant soit peu coquette, peut-être, sans s'en douter, elle fit le projet de le laisser pendant un moment dans l'incertitude. Elle lui révélerait son nom un peu plus tard.

Comme il dansait bien ! À peine l'eut-il entourée de son bras que Claudine éprouva le plaisir de glisser sans heurt sur le parquet ciré, de s'abandonner à l'harmonieuse souplesse de la danse. Il était facile de suivre Richard : grâce à lui, les pas les plus compliqués devenaient simples !

Mais la jeune fille voulait parler. Au hasard, elle posa une question banale :

– Est-ce que vous habitez Venise, monsieur ?

Il répondit aussitôt, sur un ton un peu ironique qui la surprit.

– Non, mademoiselle. Je n’habite pas Venise. Je n’habite d’ailleurs nulle part. Un jour ici, un autre jour là. Je suis ce qu’on peut appeler un voyageur impénitent !

Ainsi, il continuait à parcourir le monde.

– Cela doit être un peu fatigant, à la longue ! remarqua Claudine. Et prendre beaucoup de temps ! N’avez-vous rien qui vous fixe quelque part ?

Il eut un petit rire.

– Rien, mademoiselle. Strictement rien. Je suis une plume dans le vent. Un oiseau dans le ciel. Je suis un homme libre... ou un oisif, si vous trouvez ce terme plus exact.

– Oh ! murmura-t-elle, décontenancée.

– Je vous scandalise ? Sans doute estimez-vous que oisif et paresseux sont synonymes, et que ces deux mots qualifiant un homme le rangent dans la catégorie des inutiles, des bons à rien ?

L'amère ironie de la voix fit mal à Claudine. Richard était malheureux, elle en était sûre maintenant. Et il se calomniait.

Presque machinalement, elle protesta.

– Vous exagérez certainement, monsieur ! Un homme comme vous ne peut être... ce que vous dites.

– Charitablement, vous m'accordez le bénéfice du doute ! dit-il en riant. Vous êtes très bonne, mademoiselle. Cependant, pour être loyal, il me faut confesser que j'étais sincère tout à l'heure ! évidemment, je suis tout de même bon à quelque chose, ne serait-ce qu'en faisant travailler ceux qui me font vivre. Cela suffit-il pour me faire remonter dans votre estime ?

Richard était malheureux. Richard souffrait. Claudine se répétait intérieurement ces deux phrases, avec une indicible peine.

Et dans son désir de reconforter celui qui avait été l'artisan de sa résurrection, elle s'enhardit en ajoutant :

– Je ne crois pas que vous soyez si sincère que

cela. Mon petit doigt m'affirme que les... activités dont vous me parlez ne se sont pas toujours réduites à courir les routes, à manger et à dormir !

Le jeune homme hésita un instant, les sourcils à demi froncés. Claudine l'observait entre ses paupières mi-closes. Elle ne désirait plus, maintenant, se faire reconnaître trop vite. Son instinct de femme lui disait qu'une inconnue obtiendrait de cet homme déprimé plus de confidences que le petit copain d'autrefois, qu'elle aurait peut-être plus d'influence.

Elle vit un sourire détendre les traits aristocratiques de son danseur.

– Eh bien ! votre petit doigt a le don de divination, dit-il d'un ton léger. Oui, j'ai fait autre chose que de voyager. Jadis, figurez-vous, j'ai étudié la médecine. J'ai même obtenu mon doctorat. Je possède un respectable diplôme, enfoui dans quelque tiroir !

– Ah ! dit seulement la jeune fille.

– Cet effort fourni, reprit Richard, j'ai pensé

que je méritais un peu de repos et que le vaste monde offrait un intérêt que j'avais négligé jusque-là. Je me suis mis à le parcourir... et j'ai continué.

– Vous... n'avez jamais exercé ?

– Non, mademoiselle, dit-il en riant de nouveau. C'est tant mieux, sans doute, pour mes infortunés clients.

– Mais c'est tant pis pour vous ! s'écria la jeune fille avec une chaleur soudaine. Avez-vous pensé au bien que vous pourriez faire ? À celui que vous avez fait déjà, quoi que vous en disiez ? N'est-ce pas une joie plus grande, plus enrichissante que parcourir ce vaste monde, comme vous dites, et que vous devez commencer à connaître par cœur ?

Richard jeta à Claudine un regard surpris. Pendant un bref instant, la jeune fille retrouva sur son visage l'expression de douceur, de bonté profonde qu'elle aimait tant autrefois. Sous l'empire d'une émotion inattendue, le fils du professeur Daubigny avait laissé glisser le masque d'insouciance qui dérobaient si bien sa

personnalité.

Mais ce ne fut qu'un éclair fugitif. Et peut-être parce qu'il s'était laissé émouvoir une seconde, il affecta un cynisme plus accentué.

– Je ne sais pas si ce serait une joie, dit-il d'un ton moqueur, mais cela m'enrichirait certainement plus que l'existence que je mène ! Mademoiselle, vous êtes une femme pratique ! Mais il me semble que je prive bien longtemps de votre présence votre chevalier servant. Le fait qu'il ne soit pas de la première jeunesse le rend peut-être plus impatient encore de vous voir revenir !

Sous l'impertinence du propos, Claudine rougit jusqu'aux cheveux.

Se pouvait-il que son bienfaiteur, son sauveur, ce garçon généreux et délicat fût devenu si différent ? Était-ce le résultat de l'influence pernicieuse de ces sottises, de ces chipies dont il s'entourait ?

Les larmes aux yeux, Claudine répondit d'un ton sec :

– Je suis ici avec mon père, monsieur !

– Ah ? Pardon.

La jeune fille s'était détournée et se disposait à regagner la table de son père. Elle entendit la voix du jeune homme à son oreille.

– Je vous en prie, mademoiselle, pardonnez-moi ma stupide plaisanterie. Je serais désolé de vous avoir blessée...

Elle le regarda. Sur le visage qui se penchait vers elle, elle reconnut l'expression du Richard de jadis. Toute ironie malsonnante avait disparu de ses yeux.

– Je veux bien vous pardonner, murmura-t-elle.

– Merci. Demeurez-vous encore quelques jours à Venise ?

– Je le suppose.

– Alors, c'est un au revoir que je vous dis...

Claudine sourit en réponse. Son chagrin s'était envolé. Non, le cœur de Richard n'avait pas changé !

Claude Jauret s'entretenait encore avec son ami, mais il s'étonnait cependant de la longue absence de sa fille.

Lorsqu'ils se retrouvèrent en tête à tête, quelques minutes plus tard, il lui en fit la remarque.

– Tu m'as abandonné pendant bien longtemps, remarqua-t-il. Avec qui donc dansais-tu ?

– Oh ! père ! murmura Claudine, figurez-vous que... j'ai retrouvé Richard Daubigny ! Il est ici.

Claude Jauret sursauta. Ce maudit garçon revenait à l'horizon, au moment où il le croyait écarté !

Prudemment, le père interrogea :

– Il t'a reconnue ?

– Oh ! papa ! comment voudrais-tu ? Je n'étais qu'une enfant autrefois ! Et je me suis amusée à le laisser dans l'ignorance.

– Tu as dansé avec lui, cependant, dit-il sur un ton involontairement sévère.

Claudine, tout à sa joie, ne le remarqua pas.



Elle expliquait :

– Il est venu se présenter tout à l’heure. Ne vous en êtes-vous pas aperçu ? Vous bavardiez avec votre ami, mon cher papa ! ajouta-t-elle en riant, vous ne faisiez plus attention à votre fille.

– Il t’a invitée à danser ?

– Mais oui. Il danse merveilleusement bien. Le voyez-vous, père ? C’est ce grand jeune homme blond, si distingué, si beau.

Claude Jauret suivit des yeux la direction que lui indiquait la jeune fille. Méprisant, il détailla le groupe, toujours aussi bruyant.

Un autre jeune homme, pitoyable échantillon du noceur, s’y trouvait, auprès de ces femmes excentriques. Claude Jauret remarqua immédiatement Richard Daubigny. Sa séduction était indéniable, même aux yeux d’un homme aussi peu enclin que lui à l’indulgence. Mais le père décelait, sur le beau visage, les stigmates d’une existence déréglée.

– J’aimerais vous le présenter ! proposa Claudine.

Doucement, l'homme politique posa sa main sur celle de la jeune fille.

– N'en fais rien, ma chérie, je t'en prie, répliqua-t-il à mi-voix. Je regrette même infiniment qu'il ait osé t'aborder. Et je me reproche de l'avoir laissé faire.

– Oh ! père ! balbutia la jeune fille, mais pourquoi ?

– Ne vois-tu pas les femmes qui l'entourent ? Mon enfant, la dignité de ta nouvelle situation – n'es-tu pas ma fille ? – ne te permet plus certaines fréquentations...

La lumière joyeuse qui éclairait le charmant visage de Claudine s'éteignit.

– Voulez-vous dire, murmura-t-elle avec une supplication dans la voix, que je ne pourrai plus lui parler ?

– Mais non, mon petit, je ne vais pas si loin !

Le regard de Claude Jauret enveloppa la jeune fille d'une lueur de tendre orgueil.

– Ce que je te demande, reprit-il, c'est de ne pas lui parler ici, dans la compagnie où il se

trouve. Je ne te vois pas, toi si jeune, si pure, liant conversation avec ces demi-mondaines. Tu ne sais pas ce que sont les gens de ce milieu...

– Ce n'est pas avec elles que j'aimerais parler...

– Je le sais, mais tu pourrais y être amenée et cela me déplairait. Du reste, Richard Daubigny l'a sans doute compris lui-même puisqu'il a cessé de t'écrire. Il a senti que ses relations ne pouvaient être convenables pour toi. Sa réserve l'honore... Ce soir, il n'a pas deviné, me dis-tu, qui tu étais ?

Claudine secoua la tête.

– J'aurais tant voulu le remercier ! soupira-t-elle. Autrefois, il m'interrompait toujours dès que je disais un mot à ce sujet.

– Oui, je comprends ta pensée, elle est toute naturelle... Mais crois-tu vraiment nécessaire de renouer connaissance avec ce noceur ?

La jeune fille, le cœur serré, dut convenir elle-même que la tenue de ces gens laissait fort à désirer. À demi grisé, Richard semblait sombre.

La sévérité de son père n'était-elle pas justifiée ?

Elle se souvint de leur conversation, du ton cynique du jeune homme. Une profonde détresse envahissait son cœur.

Pourtant, elle était sûre que le Richard de jadis n'était pas mort. Elle était certaine, tout à l'heure, de l'avoir ému.

Et elle ne pouvait plus lui parler s'il n'était pas seul ! Pourtant, où pouvait-elle espérer le rencontrer ailleurs que dans un de ces grands restaurants où il viendrait toujours, probablement, avec le même entourage ?

« J'ai retrouvé un père, se dit-elle amèrement, un père que j'aime de tout mon cœur. Il m'a donné un nom, une situation enviable. Devrais-je payer tout cela en renonçant à l'amitié de Richard ? Si j'étais restée le pauvre Moustique sans foyer, sans famille, je serais libre de mes actes, libre de m'élancer vers mon grand ami... et je ne verrais pas ce spectacle. »

Pour la première fois, elle sentait le poids de la

bonne éducation et des traditions qui l'enchaînaient désormais à son nouveau milieu. Elle y était entrée si facilement, pourtant.

– Veux-tu que nous rentrions ? proposa Claude Jauret. Il est tard, ma chérie, et tu sembles fatiguée.

Elle se leva sans protester. La salle luxueuse, la lumière éblouissante, la musique trop douce et surtout les malencontreux amis de Richard Daubigny lui étaient tout à coup devenus insupportables.

À ce moment, le jeune médecin leva les yeux. Claudine, debout, remettait un léger manteau, aidée par son père. Richard la suivit longuement des yeux lorsqu'elle se dirigea vers la porte. Souple, gracieuse, exquisement fine, elle se serrait, frileuse tout à coup, dans son vêtement clair.

Une compagne de Richard interpella celui-ci d'une voix aiguë.

– Eh bien ! beau ténébreux, dans quelle région es-tu perdu ?

Il fit un geste impatient.

– Tais-toi ! dit-il rudement. On n’entend que toi, et c’est bien inutile.

Elle éclata d’un rire vulgaire et bruyant.

– Oh ! là ! là ! Il s’est levé du pied gauche, Riri, ce matin ! Quel crin !

La porte se refermait sur Claudine.

La jeune femme reprit, ironique :

– Qu’est-ce qui t’arrive ? Tu as le béguin pour cette fille à papa ?

– Une jeune fille, coupa sèchement Richard. Une vraie jeune fille. Une petite Française...

D’un ton rêveur, il ajouta, plus pour lui-même que pour celles qui l’écoutaient en haussant les épaules :

– Une de ces petites Françaises qui allient la vraie pureté à l’intelligence, à la discrétion...

– Non, mais, dis donc, mon vieux, n’en jette plus ! Si tu as le coup de foudre pour cette...

Le jeune homme coupa l’épithète qu’il pressentait par un dur regard.

– Eh bien ! on ne peut même plus plaisanter ? grommela la femme furieuse. Tu n'en as plus que pour ta « vraie jeune fille » ! Pour un peu, tu nous mépriserais, nous autres !

– On en quitterait des dizaines comme vous pour une comme celle-là ! répliqua Richard avec une cinglante hauteur. Seulement, voilà, ajouta-t-il mélancoliquement, ces jeunes filles-là, on ne peut pas les suivre.

Au-dehors, Claude Jauret avait passé sa main sous le bras de sa fille.

Sur la merveilleuse nuit de Vénétie se levait un clair de lune magique. Dans la lumière bleutée se découpaient les silhouettes sombres des longs cyprès pointus, des villas splendides dont les marbres brillaient, éblouissants de blancheur dans la clarté lunaire. Des milliers d'étoiles scintillaient à ce ciel, profond et transparent. Elles semblaient frissonner au léger souffle de la nuit. Un apaisement, une sérénité intraduisible montaient de la nature entière et Claudine n'y était pas insensible, mais son cœur meurtri ne parvenait pas à se détendre.

Malgré elle, sa pensée retournait dans la salle élégante où Richard se trouvait encore.

Claude Jauret devina sa mélancolie. Il voulut la distraire de ses pensées.

– Nous allons rentrer en faisant un peu l'école buissonnière ! dit-il sur un ton volontairement enjoué, en débarquant sur la place Saint-Marc.

Il héla une gondole. Il y fit monter la jeune fille et lentement, mollement bercés dans le poétique esquif, ils parcoururent les canaux sur l'eau moirée par les reflets de la lune.

Ils parlaient peu, échangeant seulement quelques remarques sur l'inoubliable décor.

Mais Claude Jauret voyait le chagrin pâlir le doux visage de Claudine. Oh ! combien il désirait arracher de ses mains, comme une plante mauvaise, le souvenir si profondément enraciné dans le cœur de son enfant.

Demain, songeait-il, ou un peu plus tard, il lui révélerait ce qu'il savait sur Richard Daubigny. Maintenant, il n'osait parler. Il se sentait étrangement faible, presque timide devant cette



douleur qui le révoltait.

La gondole passa sous le pont des Soupirs. Une larme glissa sur la joue de Claudine. Elle détourna la tête et feignit de s'intéresser au pont séculaire vénitien. Sa peine rejoignait la peine de ceux qui lui avaient donné son nom.

## XVI

Le lendemain matin, Claude Jauret proposa à sa fille de faire un tour sur les côtes d'Allaine en passant par la Dalmatie et Dubrovnik. Ils pousseraient une pointe jusqu'en Grèce.

Ces projets n'auraient pas déplu à Claudine... en d'autres temps.

Mais partir alors qu'elle venait de retrouver l'ami qu'elle attendait depuis si longtemps, quitter Venise sans s'être fait reconnaître de lui, sans avoir pu évoquer les jours d'autrefois lui semblait dur.

Elle ne fit aucune objection, cependant, mais elle ne s'y trompait nullement : ce prompt départ était justement la conséquence de sa rencontre avec Richard. Il avait pour but d'empêcher entre eux un rapprochement.

Et ce fut une ombre, la première, qui s'étendit

entre elle et ce père qu'elle jugeait exagérément sévère.

Un homme jeune et libre, se disait-elle, n'a-t-il pas le droit de vivre à sa guise ? Quel mal faisait-il ?

Et ses compagnes... Évidemment, elles ne marquaient pas très bien, mais ne dit-on pas que certaines femmes du monde affectent de ressembler aux demi-mondaines, à tel point qu'on peut s'y tromper ?

Ces raisons de la séparer si brusquement de son bienfaiteur de jadis lui paraissaient très insuffisantes.

Pendant, sa tendresse filiale se refusait à critiquer son père. Elle souffrait des contradictions parmi lesquelles elle se débattait et se reprochait de ne pas savoir dissimuler les sentiments qui l'agitaient.

Bravement, elle essaya de prêter plus d'attention au pays qu'ils traversaient, de poser des questions, d'écouter attentivement les réponses, mais sans cesse, un regret lancinant lui

tenaillait l'esprit.

« Je n'ai même pas pu remercier Richard de sa bonté pour moi ! Et peut-être ne le reverrai-je jamais ! »

Du fait de son inexpérience, elle ne songeait pas que le sentiment de gratitude qui l'animait envers son ancien bienfaiteur prenait des proportions un peu exagérées. La reconnaissance est une vertu nécessaire et juste, peu pratiquée d'ailleurs : ne dit-on pas que, d'ordinaire, l'ingratitude répond à la générosité ? Mais Claudine ne soupçonnait pas qu'un autre sentiment, tout différent, se glissait insidieusement à la suite du premier, celui-ci voilant celui-là de son apparente utilité. Elle ignorait que l'amour était né dans son cœur, depuis bien longtemps et qu'il s'enracinait chaque jour plus profondément.

Claude Jauret, avec l'instinctive jalousie d'un père, plus compréhensible encore chez cet homme qui, après avoir perdu ses affections les plus chères, retrouvait subitement celle d'une enfant exquise, Claude Jauret devinait la véritable

nature des sentiments de sa fille. Et comme un médecin enregistre l'évolution d'une maladie, il suivait lucidement, mais avec angoisse l'évolution de cet amour redouté.

Il était profond psychologue. Ce don l'avait puissamment aidé dans sa carrière politique. Intuition, déduction jaillissant de l'observation presque machinale des attitudes, des intonations, des jeux de physionomie, de tout ce qui, au-dehors, révèle et livre la pensée intime des êtres, l'ancien ministre possédait tout cela.

Et tout naturellement, il exerçait cette clairvoyance sur sa fille. Ne désirait-il pas, plus que tout, la comprendre, la connaître à fond pour se rapprocher d'elle le plus possible ?

Tristement, il remarquait la mélancolie de Claudine, ses efforts pour parler, pour sourire. Il essayait vainement de la distraire.

Mais devant la seule concession qu'il eût pu faire à la jeune fille pour dissiper les nuages amoncelés sur son front, il se cabrait, révolté.

Quand un obstacle se dresse en travers de

notre volonté, que d'arguments décisifs et péremptoires se présentent à notre esprit pour excuser un entêtement !

Ainsi en allait-il pour Claude Jauret. Il avait décidé une fois pour toutes que Richard Daubigny n'était pas digne de sa fille et il ne voulait même plus discuter de cette question.

Volontairement, il refusait d'admettre sa partialité qui risquait de creuser un abîme entre Claudine et lui, de les séparer définitivement peut-être...

Là, sa psychologie se trouvait en défaut.

Peu à peu, à mesure que décroissait dans le cœur de la jeune fille la triste impression produite au Lido par l'entourage de Richard, le ressentiment montait en elle.

Machinalement, elle comparait la conduite passée du jeune médecin avec la sévérité de son père, et de ce débat découlait un verdict en faveur de Richard. Sans le vouloir, elle condamnait le père impitoyable.

Et lui, espérait toujours changer le cours des

pensées de la jeune fille en l'amusant...

Un jour, ils partirent tous les deux à dos de mulet, seul moyen sûr pour aller jusqu'aux chutes de la Fliva, à Dubrovnik. Ils franchirent les éboulis chaotiques que la Croatie offre aux excursionnistes.

Sur le chemin, un sentier où le pied étroit des mules sait se poser sans fléchir sur les rocs roses et jaunes, ils croisèrent un couple de paysans.

La femme, vêtue de noir, un fichu sombre sur les cheveux, le visage anguleux et las, était chargée d'outils agricoles, de ballots. Un enfant était attaché sur son dos, dans un carré d'étoffe, un autre s'accrochait à sa jupe. Elle marchait péniblement, tandis que l'homme, alerte, libre et tranquille, suivait sans autre chose dans les mains qu'une mince baguette.

– Nous sommes dans un pays où règnent encore les mœurs antiques, expliqua Claude Jauret en souriant. La femme n'y a pas encore une place d'égale, comme dans nos civilisations chrétiennes. L'homme est le maître. Sa compagne n'est qu'une inférieure, une servante.

Il regarda tendrement sa fille, la robe fraîche et gracieuse qui la rendait si charmante et ajouta :

– Les choses sont mieux organisées chez nous !

Claudine lui jeta un bref regard où il lut soudain un timide reproche.

La diversité des lieux, les sites sauvages, charmants ou grandioses de la Croatie, les étranges gorges de la Dalmatie, l'éclatant soleil n'avaient point ramené sur le visage de la jeune fille le reflet de joie que son père aimait tant.

N'y tenant plus, il s'arrêta brusquement.

– Ma chérie, dit-il doucement, asseyons-nous un moment. J'aurais voulu t'épargner des explications pénibles, mais je vois bien qu'une pensée t'obsède. Je crois deviner laquelle. N'est-ce pas depuis cette dernière soirée à Venise que ma petite Claudine est devenue si sombre ?

La jeune fille leva son regard loyal vers son père et répondit sincèrement :

– J'ai eu beaucoup de peine, c'est vrai, papa ! J'étais si contente d'avoir retrouvé Richard



Daubigny ! Et je n'ai pas pu lui parler comme je l'aurais voulu... Pour une raison de convenances !

– Tu m'as blâmé, je l'ai bien senti, soupira Claude Jauret. Tu as cru que de mesquines questions d'amour-propre, de respect humain me poussaient à te faire sacrifier ton amitié. Mon pauvre petit... Ce n'était pas que cela !

– Oh ! murmura la jeune fille effrayée, que voulez-vous dire ?

– Ma chérie, j'ai discrètement fait prendre des renseignements sur Richard Daubigny. Je ne le connaissais pas, j'appréciais toute sa générosité à ton égard, mais je voulais en savoir davantage sur lui...

– Et qu'avez-vous appris ? interrogea Claudine d'une voix tremblante.

– Je ne puis te cacher qu'il a une très « mauvaise réputation ».

– Père, protesta Claudine, vous savez bien que le monde est méchant !

Claude Jauret hocha la tête.

– Je le sais, mon enfant. J'ai fait moi-même

l'expérience de l'injustice des jugements du monde... mais j'ai recueilli des informations de plusieurs côtés sur ce garçon. Toutes concordent... et elles sont nettement mauvaises. Le fils du professeur Daubigny est loin d'avoir la valeur de son illustre père. De plus, il mène une existence plutôt légère. Après avoir dilapidé l'héritage de sa mère, il est en train de gaspiller stupidement la fortune laissée par le professeur.

– Mais, père, murmura Claudine, décontenancée, Richard Daubigny voyage, ce n'est pas mal... et cela coûte cher, évidemment !

– Sans doute, mon petit, voyager n'est pas immoral. Mais sous le rapport de la moralité, la réputation de ton bienfaiteur de jadis laisse tout autant à désirer. De plus, c'est un oisif, autant dire un paresseux, un bon à rien... S'il était incapable d'un effort, s'il n'était pas intelligent, on pourrait encore l'excuser ! Mais non : il a fait sa médecine, a même brillamment passé son doctorat, après quoi, il a tout abandonné pour courir le monde en compagnie de créatures comme celles que tu as pu voir à Venise. Il court

à sa perte... et ce serait bien mal comprendre mon devoir que te laisser t'illusionner sur lui.

Tendrement, il passa sa main sur les cheveux de la jeune fille.

– J'espérais ne pas avoir à te dire tout cela... murmura-t-il doucement.

D'un geste spontané, Claudine prit cette main et y posa ses lèvres.

– Merci, papa... dit-elle tout bas.

Elle réfléchit un moment.

– Ne croyez-vous pas, cependant, qu'un homme puisse réagir contre... certaines tendances ? Richard a un cœur d'or, il l'a bien prouvé. Il n'est pas possible qu'un jour il ne désire changer de vie.

– Ce n'est pas certain, malheureusement. On prend très aisément l'habitude du plaisir, de la vie trop facile. Se remettre au travail est infiniment plus dur. Il faut en prendre ton parti, ma pauvre chérie, et ne plus penser à ce jeune homme.

– Pourtant, insista Claudine, s'il changeait, père ?

La voix suppliante émut Claude Jauret. Une pensée le frappait soudain. Pouvait-il vraiment dénier à qui que ce fût la possibilité de s'amender ? Lui-même ne s'était-il pas mal conduit dans sa jeunesse ? En condamnant un autre, il prononçait sa propre condamnation.

– Je te le répète, dit-il, cela me surprendrait. De plus, n'oublie pas que, hélas ! je t'ai ignorée pendant vingt ans ! Si Richard Daubigny te retrouvait, devenue officiellement ma fille, lui et ses amis sauraient que l'enfant d'un député, d'un ministre, a vécu de l'assistance des autres ! Or, tu sais bien qu'un homme d'État est livré à l'opinion... il doit la ménager...

– Oh ! père ! s'écria Claudine, Richard comprendrait, j'en suis sûre ! Et il ne dirait rien !

« ... Et sans doute me mépriserait-il, lui qui a eu pitié d'une enfant abandonnée ! » se dit-il à part lui.

Il courba la tête. Le regret de sa faute, le remords réveillé l'assaillaient.

Claudine, généreuse, comprit. Poussée par un

élan de son cœur compatissant, elle se jeta dans les bras de son père qui la serra contre lui.

– Papa ! murmura-t-elle, vous êtes si bon pour moi... Je ne voudrais jamais vous faire de peine !

La jeune fille était sincère.

Tout au fond d'elle-même, il lui fallait admettre que son père avait raison, au moins en ce qui concernait la réputation fâcheuse de Richard. Mieux qu'elle, un homme d'expérience comme Claude Jauret devait voir juste... Oui, docilement, elle devait s'incliner. Ne plus songer qu'au Richard qui l'avait sauvée autrefois, ne pas tenter de revoir le viveur cynique qu'il était devenu. Il lui fallait lutter contre les mirages de son imagination, reconnaître courageusement que la pauvre Moustique n'était plus rien pour le jeune homme et qu'elle ne pouvait espérer l'influencer en aucune façon.

Richard, son appartement confortable, ses fidèles serviteurs, le séjour en Savoie, tout cela ne devait plus être pour elle qu'un vieux souvenir, quelques épisodes d'un passé révolu, semblable à ces contes de fées qu'on raconte aux enfants.

Elle n'oublierait pas, bien sûr, elle n'oublierait jamais... Mais elle tirerait un trait, elle élèverait un mur entre ce passé et le présent.

Elle avait trouvé facile, trop facile même, de pardonner à son père.

Peut-être ce pardon, suivi de tant de joie, n'était-il pas suffisant, en effet ? Elle devait y ajouter maintenant le don total de son cœur, de sa volonté...

Vaillamment, elle releva la tête et sourit à Claude Jauret.

– Si nous rentrions ? demanda-t-elle en s'efforçant de prendre un ton joyeux.

Ils remontèrent en selle. Mais la nature admirable, le soleil vainqueur semblaient recouverts d'un voile sombre à la jeune fille qu'étreignait un douloureux chagrin.

\*

Tandis que Claudine luttait pour imposer

silence, dans son cœur, à la voix de ce sentiment dont elle ignorait encore le vrai nom, son père réfléchissait.

Il avait entrepris ce voyage pour faire plus ample connaissance avec sa fille. Il l'avait prolongé par la suite pour la distraire, l'aider à oublier le héros de son enfance.

Le premier but était atteint. Il couronnait les plus chers espoirs de Claude Jauret. Une profonde tendresse, l'estime, l'admiration mutuelle unissaient maintenant le père et sa fille. Tous deux pouvaient, désormais, envisager la vie commune sans redouter les écueils dont elle est parfois hérissée. Leurs caractères s'accordaient, leurs goûts étaient en parfaite harmonie. Ils savaient qu'ils seraient heureux ensemble.

Pourtant, l'homme politique s'apercevait que de longues heures de route, dans une auto confortable, les promenades, les excursions, les villégiatures dans des sites merveilleux, inclinaient dangereusement Claudine à la rêverie.

Où pouvaient la conduire ses rêves, sinon vers un passé que son cœur reconnaissant parait de

toutes les séductions, ou vers un impossible avenir, que son âme loyale lui interdisait maintenant, sans doute, mais qu'elle ne pouvait, par un simple effort de volonté, rayer immédiatement de son esprit ?

La jeune fille avait besoin d'activité.

Claude Jauret le savait, par expérience : l'activité est le meilleur remède contre le chagrin, la mélancolie.

Claudine, du reste, n'y avait-elle pas été habituée depuis sa petite enfance ? La saison des vacances touchait à sa fin et le père souhaitait avoir encore quelques jours de liberté, après son retour à Paris, pour familiariser la jeune fille avec la capitale. Il lui ferait visiter lui-même la grande ville. Ensuite, il lui organiserait une existence intéressante. Il pourrait alors reprendre sans appréhension sa vie publique, sachant que son enfant ne s'ennuierait pas. Il décida donc de regagner la France.

Comme à l'ordinaire, Claudine s'inclina docilement devant la volonté de son père.



D'ailleurs, elle avait très envie de revoir Paris dont elle ne gardait qu'un souvenir très vague. Elle ne se souvenait plus de la maison qui avait abrité son enfance.

Mais elle avait tant entendu parler de cette ville magnifique, de ses monuments, de ses souvenirs historiques, de ses jardins, de ses magasins !

Et l'idée de s'y trouver chez son père, chez elle en quelque sorte, pour la première fois à un vrai foyer, lui causait une inexprimable joie. Elle espérait aussi s'étourdir, apaiser sa peine que la moindre chose, un mot, un air de musique dans un restaurant, un paysage rendaient si douloureuse.

Ils arrivèrent à Paris par un bel après-midi d'automne. La douce lumière des derniers beaux jours les accueillit, un soleil tiède et voilé dont les rayons teintaient de rose et de mauve les façades des bâtiments.

Claude Jauret habitait dans un immeuble de l'avenue Hoche, tout près de l'Étoile, un appartement luxueux, meublé avec goût et

pourvu du confort le plus moderne.

Lorsqu'il était venu pour s'occuper de l'état civil de sa fille, il avait donné des ordres à un ménage de vieux domestiques, à son service depuis des années, et aussi à son architecte, à un décorateur.

Aussi, Claudine trouva-t-elle un petit appartement, spécialement installé pour elle, dans le grand appartement de son père.

Il se composait d'une chambre, d'un petit salon et d'une luxueuse salle de bains. La chambre et le salon n'étaient meublés que du strict nécessaire.

– J'ai voulu que tu puisses choisir des meubles selon ton goût, lui expliqua Claude Jauret. De même les tapis, les rideaux. Je ne savais ce que tu préférais, de l'ancien ou du moderne.

À vrai dire, Claudine ne le savait pas très bien non plus. Mais elle fut infiniment touchée de cette nouvelle marque de tendresse paternelle.

– Voudrez-vous m'aider à choisir, cher papa ? demanda-t-elle. Je n'y connais pas grand-chose.

– J'en serais ravi, répondit-il. Nous commencerons nos courses dès demain.

Pendant les jours qui suivirent, la jeune fille visita, en compagnie de son père, différentes boutiques. Ensemble, ils coururent les antiquaires et, une fois de plus, Claude Jauret admira le goût inné de Claudine.

Finalement, il fut décidé que la chambre de la jeune fille serait moderne et son petit salon, ancien. Ce fut pour elle un fascinant exercice que de disposer, de la manière la plus jolie, la plus agréable et la plus pratique, l'ameublement de ces deux pièces où elle allait vivre désormais.

Son père, entre-temps, lui faisait parcourir, en auto, les vastes avenues de la rive droite, les rues plus étroites et pittoresques des anciens quartiers tout imprégnés d'histoire.

Claudine s'émerveillait. Tant de choses, apprises au cours de ses études, lui apparaissaient maintenant tellement plus vivantes, plus réelles !

Elle fut bientôt capable de se retrouver facilement dans la capitale.

Jacquemin et Méline, les serviteurs de son père, avaient attendu l'arrivée de Claudine avec une curiosité compréhensible. Il s'y mêlait un peu d'inquiétude. Depuis le tragique veuvage de leur maître, ils en faisaient un peu à leur tête dans la maison et redoutaient l'autorité de cette jeune patronne inattendue.

Mais la gentillesse de Claudine, sa douceur, son adresse firent leur conquête.

La jeune fille entendait, cependant, jouer le rôle de maîtresse de maison qui lui revenait logiquement. Mais elle sut s'imposer peu à peu, sans modifier les habitudes du couple, demandant, au besoin, conseil à la vieille Méline.

Son visible désir de ne pas gêner, de ne jamais blesser les braves gens par une parole trop vive, son charme, sa grâce firent d'elle bientôt l'idole de la maisonnée.

Claude Jauret, naturellement, la chérissait chaque jour davantage.

Il ne pensait plus du tout à lui tracer un emploi du temps. Il avait l'impression qu'elle avait

toujours été là, à ses côtés, lui faisant part de ses réflexions sur les événements, sur ses lectures, ou ses promenades à travers Paris.

La vie politique reprenait. Les jours passaient rapidement. Les réceptions, officielles ou amicales, avaient repris. Claudine y paraissait, toujours exactement vêtue dans la note voulue, toujours aimable, toujours charmante... et toujours admirée.

Les amis de l'homme d'État avaient été un peu surpris de le voir soudain pourvu d'une fille, mais ils acceptèrent volontiers les explications qu'on leur donna. Du reste, Claudine était si bien élevée, si délicieuse, elle faisait preuve d'une instruction si solide, d'un esprit déjà si cultivé qu'ils prenaient plaisir à la rencontrer et n'en demandaient pas plus.

Claude Jauret, encore trop près de son grand deuil, ne recevait pas encore chez lui de compagnie nombreuse. Quelques intimes, seulement, fréquentaient les salons de l'avenue Hoche. Claudine eut bientôt, parmi les enfants des amis de son père, des relations nombreuses.

Une fois de plus, songeait l'ancien ministre avec une intime satisfaction, elle s'installait dans son existence nouvelle avec une aisance parfaite. Elle était heureuse, et il ne demandait que cela.

Son plus grave souci semblait s'être envolé.

L'hiver vint, avec son cortège de froid, de pluie, de vent. La jeune fille ne s'en préoccupait guère. La Savoie l'avait accoutumée à une température rigoureuse, et, bien emmitouflée dans un manteau de fourrure, elle se riait des rigueurs de la saison. Mais, contrairement à ce que croyait son père, elle n'était pas tout à fait satisfaite... Elle se le reprochait sévèrement. Ne possédait-elle pas tout ce qu'une jeune fille, même très gâtée, peut souhaiter dans la vie ?

Elle avait un père qui l'adorait et le lui témoignait de mille façons ; elle habitait une maison confortable, son appartement personnel l'enchantait... La générosité de Claude Jauret lui permettait de satisfaire ses moindres caprices.

Voulait-elle aller au théâtre ? Au concert ? Elle n'avait qu'à exprimer son désir. Se sentait-elle seule ? Un coup de téléphone appelait auprès

d'elle une ou plusieurs amies ou lui permettait de rejoindre l'une ou l'autre.

Vraiment, que pouvait-elle demander de plus ?

Elle était bien obligée de se l'avouer pourtant elle s'ennuyait. Ses amies étaient aimables, sans doute, l'accueillaient toujours à bras ouverts. Mais, pour ces amies-là, comme pour tout le monde, elle était M<sup>lle</sup> Claudine Jauret, fille d'un homme célèbre, une fille riche, gâtée, qui pouvait se passer toutes ses fantaisies.

Avec personne elle ne pouvait évoquer les années qui avaient tant compté dans sa vie, ou, si elle les évoquait, si elle parlait de ce « pensionnat » de Savoie où elle avait été élevée, elle devait le faire avec l'intime sensation de travestir la vérité.

Et, surtout, elle ne pouvait jamais faire allusion à Richard Daubigny. Or, il était toujours là, le souvenir lancinant de l'ami perdu, le regret de n'avoir pu lui exprimer sa reconnaissance.

Claudine tentait de se raisonner. Oui, évidemment, cela la désolait de n'avoir pu dire à

Richard qu'elle n'oubliait pas sa générosité... Mais lui, apparemment, n'y pensait plus le moins du monde ! Alors, qu'importait ?

Elle aurait aimé, bien sûr, lui faire la surprise de lui annoncer tout à coup qu'elle était Moustique, le petit Moustique de Champoutant. Cela l'avait déçue de ne pouvoir donner suite à son projet. Il n'y avait pas de quoi ressentir une telle tristesse ! C'était là pur enfantillage !

Mais tous les arguments invoqués par la jeune fille ne lui apportaient aucun réconfort. Sa peine demeurait présente et aussi l'ennui qu'elle combattait sans succès. Une nostalgie imprécise la tenait souvent dans une sorte de rêve éveillé dont elle prenait soudain conscience avec un sursaut.

N'avait-elle pas promis à son père de ne plus penser à Richard ?

Alors, elle luttait loyalement contre le cher fantôme. Mais, en dépit de ses efforts, il reparaisait toujours.

« Cela ne peut durer ainsi ! se dit-elle un jour.



En somme, mon existence est trop vide ! Il me faudrait un but, une occupation. »

Elle se rappela les paroles sévères de son père à l'égard de Richard Daubigny. Il avait critiqué l'oisiveté du jeune homme, occupé seulement de voyages et de plaisirs.

« Je fais exactement la même chose ! songea Claudine. Je dépense de l'argent dans les magasins... je sais bien que mon père m'y encourage, mais à quoi cela sert-il, sinon à enrichir quelque peu les commerçants ?... À part cela, je lis, je me promène, je vais voir des amies et bavarde sur des riens avec elles. Je ne suis qu'une inutile ! »

Évidemment, elle s'occupait de la tenue de la maison, mais ce n'était encore là qu'un passe-temps. Méline s'en tirait fort bien sans elle avant son arrivée !

« Il faut que je trouve quelque chose ! décida la jeune fille. Quelque chose d'intéressant ! Une occupation qui me permettrait de me rendre utile aux autres. »

Elle réfléchit posément.

Et parce que la source de toute inspiration réside toujours avant tout dans l'expérience personnelle, elle se revit, seule et malade, découverte, soignée et guérie par un jeune médecin.

Soigner les malades... Venir en aide aux malheureux déshérités, n'était-ce pas là l'occupation la meilleure qu'elle pût trouver ?

– Si je faisais ma médecine ? se dit-elle.

Mais pour réaliser ce projet, elle devait demander l'approbation de son père.

Claudine attendit impatiemment le retour de celui-ci. Elle fut très déçue lorsqu'un coup de téléphone tardif lui annonça que l'homme politique ne rentrerait pas dîner : une réunion officielle le retenait.

Le lendemain matin, elle alla le trouver dans son bureau.

Elle l'embrassa tendrement, comme de coutume. Il lisait, assis dans un fauteuil.

– Père, je voudrais vous demander quelque

chose...

La jeune fille avait parlé d'une voix un peu hésitante. Son cœur battait, car elle éprouvait encore, dans les grandes occasions, une certaine timidité en abordant une question importante avec son père.

– Je t'écoute, ma chérie, répliqua celui-ci avec un bon sourire encourageant.

Il posa son livre pour mieux témoigner à sa fille l'intérêt qu'il lui portait.

– Eh bien ! voilà... j'ai pensé... que je devais m'organiser une vie intelligente.

– Voilà qui est très bien ! approuva l'homme d'État en souriant. Et que voudrais-tu faire ? Je suppose que tu as une idée en tête ? ajouta-t-il avec un rien de malice. Je suis prêt à t'aider si cette idée-là est raisonnable !

– D'abord, j'aimerais faire de l'équitation.

– Parfait ! C'est un sport excellent, et qui t'amusera en te faisant du bien. Je te donne toute liberté, mon petit... Commande ton costume. Je me renseignerai sur l'adresse du meilleur

manège. Tu pourras commencer bientôt.

Il reprit son livre abandonné et allait en poursuivre la lecture, mais la jeune fille l'interrompit.

– Ce n'est pas tout, papa... Je serais très contente de pratiquer un exercice physique... mais pour ma vie morale, intellectuelle, je voudrais avoir un but...

Elle hésita encore une seconde. Elle avait très peur, tout à coup, de se voir refuser l'autorisation qu'elle désirait si ardemment.

– Je voudrais un but qui ne soit pas égoïste, un but social, philanthropique en même temps qu'intéressant, vous comprenez ?

– Où veux-tu en venir ? demanda Claude Jauret, toujours bienveillant, mais surpris.

D'ordinaire, Claudine ne prenait pas tant de précautions pour exprimer un désir ! Elle redoutait évidemment des objections...

– Parle tout simplement, ma chérie !

– Voilà. Papa, j'ai envie de faire ma médecine.

– Ta médecine ? répéta l’homme politique, interloqué.

Il réfléchissait rapidement.

– Ma chérie, reprit-il tout haut, je comprends très bien ton désir de te rendre utile, mais je crains que ton projet soit difficilement réalisable. Les études que tu as faites ne te permettent pas d’aborder la Faculté !

– Ah ! fit Claudine, déçue. Quelle préparation faut-il donc ?

– Les deux baccalauréats ou le brevet supérieur, que tu n’as pas, je crois, puis un examen de chimie, physique et biologie. Cela représente deux ou trois ans de travail, avant de commencer la médecine proprement dite.

– Trois ans ! soupira la jeune fille.

– Plus les six années nécessaires pour obtenir le doctorat, continua Claude Jauret impitoyable, en supposant que tu réussisses tous les examens du premier coup...

– Soit huit ou neuf ans, ou plus, d’études avant d’arriver à un résultat ! Effectivement, ce n’est

guère faisable ! constata Claudine, dissimulant sa déception.

Elle songea un moment.

– Que pourrais-je faire, pourtant, dans cet ordre d'idées, père ? Cette perspective me plaisait tant...

Elle leva vers son père ses beaux yeux pleins de franchise.

Claude Jauret sourit.

– Quel engouement subit te jette dans cette voie pour laquelle personne, jusqu'ici, que je sache, ne t'a connu de goûts particuliers ?

La jeune fille, un peu embarrassée, baissa les yeux.

Ce simple mouvement éclaira aussitôt le perspicace homme d'État. Sa fille avait une arrière-pensée qu'elle n'osait avouer, malgré sa droiture naturelle.

– Je me suis demandé, père, s'il n'est pas abusif de mener une existence qui tourne exclusivement, ou presque, autour de ma seule personne. En ai-je même le droit quand la

Providence a permis que je sois si heureuse, si gâtée ? Il me semble qu'il serait juste que je cherche à soulager les souffrances des autres, comme on m'a jadis aidée moi-même.

L'homme politique hocha la tête. Cet « on » venait confirmer ses soupçons. Claudine songeait toujours à Richard Daubigny ! Peut-être espérait-elle le rencontrer dans les milieux médicaux ?

Avec l'espoir de provoquer une confiance, il insista :

– N'as-tu pas d'autres raisons que celles-là, petite fille ?

Mais Claudine, sincèrement, ne découvrait dans son cœur que le désir de se rendre utile, de payer sa dette, comme le disait sa mère autrefois, en reportant sur son prochain malheureux le bien qu'on lui avait fait.

– Mais non, papa ! dit-elle doucement.

Il sentit qu'elle disait la vérité.

– Qu'est-ce que je vais pouvoir faire ? murmura la jeune fille. Depuis hier, je m'enthousiasmais pour ce projet. Je vais me

sentir encore plus désœuvrée, maintenant !

Claude Jauret comprit soudain que sa fille souffrait de son existence trop choyée, trop solitaire peut-être. Sa jeunesse ne l'avait pas préparée à une vie presque exclusivement mondaine ! Et lui-même reconnaissait bien souvent que le monde, à la longue, est terriblement monotone et lassant. Lui, pourtant, ne manquait pas d'occupations intéressantes !

Il se souvint qu'avant de revenir à Paris il avait pensé organiser pour Claudine un emploi du temps qui satisferait son besoin d'activité. Et puis, cette idée lui était sortie de la tête.

C'était à lui, pourtant, de guider sa fille.

– Si tu préparais ton diplôme d'infirmière ? suggéra-t-il, saisi d'une inspiration soudaine. Ces études-là sont certainement à ta portée. Beaucoup de jeunes filles les suivent. C'est une bonne chose que savoir soigner les malades, les enfants. À cela, je ne verrais aucun inconvénient, ma chérie !

Le visage de la jeune fille s'illumina.



– Oh ! merci, papa ! s'écria-t-elle. C'est vrai ! C'est beaucoup mieux ! Comme vous êtes bon ! Je suis si heureuse ! Je vais me documenter dès aujourd'hui. Cela va être passionnant !

Toute sa joie, tout son entrain étaient revenus.

Gaiement, elle embrassa son père et elle le quitta.

Claude Jauret reprit son livre, mais il ne s'y replongea pas tout de suite.

Il venait de se rendre compte que, malgré ses efforts, malgré ses avertissements, sa fille n'oubliait pas celui qu'elle considérait comme son sauveur... avec juste raison, hélas !

Sans doute ne comprenait-elle pas, dans son adorable candeur, qu'elle l'aimait.

Mais le père, lui, ne le savait que trop.

Combien il était puissant sur le cœur, sur l'esprit de Claudine, ce garçon qui gardait son influence sur elle en dépit d'une si longue séparation !

– Pourvu qu'elle ne le rencontre plus jamais ! murmura l'homme d'État. Elle serait perdue pour

moi, quoi que je dise, quoi que je fasse...

« Car l'amour se rit des obstacles ! Et ma volonté ne saurait empêcher la destinée de s'accomplir.

Il soupira profondément.

– Et ce Richard Daubigny n'est pas digne d'elle ! gronda-t-il. Il ne peut pas la rendre heureuse, ce viveur, ce bon à rien !

Après tout, Richard devait, encore, visiter à l'heure actuelle quelque contrée excentrique. Le temps, à la longue, éteindrait la flamme qui s'obstinait à brûler dans le cœur de Claudine.

Et Claude Jauret, parvenu à cette conclusion qui lui rendait un peu d'apaisement, reprit sa lecture interrompue.

## XVII

L'ère du désœuvrement était passée pour Claudine.

Revêtue de la blouse blanche des infirmières, ses cheveux châtons recouverts du voile neigeux, elle partagea désormais ses journées entre l'hôpital, les cours et les longues séances de travail, chez elle, devant le bureau de son petit salon.

Elle avait commencé par un stage auprès des enfants malades.

Ses années en Savoie, l'aide qu'elle avait donnée au chalet à M<sup>me</sup> Mercédès auprès de ses jeunes pensionnaires étaient pour elle une précieuse expérience. Elle arrivait au milieu des petits allongés, sachant déjà les comprendre, leur parler, les soigner et sa tâche la captiva aussitôt.

Elle était si heureuse d'atténuer tant qu'elle le

pouvait les souffrances de ces pauvres petits, de les distraire, chaque fois qu'elle en avait le temps, pendant leurs longues heures de solitude.

Elle savait si bien ce qui lui avait tant manqué, après la mort de sa mère : un peu de tendresse, de douceur, de gaieté même. Elle se souvenait de sa propre angoisse quand elle s'était sentie si malade et que nul, avant l'apparition de Richard Daubigny, ne se souciait de la soigner.

Dès qu'elle arrivait le matin, des voix joyeuses l'interpellaient :

– Bonjour, mademoiselle !

Et chacun la réclamait.

Elle allait d'un lit à l'autre, apportant à tous la douceur de son sourire, le réconfort de sa voix. Elle connaissait tous les noms de ses petits malades et s'efforçait de se rappeler, pour chacun d'eux, des détails sur leur famille, sur leur vie habituelle. Elle leur prouvait ainsi l'intérêt affectueux qu'elle leur portait et elle était récompensée de sa peine rien qu'en voyant les petits visages amaigris s'éclairer à son approche.

L'infirmière qui dirigeait le service, les médecins ne tardèrent pas à apprécier la jeune fille ainsi qu'elle le méritait.

– M<sup>lle</sup> Jauret est une collaboratrice de premier ordre ! disaient-ils. Elle est un véritable talisman de guérison ! Elle sait soigner d'instinct les malades, comme d'autres savent marcher ou chanter. Elle est remarquablement intelligente.

Claudine, lorsque ces éloges lui étaient directement adressés, remerciait d'un sourire, mais ne s'enorgueillissait nullement de ces compliments.

Elle savait que toute sa science prenait sa source dans ses épreuves passées et qu'elle comprenait simplement la puissance d'un amour profond, sincère pour ceux qui souffrent. Elle devinait l'anxiété des cœurs, l'isolement moral des enfants privés de tendresse : l'heure réservée aux visites est courte, dans les hôpitaux !

Bien souvent, d'ailleurs, les parents travaillent et n'ont pas le temps de venir voir leurs petits. Alors, les journées paraissent si pesantes, si interminables pour les pauvres gosses !

La jeune fille s'ingéniait à les distraire sans les fatiguer, racontant des histoires, organisant, pour les convalescents, des jeux tranquilles.

Et, toujours, elle orientait les jeunes imaginations, sans cesse en éveil, vers l'espoir des beaux jours, semant dans ces jeunes âmes influençables les germes d'une existence meilleure.

– C'est ce qui est passionnant dans ce métier ! disait-elle à son père lorsqu'elle lui rendait compte, le soir, de sa journée. Non seulement on lutte pour soulager physiquement les êtres, mais on peut aussi les orienter à leur insu vers le mieux, le meilleur.

– Te voilà transformée en prédicateur ! répondait Claude Jauret en riant.

– Mais non, je ne fais pas de sermons, je vous assure, protestait gaiement la jeune fille. Seulement, je donne des idées à ces mioches. J'essaye de leur apprendre à aimer ce qui est bon et bien. Je leur explique toute la peine que leurs parents prennent pour eux, je leur montre que la bonne volonté, le courage obtiennent des résultats

merveilleux.

– Évidemment, ton exemple en est une preuve, ma chérie !

– Mon exemple... et celui de tant d'autres.

Claudine songea, les yeux au loin.

– Une salle d'hôpital est un extraordinaire champ d'expérience, papa ! Une véritable école de dévouement et d'abnégation...

– Oui... je sais, les médecins, les infirmières sont souvent de véritables apôtres !

– Sans doute, mais ce n'est pas d'eux que je voulais parler. Je suis témoin chaque jour de scènes, de faits si émouvants ! Des mères, obligées de s'astreindre à des travaux parfois très durs, viennent de l'autre bout de Paris pour passer un quart d'heure avec leur enfant, même si cela doit les priver de déjeuner. Les visites ne sont autorisées que tout au début de l'après-midi... Et ces femmes dissimulent leur anxiété pour sourire à leurs petits malades, elles se refusent le nécessaire pour leur apporter une gâterie, quelques fleurs, des images...

– Et tu en profites, je vois cela d’ici, pour encourager tes jeunes clients à la reconnaissance ! remarqua Claude Jauret.

– Eh ! oui, avoua Claudine. Vous savez, père, tout le monde est plus ou moins enclin à trouver naturelles les attentions des autres et encore plus celles des parents.

Elle réfléchit, le menton appuyé sur sa main.

– Je crois que c’est pour cela que j’aime tant être infirmière ! dit-elle, pensive. C’est un métier qui vous permet de construire quelque chose.

– De construire ?... répéta son père, surpris.

– Oui. Je m’exprime mal, sans doute ! Cependant, quand on fait naître dans les esprits, dans les cœurs, des idées, des convictions nouvelles, le désir de mieux travailler, par exemple, ou d’aimer plus les siens, de leur venir en aide, n’est-ce pas apporter quelques petites pierres à l’édifice d’une personnalité ?

– Bah ! fit l’ancien ministre d’un ton sceptique, tous ces gosses auront vite fait d’oublier tes bons conseils !



Claudine secoua la tête.

– Qui sait ? Ils oublieront, puis se souviendront un jour. Je me suis bien rappelé, moi.

Il s'empressa de faire dévier la conversation. Il ne pouvait se défendre d'un sursaut d'irritation chaque fois que sa fille évoquait, de près ou de loin, son enfance et son bienfaiteur.

– Je me demande, dit-il en s'efforçant de prendre un ton léger, si tu pourras aussi bien exercer tes dons de persuasion lorsque tu soigneras des malades moins jeunes ?

– Les grandes personnes, quand elles sont malades, redeviennent un peu des enfants, répliqua la jeune fille en souriant. Tout ce que je désire, d'ailleurs, c'est aider de tout mon cœur grands ou petits à franchir une mauvaise passe.

Elle se leva.

– Et maintenant, j'ai mes propres obstacles à surmonter ! Une « colle » à repasser pour demain !

– Ne t'éreinte pas ! recommanda le père.

Elle rit en secouant la tête.

N'était-elle pas forte, maintenant, capable de rester debout la plus grande partie de la journée, puis de se pencher, le soir venu, sur ses livres ?

Et n'était-ce pas cette résurrection magnifique, cette transformation d'une enfant chétive en une femme vigoureuse, pleine d'entrain et de vitalité, cette absolue confiance en le pouvoir d'une affection clairvoyante et désintéressée, qui rendaient si convaincante la douce infirmière, penchée sur de petits lits ?

Avec un intérêt croissant, Claudine étudiait les austères manuels d'anatomie, de physiologie, d'hygiène.

« C'est dommage que je ne puisse faire ma médecine ! se disait-elle. Tout cela me passionne... Comment Richard, après ses années d'études, a-t-il pu abandonner cette profession ? Elle était faite pour lui. Avec son intelligence, sa sensibilité, il aurait pu faire des prodiges. Si j'avais su ce que je sais maintenant, j'aurais pu lui dire tant de choses, le soir du Lido ! Ah ! si j'avais pu le ramener dans sa vraie voie, lui

rendre le grand service qu'il m'avait promis de me demander ! »

Richard reviendrait peut-être un jour à Paris. Peut-être le reverrait-elle ? Paris est grand, bien sûr, mais il suffit d'un hasard. Et quand il se trouvait dans la capitale, le jeune homme, certainement, devait paraître quelquefois dans les réceptions mondaines, et justement dans les cercles officiels que fréquentaient Claude Jauret et sa fille.

C'est pour cette raison, plus ou moins avouée, que Claudine continuait d'accompagner son père, assez souvent, dans les soirées où l'homme politique était obligé de se rendre.

Cependant, elle n'aimait pas beaucoup ces réunions mondaines. Elle avait l'impression d'y perdre son temps.

Passer des heures à échanger des banalités avec des jeunes gens ou des jeunes filles lui semblait fastidieux à l'extrême.

« Cela doit être de la déformation professionnelle ! se disait-elle. Tout ce qui n'a

pas trait à l'hôpital ou à la médecine m'assomme. Je devrais réagir. »

Elle s'efforçait, avec bonne volonté, de s'intéresser aux goûts de ses interlocuteurs mais elle y réussissait difficilement. Elle comprenait que, lorsqu'on se passionne pour quelque chose, on s'y absorbe de telle manière que toute autre question devient étrangère.

Sans doute, la danse lui plaisait-elle. Mais, lorsque le bras du danseur entourait sa taille, quand une main prenait la sienne, elle se rappelait immédiatement la grande salle du Lido, le parfum qui montait des jardins et de la mer, la musique ensorceleuse et surtout, par-dessus tout, l'épaule de Richard Daubigny contre laquelle elle s'était appuyée. Nul danseur parisien, si aimable, si beau garçon fût-il, ne pouvait faire éclipser ce souvenir-là.

Un autre fait ajoutait à son impatience.

Toujours habillée à la perfection, toujours fine et jolie, infiniment gracieuse et séduisante, la jeune fille était entourée d'hommages. Les jeunes gens se pressaient autour d'elle, se disputant

l'honneur de l'entraîner dans une valse, un tango, ou de la conduire au buffet. Empressement flatteur peut-être... mais dont elle n'était pas dupe.

Claudine se savait jolie, spirituelle, élégante. Elle savait également que beaucoup d'autres jeunes filles étaient tout cela autant qu'elle, et souvent davantage. Or, elles avaient moins de succès.

On les recherchait moins que la fille d'un homme d'État connu, destinée à poursuivre une carrière brillante. Ne prononçait-on pas, déjà, le nom de Claude Jauret pour un prochain ministère ?

L'influence de l'homme politique, ses relations étendues, son immense fortune attiraient autour de Claudine les admirateurs, autant et même plus que sa personnalité.

L'intelligence, la finesse et la modestie de la jeune fille l'éclairaient à ce sujet, tout comme les questions habiles de ses danseurs les plus empressés sur ses préférences, ses ambitions d'avenir.

Tous ces garçons-là, se disait-elle, un peu ironique, souhaitaient le beau-père puissant qui les entraînerait dans son sillage.

Claudine adorait son père, mais elle n'eût pas beaucoup aimé être épousée à cause de lui !

Mais qu'on la courtisât plus ou moins discrètement la mettait en présence d'un problème qu'il lui faudrait bien aborder un jour.

Le problème de son avenir.

Le moment viendrait, peut-être même était-il proche, où cette question se poserait à son père.

Et Claudine ne pourrait, indéfiniment, remettre sa décision à plus tard !

Cependant, elle n'arrivait pas à se résoudre à réfléchir sur ce sujet. Elle se donnait de bonnes excuses : elle avait tant d'autres pensées en tête ! Tant de travail intellectuel pour assimiler et comprendre ses cours. Ou bien, elle était lasse... ou inquiète à propos d'un jeune malade.

Du reste, elle voulait avant tout terminer ses études. Il lui fallait deux années de travail avant d'obtenir son diplôme d'infirmière.

Mais... sur ces deux ans, quatre mois bientôt seraient passés. Et on peut fort bien être à la fois fiancée et fréquenter l'hôpital !

Malgré cet argument, la jeune fille repoussait jour après jour l'examen de ses propres ambitions pour son établissement définitif.

Il fallut qu'une alerte précise vînt la forcer à considérer sérieusement cette question primordiale.

Comme elle dînait un soir en face de son père, celui-ci lui annonça à brûle-pourpoint :

– Ma chérie... j'ai reçu aujourd'hui la visite d'un de mes vieux et plus chers amis, le bâtonnier Cerdal...

Claudine leva les yeux en souriant. Elle estimait cet avocat aimable et bienveillant qui venait souvent avenue Hoche et avait toujours des anecdotes amusantes ou touchantes à raconter.

C'était un célibataire endurci : on prétendait qu'il avait eu, jadis, un amour contrarié auquel il était resté fidèle.

– Il m’a parlé de son filleul, reprit Claude Jauret. Tu le rencontres fréquemment, n’est-ce pas ? C’est le fils de son frère, avocat comme son parrain qui s’est d’ailleurs intéressé à lui depuis sa première jeunesse. Un garçon d’avenir...

– Oui... dit laconiquement la jeune fille. Il est invité partout. Je le vois chaque fois que je vais à une réception quelconque.

– Et... comment le trouves-tu ?

Claudine avait déjà deviné la suite de l’entretien. Elle n’avait pas été sans remarquer l’assiduité de Roger Cerdal à la faire danser aussi souvent qu’il le pouvait.

Elle réprima un mouvement d’impatience.

Parmi ses nombreux admirateurs, ce jeune homme était certainement le plus sympathique, le plus intelligent. Et il était bien, physiquement : grand, brun, distingué.

– Il est agréable, dit-elle prudemment. Pas bête...

Son père se mit à rire.

– Pas bête, en effet, c’est le moins qu’on



puisse en dire ! À trente ans, il a déjà une situation assise, prospère, il est très apprécié au Palais. Il y a remporté des succès retentissants !

– Ah ? C'est très bien.

Claude Jauret ne remarqua pas la froideur de sa fille. Chose étrange, lui qui s'affolait, quelques mois plus tôt, à l'idée que Claudine pensait un peu trop à un jeune homme, lui qui redoutait de la voir lui échapper pour tomber dans les bras d'un mari, avait été enchanté d'apprendre que le neveu de son ami désirait épouser son enfant bien-aimée.

Cette union lui paraissait souhaitable à tous les points de vue.

Il connaissait Roger de longue date, le savait appelé à un avenir brillant. Orphelin, il possédait une fortune personnelle importante et son oncle, il l'avait confié à l'homme politique, comptait en faire son héritier.

Ce serait pour Claudine ce qu'on peut appeler un beau mariage, elle y trouverait toutes les chances de bonheur.

– Eh bien ! déclara Claude Jauret avec un sourire satisfait, ce garçon « agréable », « pas bête » te trouve délicieuse, ma petite chérie. Son parrain m’a demandé si tu consentirais à devenir sa femme.

– Ah ! mon Dieu ! s’exclama la jeune fille. On me demande en mariage, comme ça, tout de go ?

– Non, pas absolument. Mon ami Cerdal désirait seulement savoir si j’étais prêt à donner mon accord... et si son neveu a des chances d’être agréé par toi. Je lui ai dit qu’en ce qui me concernait rien ne me donnerait plus de joie que de voir notre ancienne amitié resserrée par une alliance de nos enfants... et que je te parlerais. Qu’en penses-tu ?

– Je pense que je n’ai aucune envie de me marier en ce moment, dit Claudine avec décision.

– Mon petit, personne ne te demande de te marier la semaine prochaine, répliqua-t-il avec un peu d’irritation. Évidemment, tu n’as pas pensé à Roger pour un mariage possible... mais tu as tout le temps de le connaître davantage. Lui-même admettra fort bien que tu désires réfléchir !

– Si je comprends bien, répliqua la jeune fille, on me demande de donner à ce jeune homme la permission de me conquérir, de me faire franchement la cour ?

– Eh bien ! c'est un peu cela...

Claudine éclata d'un rire clair et frais.

– Mon cher papa, où trouverai-je le temps de me laisser conquérir ? Je suis à l'hôpital toute la journée, j'ai un travail fou le soir, ici, quand je ne vais pas en soirée, et dans de nombreuses réunions. Je ne peux pas, vraiment, m'afficher avec monsieur, fût-il un mari éventuel !

– Ma chérie, dit Claude Jauret, mécontent, sois sérieuse, je t'en prie. Tu ne vas pas, je suppose, hésiter entre l'hôpital, tes cours et ton futur bonheur ?

– Il me semble que l'un peut très bien suivre les autres ! repartit-elle. Père, vous savez bien que mes études d'infirmière me passionnent ! Je ne veux pas les interrompre...

L'homme d'État fronça légèrement les sourcils. Il ne croyait pas à une véritable vocation

chez sa fille.

– Tes études, grommela-t-il, tu les as entreprises pour t’occuper. Tu t’intéresseras tout autant à ton foyer, à tes enfants !

– Je suis trop jeune pour me marier, protesta la jeune fille. Et puis, ajouta-t-elle, songeant brusquement à un argument irréfutable, je ne veux pas vous quitter si vite.

Claude Jauret lui sourit tendrement. Cette phrase le désarmait.

– Tu ne me quitterais guère ! affirma-t-il. Roger habite tout près d’ici et un fort bel appartement. Nous pourrions nous voir très souvent. Rien ne vous empêcherait, par exemple, de dîner chaque soir avec moi !

– Ce ne serait pas la même chose. Et je suis si heureuse telle que je suis... Je n’ai pas du tout, mais pas du tout envie de changer quoi que ce soit à mon existence !

La voix fraîche avait un accent de supplication qui éveilla brusquement la méfiance de l’homme d’État...

– Voyons, mon petit ! dit-il, n'est-ce pas là pur enfantillage ? Changer ton existence ? Tu y seras obligée tôt ou tard ! Si tu y tiens absolument, je te le répète, Roger admettra certainement que tu poursuives tes stages dans les hôpitaux et tes cours, mais cela ne l'empêche nullement de te rencontrer ! Le dimanche, par exemple, tu es libre ! Et tu peux t'arranger pour lui réserver une soirée de temps en temps. Ainsi ferez-vous plus ample connaissance...

– Et, l'ayant encouragé, je me trouverai fiancée un beau jour, que je le veuille ou non ! riposta Claudine avec une vivacité inaccoutumée.

– Pourquoi ne le voudrais-tu pas ? Roger est un garçon charmant, accompli. Il a une grosse fortune, il t'offre toutes les garanties.

– Je ne dis pas le contraire, soupira la jeune fille. Mais...

Elle se tut, ne sachant, à la vérité, que dire. Elle se demandait elle-même pourquoi cette idée de mariage, avec un jeune homme certainement sympathique, la révoltait à tel point.

– Mais ?... répéta son père. Que lui reproches-tu ?

– Je ne sais pas... rien, je crois.

Elle était prête à pleurer.

– Ce projet me prend tellement au dépourvu, murmura-t-elle.

– Pourtant, ma chérie, fit Claude Jauret, cherchant à la raisonner, toutes les jeunes filles songent au mariage ! C'est leur avenir normal. N'y as-tu jamais pensé ? Il était facile à prévoir, cependant, jolie et charmante comme tu l'es, que tu serais remarquée !

Claudine haussa imperceptiblement les épaules.

– Jolie et charmante, si vous voulez, dit-elle avec un petit sourire. De plus, riche et fille d'un futur ministre. Évidemment, c'est tentant !

– Que vas-tu t'imaginer ? Que Roger te recherche pour ton argent ou ma situation ? Cela ne tient pas debout. Il n'a besoin ni de l'un ni de l'autre !

– Peut-être. Mais, en général, tous les jeunes

gens qui tournent autour de moi ne m'inspirent qu'une confiance relative.

– Raison de plus pour accepter Roger ! déclara l'homme politique, saisissant précipitamment l'argument fourni étourdiment par sa fille.

Celle-ci se mordit les lèvres et demeura silencieuse. Elle cherchait désespérément un biais pour clore cette conversation qui lui était pénible.

Son père insista.

– Crois-moi, mon petit. Je connais beaucoup de monde, j'ai une longue expérience des hommes et puis t'affirmer que je n'en connais guère auxquels je donnerais ma fille, ce que j'ai de plus cher au monde ! Les jeunes gens sûrs ne courent pas les rues...

– En particulier lorsqu'il s'agit de leur donner la fille d'un père qui peut leur être utile ! murmura Claudine.

Claude Jauret fit un geste impatient.

– Tu y tiens, décidément ! De quelle utilité veux-tu que je sois à Roger Cerdal ? Sa situation, son avenir sont déjà tout tracés ! Je suis

convaincu qu'il t'épouserait sans un sou !

– Peut-être... répéta Claudine avec lassitude. Seulement... je n'ai pas envie de me marier !

– Mais enfin, pourquoi ? s'écria l'ancien ministre, tout à fait mécontent. Cela ne tient pas debout ! Toutes les jeunes filles désirent se marier, avoir un foyer, des enfants ! Tu as là une occasion exceptionnelle.

– Oh ! père, vous en parlez comme s'il s'agissait d'un article des grands magasins, remarqua la jeune fille, un instant déridée.

D'un geste, Claude Jauret écarta la plaisanterie qui venait hors de propos, lui semblait-il.

– Mon enfant, je parle sérieusement. Et tu n'as pas répondu à ma question. Pourquoi refuses-tu d'autoriser ce garçon parfait sous tous les rapports à te rencontrer un peu plus souvent ?

– En vue d'un mariage éventuel ! acheva Claudine, comme son père hésitait.

Elle avait soudain retrouvé tout son calme.

– Ça doit être simplement parce que je ne l'aime pas ! continua-t-elle paisiblement. J'ai



vingt ans, père. J'ai des années devant moi avant qu'une décision de ce genre ne devienne urgente. Je préfère attendre de rencontrer un homme que j'aimerai pour partager sa vie.

Mais Claude Jauret n'était nullement disposé, ce soir-là, à comprendre une ambition de ce genre.

– Aimer... ne pas aimer ?... Tu ignores ce que c'est, ma pauvre chérie. Les mariages d'amour, fondés sur une passion irréfléchie et souvent absurde, finissent mal les trois quarts du temps ! Tu aimeras forcément un mari sérieux et bon, intelligent, d'esprit distingué...

– Comme Roger Cerdal. Peut-être... ou peut-être pas ! répondit la jeune fille doucement. En somme, je n'ai pas la vocation du mariage, au moins pour le moment. N'allons pas trop vite en besogne. Je commence tout juste à être votre fille et vous voulez déjà me faire changer d'état ! Laissez-moi être heureuse près de vous encore un peu de temps.

Claude Jauret soupira. Il y avait du vrai dans ce que disait Claudine et lui-même, après tout, ne

demandait qu'à la garder avec lui. Par acquit de conscience, il insista pourtant :

– Mon chéri, un jour viendra où tu seras d'un avis contraire ! Ce jour-là, Roger se sera sans doute lassé et sera marié avec une autre. Et si tu continues à croire que les jeunes gens te recherchent pour ta dot, ou ma carrière politique, tu risques fort de rester célibataire !

– Eh bien ! je le resterai. Nous vivrons tous les deux seuls. Ce sera très gentil, dit-elle avec un sourire enjôleur.

– Petite folle ! grommela l'homme politique, ému par tant d'ingénuité. Tout de même, promets-moi de réfléchir encore. Essaie de considérer la question raisonnablement et donne-moi ta réponse dans deux jours. Est-ce entendu ?

– C'est entendu... mais ne gardez pas trop d'espoir, père chéri. Je n'ai pas l'impression que le motif le plus raisonnable puisse me faire changer d'idée. Bonsoir, papa.

Câline, elle l'embrassa et le quitta.

Claude Jauret, avec humeur, alluma une

cigarette. Il était mécontent et inquiet.

« Les femmes les plus intelligentes sont capables des pires sottises, se dit-il avec colère. Claudine a une idée de derrière la tête, c'est clair comme le jour ! Quand diable renoncera-t-elle à cette chimère ? »

Pour la première fois, il était fâché contre sa fille.

– Elle me joue une vraie comédie ! gronda-t-il. Tant pis pour elle ! Elle sera prise à son propre piège ! Jamais je ne consentirai à ce qu'elle épouse le propre-à-rien dont elle est coiffée !

Et, un peu apaisé par son inébranlable résolution, Claude Jauret s'assit à son bureau et s'occupa de sa correspondance.

## XVIII

La psychologie de l'homme politique était en défaut, cependant.

Tant il est vrai que le juge le plus clairvoyant perd une partie de ses moyens quand il se trouve en face d'une situation qui lui tient trop à cœur !

Claudine ne jouait nullement la comédie à son père. Et elle n'avait aucune arrière-pensée.

Revenue dans sa chambre, au lieu de se mettre au travail comme à son habitude, elle demeura devant son livre ouvert et les sourcils froncés, se remémora la conversation qui venait de s'achever.

Elle ne pouvait plus se dérober maintenant. Il lui fallait envisager posément, loyalement, cette question d'avenir qu'elle s'était jusque-là refusée à examiner.

Deux faits étaient indiscutables : Roger Cerdal

était, de tous les jeunes gens qu'elle connaissait à Paris, celui qui lui plaisait le plus. Elle ne lui déniait aucune des qualités énumérées par Claude Jauret. Elle admettait volontiers son intelligence, sa droiture, sa beauté physique.

Et elle n'avait aucune envie de l'épouser.

Passé l'énoncé de ces deux vérités, la jeune fille ne se sentait plus si sûre d'elle. En discutant avec son père, tout à l'heure, elle avait instinctivement saisi tous les arguments qui lui passaient par la tête. Elle avait parlé sincèrement, d'ailleurs. Tout ce qu'elle avait dit, elle le pensait.

Non, pas tout à fait. Pour être honnête, elle devait avouer qu'elle ne désirait pas rester vieille fille ! Mais ceci mis à part, tout était exact. Elle n'avait pas envie de se marier maintenant. Quand elle se marierait, elle épouserait un homme qu'elle aimerait.

Qu'exigerait-elle donc de lui, ce mari qu'elle entendait aimer ? Serait-il nécessairement plus intelligent, plus distingué, plus séduisant que Roger ?

En somme, ce garçon qu'elle dédaignait, elle le repoussait sans raison valable.

Un à un, elle reprit les arguments, les objections de son père. Loyalement, elle dut reconnaître qu'il parlait sagement. Rien, en vérité, ne l'empêchait de donner son accord à un projet lointain, en conservant sa liberté. Ce ne sont pas quelques conversations mondaines, quelques valse qui permettent de juger un homme. Elle admettait que Roger lui était sympathique : la sympathie n'est-elle pas un début d'amitié, et l'amitié ne peut-elle conduire à l'amour ?

« Non ! non ! non ! je n'aimerai jamais Roger ! » pensa la jeune fille, parvenue à ce point de son raisonnement.

Tout, en elle, se révoltait à cette seule pensée. Et cette répugnance instinctive était si spontanée, si violente qu'elle-même en fut stupéfaite.

« Je dois être un peu folle ! songea-t-elle. Père a raison. »

Si elle ne voulait pas du filleul du bâtonnier

Cerdal, qui donc accepterait-elle ?

Patiemment, Claudine passa en revue les jeunes gens qu'elle avait rencontrés depuis son arrivée à Paris. Elle rappela ses souvenirs, se força à l'indulgence. Ce fut une tâche fastidieuse, ce qui n'était ni flatteur ni encourageant pour ses admirateurs !

« Décidément, je suis impossible ! songea la jeune fille. Évidemment, l'amour souffle où il veut, mais si je suis si difficile, soufflera-t-il jamais ? Je suis peut-être incapable d'aimer. »

Et pourtant... S'appuyer, en toute confiance, sur une épaule forte, se dévouer entièrement à un être chéri, l'entourer de tendresse, lui dire toutes ses pensées, se réjouir en écoutant sa voix, ses paroles, s'intéresser à son travail... Est-ce que tout cela ne fait pas partie de l'amour ? De la vie à deux, ces deux qui ne font qu'un dans un ménage uni ?

Son cœur n'était-il pas plein de la nostalgie de ces joies, simples et puissantes, qui sont le bonheur ?

La tête appuyée sur sa main, Claudine laissa vagabonder sa pensée. Elle était fatiguée, découragée aussi de se trouver en face d'un problème qui lui semblait insoluble. Elle savait évidemment ce qu'elle répondrait à son père, deux jours plus tard, selon sa promesse, mais cela ne lui apprenait rien. Sa décision première n'avait pas varié.

Les minutes passèrent. La jeune fille s'assoupit à demi.

Elle avait allumé la radio en entrant dans sa chambre : elle aimait, en travaillant, écouter de la bonne musique. Mais ce soir, trop absorbée, elle n'y avait guère prêté attention.

Dans son demi-sommeil, elle entendit soudain une valse. La mélodie atteignit lentement son esprit engourdi, se précisa.

Et comme il arrive souvent, cet air, presque oublié, s'entoura d'un cadre, évoqua un décor, des paroles...

C'était la valse qu'elle avait dansée au Lido, avec Richard.



Richard ! Éveillée brusquement, Claudine eut l'impression saisissante de le revoir. C'était le Richard de jadis, insouciant et généreux, le conseiller affectueux qui lui disait :

« – Il faut que tu sois belle, franche, et pure comme la montagne, petite Moustique ! Souviens-toi... toujours. »

C'était cet autre Richard, cynique, moqueur, qu'elle avait ému pourtant, elle en était sûre.

Elle avait souffert de le voir si changé. Mais pourtant, elle était si heureuse pendant cette danse trop vite terminée... dans ses bras.

Claudine passa une main sur son front. Elle regarda autour d'elle le petit salon familial, ses livres, ses bibelots, le portrait de sa mère. Tout cela lui paraissait différent tout à coup, comme si ses yeux venaient de s'ouvrir sur un monde qu'elle ne connaissait pas.

Et parce qu'elle était profondément droite et simple, ne cherchait jamais à dissimuler ses sentiments en les enveloppant de grands mots, elle accepta tout de suite la vérité qu'elle

comprenait enfin.

– C'est Richard que j'aime... que j'ai toujours aimé sans m'en rendre compte ! Évidemment... auprès de lui, les autres...

Sa phrase s'acheva par un geste de pitié. Qui donc pouvait être comparé à Richard ?

– Peut-être ne le reverrai-je jamais !

La pensée ne lui vint même pas qu'il serait sage de combattre cet amour qui avait à son insu envahi son cœur. Elle n'avait pas pu, pas voulu, d'ailleurs, rejeter loin d'elle le souvenir de son bienfaiteur d'autrefois. Elle lui conserverait pieusement, fidèlement sa tendresse.

Et elle ne se marierait pas.

Elle comprenait maintenant pourquoi cette idée de mariage lui faisait horreur. Son instinct lui interdisait cette duplicité. On ne se marie pas avec un homme quand on en aime un autre.

Sans une hésitation, sans un regret, elle sacrifiait, en cette minute, tout son bonheur de femme à un sentiment, un sentiment si puissant, si immense qu'il la dominait, devenait le centre

de sa vie.

Et, chose étrange, elle ne ressentait aucune tristesse. Elle avait, au contraire, l'impression d'avoir atteint un but, une raison d'être. Elle savait, désormais, ce qui, seul, comptait pour elle.

Machinalement, elle leva les yeux vers le portrait de sa mère.

Sur la toile aux couleurs si douces, Marie-Antoinette souriait tendrement à sa fille.

\*

Claude Jauret avait réfléchi, lui aussi. Faisant un retour sur lui-même, sur sa jeunesse, il se souvint de sa liaison avec Marie-Antoinette, de son mariage : l'amour lui avait souri d'un côté comme de l'autre, il en avait tiré son bonheur.

N'était-il pas légitime, en somme, que sa fille souhaitât faire intervenir l'amour dans ses espoirs d'avenir ? Et l'amour est un dieu capricieux qui dort ou s'éveille dans les cœurs sans que la volonté y soit pour rien.

De plus, Claudine était très jeune encore et, depuis quelques mois, tant de changements étaient intervenus dans sa vie qu'on pouvait admettre qu'elle eût besoin d'un peu de tranquillité morale avant de se lancer dans une voie nouvelle.

En fin de compte, rien ne prouvait qu'elle s'attachât déraisonnablement au souvenir d'un homme qu'elle avait vu mal entouré, dangereusement orienté vers une déchéance à peu près certaine. Elle était beaucoup trop saine, trop équilibrée pour envisager la perspective de lier son existence à celle de Richard Daubigny.

Du reste, le jeune homme ne la recherchait pas. Et cela n'avait rien de surprenant. Il ignorait la véritable personnalité de Claudine, sa fortune, et un viveur de son espèce ne pouvait songer à prendre pour femme une enfant obscure, recueillie par charité dix ans plus tôt !

— Si jamais il s'avise de reparaître, conclut l'homme d'État, satisfait de son raisonnement, ma chère petite futée se méfie si bien des garçons qui apprécient en elle, plus que le charme ou les

qualités morales, la fortune et l'influence de son père, qu'elle se méfia de lui aussi. Un jeune homme, ruiné par sa propre légèreté, est sujet à caution même pour une fille qui l'admire. Et si j'interviens adroitement...

Et Claude Jauret, sûr de lui comme toujours, écouta en souriant avec bienveillance Claudine lui annoncer que, décidément, elle ne voulait pas qu'on lui parle mariage avant des années.

L'homme politique s'était dit aussi que son vieil ami, le bâtonnier Cerdal, le connaissant depuis sa jeunesse, n'avait pas dû être dupe de cette histoire de premier mariage avec la mère de Claudine. C'était un peu désagréable...

Tout bien considéré, Claudine avait raison de repousser la candidature de Roger. Peut-être même, avec sa finesse étonnante, avait-elle pensé, sans vouloir le dire, à ce qui frappait son père après coup ?

« Je puis me fier à elle, se dit l'ancien ministre. Elle est plus instinctive que moi et l'instinct est souvent le meilleur des guides. »

La vie reprit donc avenue Hoche, semblable en apparence à ce qu'elle était avant cette première demande en mariage qui avait dressé, un moment, le père contre la fille.

Claudine retrouva tout son entrain, se montra tendre et confiante et s'enthousiasma plus que jamais pour ses absorbantes études.

Au début du printemps, elle dut quitter le service des enfants pour commencer un stage de chirurgie.

Cela lui fit de la peine d'abandonner ses petits malades, mais, très vite, ses nouvelles fonctions la captivèrent.

Elles étaient pénibles cependant. Assister à des opérations, aider à faire des pansements souvent douloureux éprouvaient sa sensibilité, bouleversaient parfois son cœur compatissant.

Mais les prodiges réalisés par la merveilleuse adresse des chirurgiens, la santé, la joie de vivre retrouvée comme par magie par les opérés, valaient, songeait-elle, les heures de souffrance qui en étaient le prix.

– Ce qui est magnifique, dans cette profession de chirurgien, disait-elle à son père, c'est qu'elle est dirigée vers l'espoir ! Un mourant qui espère est déjà à demi sauvé... et un homme qui sait qu'il peut insuffler cet espoir est un grand bienfaiteur de l'humanité.

Dévouée jusqu'à l'abnégation, se multipliant auprès de ceux dont elle avait la garde, la jeune fille avait acquis une sérénité qui rayonnait d'elle et finissait par impressionner son père.

« Elle avait vraiment une vocation médicale ! songeait-il, en l'écoutant, le soir, faire le récit de sa journée. J'avais cru à un caprice, il s'agissait bien d'un goût, d'aptitudes innées... Elle est heureuse. »

Claudine était heureuse, certes... mais d'un bonheur plus complexe que ne l'imaginait son père.

Ce bonheur était fait sans doute de ce que sa soif de générosité s'éteignait enfin : elle se sentait utile et en éprouvait une joie profonde. Tout ce qu'elle apprenait, tout ce qu'elle voyait, l'intéressait.

Mais son activité présente la rapprochait de Richard et c'était surtout ce qui la lui rendait si précieuse.

Elle respirait l'atmosphère qu'avait, jadis, respirée le jeune homme. Elle avait, comme lui autrefois, accès à la redoutable salle d'opération. Il lui semblait rencontrer son fantôme, son reflet lorsqu'elle apercevait les étudiants, les internes en blouses blanches qui se pressaient, chaque matin, autour du grand « patron ». L'hôpital, pendant six ans, avait été le royaume de Richard.

Et Richard l'avait quitté. Il avait démissionné.

La mission qu'il n'avait pas remplie, Claudine voulait la remplir pour lui, à sa place.

Elle avait trouvé là le moyen de lui témoigner, vraiment, d'une manière plus efficace que par des paroles, sa reconnaissance et ce sentiment lui était infiniment doux, merveilleusement réconfortant. Il lui apportait tout le courage, toute l'énergie, toute la patience dont elle avait besoin pour supporter la fatigue et les émotions.

Chérie de ses malades, appréciée par ses chefs,



respectée, estimée par ses camarades, la jeune fille bénéficiait à l'hôpital d'une réputation flatteuse et méritée. Cette réputation s'étendit même...

C'est ainsi qu'un soir, alors que son père donnait un dîner en l'honneur de personnalités, le voisin de Claudine, célèbre professeur de la Faculté de médecine, l'entretint de ses travaux.

– Je sais que ces sujets austères vous intéressent, mademoiselle ! dit-il. J'ai entendu parler de vous et du rôle que vous jouez auprès de nos malades. Partout où vous passez, on fait votre éloge, un éloge unanime.

La jeune fille rougit.

– J'aime le métier que je m'efforce d'apprendre, monsieur ! répondit-elle simplement.

Il la regarda en souriant, si gracieuse et jolie, si féminine dans sa robe élégante.

– C'est un métier qui est souvent peu réjouissant, remarqua-t-il. Les opérations ne vous impressionnent-elles pas trop ?

– Au début, j'étais très troublée, je l'avoue ! confessa Claudine. Mais il est des circonstances où l'on doit imposer silence à une sensibilité qui ne saurait que vous priver de vos moyens. Et quand on sait que perdre son sang-froid une minute peut amener des catastrophes, on arrive assez facilement à dominer ses nerfs.

– On s'endurcit...

– Je ne crois pas, repartit doucement la jeune fille. Ou bien, si, on s'endurcit vis-à-vis de soi-même. On est d'ailleurs pris, malgré soi, par l'intérêt extraordinaire d'une intervention chirurgicale. Mais cela ne rend pas aveugle envers les souffrances des autres...

– Vous avez compris le sens profond du rôle de la femme, collaboratrice du chirurgien ! dit le professeur. Je ne saurais trop vous en féliciter, mademoiselle ! Et puisque notre beau métier semble vous passionner, vous serait-il agréable d'assister à une opération particulièrement délicate ? Je pense que si je demandais, pour vous, une autorisation, on consentirait à vous donner la liberté d'une journée, à votre hôpital.

Claudine accepta l'offre avec joie. Assister à une opération de ce professeur célèbre était un rare privilège en même temps qu'un enseignement précieux.

« Pourvu qu'il n'oublie pas ! » se disait-elle, ce soir-là, en regagnant sa chambre.

Le professeur se souvint de sa promesse et, quelques jours plus tard, la jeune fille annonça à son père la nouvelle flatteuse pour l'amour-propre de l'homme politique : un des maîtres de la chirurgie faisait à M<sup>lle</sup> Jauret l'insigne honneur de réclamer sa présence, pour une matinée, dans la salle d'opération d'un des plus grands hôpitaux de Paris.

Claude Jauret applaudit. Rien ne pouvait l'enchanter davantage que de voir apprécier sa fille et la mettre en valeur.

Deux jours plus tard, Claudine, assez émue, se mêla donc aux quelques élèves qui entouraient le professeur. L'opération, longue et difficile, fut accomplie sous ses yeux avec une incomparable dextérité, qui déchaînait l'admiration générale.

Un homme, jeune encore, était arraché aux griffes de la mort.

– Notre patient se réveillera dans l’après-midi, expliqua le professeur. J’aimerais qu’il ait à ce moment, non pas de la distraction, évidemment, mais tout au moins l’impression d’être entouré. Or, je ne veux pas de famille auprès de lui : ses proches risqueraient de ne pas suffisamment dissimuler leur émotion.

Il se tourna vers Claudine.

– Mademoiselle, vous êtes libre de votre temps aujourd’hui... Voulez-vous assister ce malade ?

– Je ne demande pas mieux, répondit vivement la jeune fille.

– C’est parfait. Je compte sur vous. Il s’agira simplement de lui tenir compagnie pendant quelques heures. Vous n’aurez pas de soins à donner, les infirmières du service sont là pour cela.

Claudine revint donc, après un rapide déjeuner, s’installer au chevet de l’opéré. Elle

avait apporté quelques fleurs, pensant que leur vue, au réveil, serait agréable à celui qui avait frôlé la mort de si près.

L'infirmière, qui avait la garde de la salle et des quelques chambres particulières qui l'avoisinaient, accueillit la jeune fille avec plaisir. Elle avait beaucoup de travail et l'étroite surveillance d'un nouvel opéré ajoutait une lourde charge à ses responsabilités.

– Vous m'appellerez en cas de besoin, recommanda-t-elle.

Assise auprès du lit dans la petite chambre silencieuse, Claudine, tout en surveillant l'homme qui dormait toujours, ouvrit un livre de cours et se mit à travailler.

Après un peu d'hésitation, elle était venue en costume de ville : puisqu'elle ne devait rester là qu'à titre amical, pour ainsi dire, et qu'elle ne faisait point partie de l'effectif de cet hôpital, elle jugeait plus correct de ne pas revêtir l'uniforme des infirmières.

Le patient se réveilla peu à peu. Il était calme

et ne souffrait pas. Il eut un pâle sourire en apercevant les fleurs, sourit aussi à la jeune fille qui veillait, et s'enfonça dans le sommeil. Claudine savait qu'il en était souvent ainsi et qu'il dormirait sans doute pendant plusieurs heures. Elle pouvait s'en aller maintenant.

Elle se levait quand la porte s'ouvrit doucement.

Vivement, la jeune fille se tourna pour recommander le silence à l'infirmière qui venait, pensait-elle, aux nouvelles, mais le geste qu'elle esquissait s'interrompit net.

Ce n'était pas une infirmière qui se tenait devant elle, mais un homme en blouse blanche, un homme grand, svelte et blond : Richard Daubigny.

Claudine retint avec peine une exclamation. Du premier coup d'œil, elle avait compris que le jeune homme reconnaissait en elle sa danseuse du Lido...

Mais la stricte discipline des salles d'hôpital lui imposait de penser au malade avant de songer

à elle.

Elle mit un doigt sur ses lèvres.

– Il dort, murmura-t-elle. Il est encore sous l'effet de l'anesthésique, mais tout va bien.

D'une main qui tremblait, la jeune fille prit ses gants, son sac. Richard, immobile, était toujours devant la porte.

– Voulez-vous me laisser passer ? Je vais dire à l'infirmière que je m'en vais, murmura-t-elle.

Les pensées se bousculaient dans sa tête. Son désir impérieux de parler au jeune homme était combattu par une incompréhensible timidité, une sorte de pudeur. Évidemment, il se demandait pourquoi elle se trouvait là, dans cette chambre, pourquoi elle avait apporté des fleurs : qu'allait-il penser ? Elle ne pouvait, cependant, lui donner à brûle-pourpoint les explications qu'il ne réclamait pas !

Et que faisait-il à l'hôpital, dans cette tenue ?

Claudine, vacillante, entrouvrit la porte de la salle des opérés et fit un signe à l'infirmière qui s'avança aussitôt.

– Je pense que je puis partir maintenant, dit-elle. Le malade n'a besoin de rien pour le moment. Tout ira bien, je pense.

– Merci. Vous m'avez rendu un grand service. À un de ces jours, peut-être ?

– Oui, si le professeur consent encore à accepter ma présence, répliqua la jeune fille. Je lui suis très reconnaissante de m'avoir permis de venir aujourd'hui.

Lentement, elle se dirigea vers l'escalier qui conduisait à la sortie.

Elle souhaitait désespérément que Richard la suivît, et, en même temps, elle redoutait de le revoir. Que lui dirait-elle, dans l'état de bouleversement où elle se trouvait ?

Il la rejoignit comme elle descendait les premières marches.

– Mademoiselle, dit-il froidement, je m'excuse d'être entré sans m'annoncer dans la chambre de mon ami. Je ne savais pas le trouver en aussi aimable compagnie.

– J'étais là en service commandé, répondit



Claudine. Le professeur Bertin m'avait proposé de venir assister ce matin à cette opération, et il m'a chargée de surveiller ensuite son malade.

– C'est là, évidemment, une distraction de choix pour une jeune fille, remarqua Richard, ironique.

Le ton cinglant de sa voix fit rougir Claudine.

Avant qu'elle ait eu le temps de répliquer, son interlocuteur poursuivit :

– Je ne me doutais guère, lorsque je vous ai rencontrée à Venise, mademoiselle, que je me trouvais en présence d'une dilettante !

Blessée, Claudine haussa les épaules.

– Je suppose que, dans votre esprit, dilettantisme, en ce cas, est une façon polie de dire « curiosité malsaine » ? répliqua-t-elle. Et ce le serait peut-être, après tout, ajouta-t-elle avec un sourire, si le spectacle auquel j'ai assisté ce matin n'était un enseignement précieux pour une infirmière.

– Une infirmière ? répéta le jeune homme.

– Je fais en ce moment mon stage de chirurgie.

Le professeur a bien voulu demander pour moi un jour de congé à mon hôpital...

– Je vous demande pardon, murmura Richard. J'ai été ridicule. J'étais si étonné de vous trouver là. Je n'ai pas songé que vous pouviez avoir des titres...

– Il me semble que vous manquez un peu d'imagination, monsieur Daubigny ! riposta Claudine presque gaiement.

Elle était joyeuse, tout à coup, et ne pensait plus qu'à une chose : Richard était là ! Et cette fois, elle pouvait lui parler, puisqu'il était seul. Elle était décidée à ne pas laisser échapper l'occasion enfin survenue.

– Vous manquez d'imagination, répéta-t-elle, et je crois que vous manquez aussi un peu de mémoire !

Il se mit à rire. Son visage égayé redevenait, comme par magie, semblable à son visage d'autrefois.

– J'ai beaucoup plus de mémoire que vous ne croyez ! dit-il. Je me rappelle très bien, par

exemple, le joli sermon d'une charmante jeune fille... et son air scandalisé quand je lui ai dit que je n'exerçais pas la médecine !

– N'avez-vous pas trouvé que cette inconnue était bien hardie de vous parler ainsi ? demanda Claudine malicieusement.

– Non. J'ai trouvé qu'elle avait raison.

Il hésita un instant, sourit encore et acheva :

– Et j'ai repris le chemin de l'hôpital.

– Oh ! s'écria Claudine, les yeux brillants, c'est vrai ? Vous avez renoncé à courir le monde avec...

Elle s'arrêta, confuse de son étourderie, et ajouta précipitamment :

– Avec vos amis ?

Une lueur amusée passa dans les yeux de Richard.

– J'ai renoncé à mes anciens errements, répondit-il avec un signe affirmatif. J'espère mener maintenant une vie utile et... enrichissante dans le sens que vous entendiez en prononçant ce

mot, je crois. Et... vous êtes la cause de cette transformation !

Ils étaient arrivés devant la porte de l'hôpital.

– Voyez-vous l'influence que peut avoir une parole en l'air, dit-il.

– Ce n'était pas une parole en l'air. Je savais bien, vous donniez l'apparence de ce que vous n'étiez pas.

– Mademoiselle, vous me faites peur ! s'écria-t-il plaisamment. Seriez-vous douée de seconde vue ?

– Non. Mais, moi, j'ai une mémoire fidèle...

Elle leva les yeux et le regarda en face.

Dans la lumière crue de ce vestibule d'hôpital, peint en blanc, éclairé par de hautes baies vitrées, le jeune homme considéra d'abord avec quelque surprise cette jeune audacieuse qui semblait vouloir le braver.

Soudain, les traits de Richard s'altérèrent. Ces yeux d'améthyste, il les connaissait ! Il les avait vus, déjà, fixés sur lui, avec cette même hardiesse qui, peu à peu, à présent, se voilait d'émotion.

Ce fut comme si un nuage s'élevait brusquement.

– Moustique ! murmura le jeune homme d'une voix étranglée.

Elle rit, pour cacher son trouble.

– Eh bien ! dit-elle d'un ton gamin, vous avez mis du temps à me reconnaître !

– Moustique ! répéta-t-il. C'est incroyable ! Et vous êtes ici, à Paris...

Son expression disait assez son étonnement de la voir si élégante, dans son tailleur de sport, simple mais de coupe raffinée. Le pauvre Moustique métamorphosé en papillon !

Il regarda l'heure à son poignet.

– Ma journée est finie, dit-il. Avez-vous encore quelques minutes ? Nous irions prendre le thé et bavarder un peu. Je vous retrouve après tant d'années, je ne puis vous lâcher tout de suite !

Claudine accepta sans hésiter. Le jeune homme remonta l'escalier en courant pour aller se mettre en tenue de ville.

En l'attendant, Claudine réfléchit rapidement.

Sans doute son père serait-il mécontent de savoir qu'elle avait revu Richard ?

Mais ses griefs contre le fils du professeur Daubigny étaient d'abord son oisiveté, les amis peu recommandables dont il s'entourait, et ensuite, la jeune fille l'avait fort bien compris, la crainte de voir percée à jour sa conduite passée, son insouciance envers son enfant.

– Je vais m'arranger pour que Richard ne sache rien, décida Claudine. Et puisqu'il s'est remis au travail, père ne peut plus rien lui reprocher.

Le jeune homme reparut. Avec un battement de cœur, Claudine le regarda venir vers elle, si extraordinairement distingué, racé, rajeuni, lui semblait-il, depuis l'automne précédent.

– Ma voiture est dans la cour. Allons vite prendre notre thé, et vous me raconterez.

Elle prit place à son côté dans un cabriolet qui fonça tout aussitôt dans la rue populeuse. La jeune fille savourait la joie merveilleuse d'avoir

retrouvé enfin l'ami d'autrefois, ce Richard auquel elle pensait sans cesse et qui, sans le savoir, avait orienté sa vie.

Comme tout cela était extraordinaire ! En souvenir de lui, elle avait voulu faire sa médecine, elle était devenue infirmière, et justement, grâce aux études entreprises, parce qu'elle avait accès dans une chambre d'opéré, elle l'avait rencontré...

On eût dit qu'une main mystérieuse la dirigeait.

Il lui fallait maintenant donner des explications plausibles, mais discrètes, sur sa présence à Paris.

Lorsqu'ils furent assis côte à côte dans un petit salon de thé du quartier Latin, Richard interrogea aussitôt.

– Je veux des détails, beaucoup de détails sur le petit Moustique de Champoutant !

Les souvenirs de Savoie étaient faciles à retracer.

Claudine raconta sa vie au chalet, ses études,

le retour progressif de sa santé. Elle retraça la mort de M<sup>me</sup> Mercédès, passant sous silence les embarras d'argent, le problème posé par l'interruption de la pension qu'envoyait le notaire. Elle ne parla pas davantage de la lettre qu'elle avait écrite à ce dernier.

– Je n'avais plus rien à faire au chalet, dit simplement la jeune fille. J'ai rencontré une aimable dame qui avait besoin d'une demoiselle de compagnie...

Tandis qu'elle décrivait M<sup>me</sup> Le Bonnet, l'existence menée auprès d'elle dans les villes d'eaux, Richard l'écoutait, l'air absorbé, sans pouvoir détacher son regard du jeune visage animé, tour à tour souriant ou attristé.

Les vieux souvenirs évoqués par Claudine soulevaient en lui d'autres souvenirs, des remords aussi.

Car s'il s'était trouvé, à un moment, dans une situation de fortune difficile, qui le mettait dans l'incapacité de faire face à ce qu'il considérait comme ses obligations envers Moustique, l'héritage considérable de son père, mort un peu



plus tard, l'avait remis à flot.

Et il ne s'était plus occupé de sa protégée.

À la vérité, il avait complètement oublié la fillette.

D'autres soucis le sollicitaient : Malou, la jolie et séduisante Malou l'avait abandonné lorsqu'il s'était trouvé sans argent, et bien qu'il ne l'estimât guère, il avait souffert de cette défection qui changeait ses habitudes.

La mort du professeur, les pénibles formalités qui l'avaient suivie, accaparèrent son temps et ses pensées. Il avait beaucoup de chagrin, car il admirait passionnément son père. Il s'était égoïstement replié sur lui-même. Et, enfin, il avait repris son existence vagabonde, préférant lâchement le vertige du plaisir à l'accomplissement d'un dur labeur.

Il devinait à présent que Claudine, avec une délicate générosité, évitait de mentionner les difficultés qu'elle avait certainement traversées.

« Qu'a-t-elle dû penser de moi ? » songeait-il.

La jeune fille voyait clairement que la pensée

de Richard était ailleurs et elle se doutait de ce que pouvaient être ses réflexions présentes.

Elle en arrivait, du reste, à la partie de son récit où intervenait Claude Jauret.

Délibérément, elle s'arrêta et leva les yeux vers son compagnon.

Celui-ci l'enveloppait d'un regard étrange, ardent, un regard aigu qui semblait plonger jusque dans son âme.

Et Claudine sentit un frisson de bonheur la secouer tout entière.

Un invincible désir de laisser tomber sa tête sur l'épaule robuste, si proche, la fit trembler.

Elle se domina d'un courageux effort et dit seulement :

– Maintenant, parlez-moi de vous, Richard !

Il haussa les épaules.

Une amertume soudaine crispait ses lèvres.

– Que vous dirais-je que vous ne sachiez déjà ? murmura-t-il. J'ai perdu mon temps, j'ai follement gaspillé l'argent et les années. J'ai

oublié que le devoir de tout homme est d'accomplir sa mission sur la terre, d'y mériter sa place en jouant loyalement le rôle qui lui est confié.

Il se reprit, saisi d'un violent besoin de franchise absolue.

– Non, je n'ai pas oublié tout cela. Je me suis volontairement détourné de mes devoirs. J'ai fui devant le travail, devant l'effort. Je vous ai même négligée, je n'ai plus songé à vous. Je ne pensais qu'à moi, à m'étourdir, à faire taire la voix qui me répétait que je n'étais pas digne de porter le nom du professeur Daubigny. Le fils d'un tel homme n'était qu'un raté !

– Richard, dit doucement Claudine, pourquoi vous accuser à ce point ? Oubliez-vous que vous avez recueilli, sauvé une petite fille qui, sans vous, serait morte de misère ? Je vous dois tout. Et depuis toutes ces années, j'attendais le moment où je pourrais vous le dire, et vous remercier.

De nouveau, les yeux du jeune homme se fixèrent intensément sur les prunelles

d'améthyste.

– Vous avez pensé à moi... toujours ?

– Tout le temps. Quand je vous ai revu, au Lido, j'étais si heureuse ! J'ai vu que vous ne me reconnaissiez pas et j'ai voulu vous intriguer un peu avant de vous révéler mon identité. Et puis, j'ai dû partir plus tôt que je ne pensais. J'ai eu de la peine.

– Vous avez dû être édifiée sur mon compte ! murmura Richard. Je vous ai tenu des discours odieux. Quelle triste opinion vous ai-je donnée de moi !

– Je savais bien que vous ne parliez pas selon votre véritable pensée, dit la jeune fille. J'ai compris que vous étiez malheureux. J'aurais tant voulu vous aider, comme vous m'aviez aidée moi-même. Et je ne pouvais rien !

– Vous ne pouviez pas m'aider ? répéta Richard.

Il se pencha soudain vers Claudine. Son regard ne la quittait pas.

– Petit Moustique ! murmura-t-il, c'est bien

vous, pourtant, qui m'avez arraché à ma stupide existence ! Quand je vous ai aperçue, ce soir de septembre à Venise, j'étais las, dégoûté jusqu'à la nausée de cette vie que je n'avais pas le courage d'abandonner. Et vous m'êtes apparue, si jolie, si pure, si fraîche et spontanée... Votre grâce ne devait rien à ces artifices dont abusaient mes compagnes habituelles.

Il rêva un instant. Claudine écoutait, frémissante.

– J'ai été attiré vers vous, invinciblement. Je n'aurais pas dû vous aborder, entouré comme je l'étais, et je n'ai pas pu m'en empêcher, cependant. Nous avons parlé. Vos paroles étaient exactement celles que j'attendais de vous, que j'espérais inconsciemment peut-être.

« Je me suis souvent demandé, par la suite, pourquoi, vous, une inconnue rencontrée par hasard, m'aviez causé une si profonde impression. Quelle prescience singulière vous avait fait prononcer justement les mots dont j'avais tant besoin ? Je comprends, maintenant. La fidèle pensée du petit Moustique de

Champoutant me protégeait.

« Et vous m'avez sauvé de moi-même. Vous m'avez guéri moralement. Devant cette jeune fille qui me reprochait si gentiment mon inutilité, j'ai eu honte de moi-même. Dans votre souvenir, j'ai puisé l'énergie de rompre avec mon passé si décevant... Je suis rentré à Paris, j'ai repris mon travail.

Son visage tendu, pendant qu'il parlait, s'adoucit subitement en un sourire.

– Je craignais de ne jamais vous revoir, vous que je n'oubliais pas. Et cela vous expliquera ma colère lorsque je vous ai rencontrée tout à l'heure. Je vous retrouvais, et vous étiez au chevet d'un de mes camarades. J'ai cru que vous étiez définitivement perdue pour moi...

Cette phrase était un aveu.

Richard s'en rendit compte en la prononçant. Il se mordit les lèvres, craignant d'avoir choqué la jeune fille par une trop grande précipitation.

Il savait très bien qu'il l'aimait, qu'il l'avait aimée à première vue, du moins ce qu'il croyait,

sur le moment, être la première vue !

Mais il savait aussi que Claudine avait toutes les raisons de se méfier de lui.

Pourtant, les yeux qui se levaient vers les siens, et que fonçait l'émotion, reflétaient une ferveur éloquente.

« Je l'aime ! songeait la jeune fille, je l'aime... et, mon Dieu ! est-ce possible, il m'aime aussi. Et il m'aime pour moi, pour moi toute seule. Il ne sait pas que je suis riche, que mon père est célèbre. Je puis être sûre de lui comme de moi-même. »

Elle ne répondit pas, trop bouleversée pour articuler une parole.

Mais Richard avait trop d'expérience pour ne pas comprendre les sentiments qui se lisaient si clairement sur le doux visage.

Avec un immense effort, il domina l'impulsion irrésistible qui le poussait à crier son amour à Claudine, à la prendre dans ses bras. Il était trop tôt, il ne méritait pas encore le bonheur qui s'offrait à lui.

La voix tremblante, il reprit :

– J’ai dépensé beaucoup d’argent. Ma situation est loin d’être aussi brillante qu’autrefois, d’autant plus que je suis résolu à pousser mes études jusqu’au bout pour me perfectionner. Les premières années seront dures... Mais je veux faire tout ce qui est en mon pouvoir pour devenir digne de la mémoire de mon père, digne de la femme à laquelle je demanderai d’être mienne.

– On n’a pas besoin d’être riche pour être heureux, murmura la jeune fille.

– Peut-être... mais je voudrais que ma femme soit gâtée, choyée.

– Peut-être désirerait-elle surtout être aimée ? dit Claudine tout bas.

Impulsivement, instinctivement, sa main rencontra celle du jeune homme, s’y blottit. L’aveu d’amour, silencieux, s’était fait malgré eux.

– Petit Moustique... Claudine ! dit Richard très bas, je ne veux pas que vous décidiez à la légère



de vous confier à moi. Je n'ai pas encore donné mes preuves. Il vous faut réfléchir !

Elle sourit doucement. Ses yeux étaient soudain pleins de larmes.

– Il y a si longtemps que je réfléchis ! dit-elle avec un gros soupir d'enfant. Oh ! Richard ! je ne peux pas vivre sans vous.

– Ma bien-aimée ! Je ne pouvais pas envisager un avenir où vous ne seriez pas.

Ils se regardèrent, enivrés de bonheur.

– Nous nous marierons le plus tôt possible, déclara le jeune homme après que leur émotion se fut un peu apaisée.

Le ton péremptoire fit sourire Claudine. Mais elle reprit aussitôt son sérieux. Le souvenir de son père la faisait, brusquement, retomber sur terre.

– Il faut que je parle de vous à mon père, dit-elle avec une ombre d'inquiétude.

– Votre père ? répéta le jeune homme surpris. Au fait, c'est vrai, vous aviez un père à Venise ! Je ne comprends pas très bien...

– C’est toute une histoire... une histoire assez extraordinaire, répondit la jeune fille. Oui, j’ai un père, Richard. Je l’ai retrouvé par une sorte de miracle ! Un père très bon... très autoritaire aussi... Je vous expliquerai plus tard. Ce soir, il faut que je rentre à la maison.

– Ne puis-je vous y conduire ?

Claudine fut tentée d’accepter. Faire auprès de Richard un trajet en voiture, rester avec lui quelques minutes encore... Elle le désirait passionnément. Mais elle jugea plus sage de garder, quelques jours encore, le secret de sa fortune, de sa position.

Et elle avait besoin d’un peu de solitude pour penser à ce qu’elle allait dire à Claude Jauret. Elle prévoyait, avec angoisse, son opposition.

– Non, dit-elle fermement. Il vaut mieux que je parte seule.

– J’aimerais parler tout de suite à votre père, insista le jeune homme, lui demander votre main.

De nouveau, elle secoua la tête.

– Non, croyez-moi. Il est préférable que je le

prévienne auparavant. Je vous appellerai, Richard, dès que vous pourrez venir.

– Mais, vous reverrais-je, au moins ?

– Pas avant que vous n’ayez rencontré père.

Ayez confiance en moi...

– En qui pourrais-je avoir confiance, sinon en celle qui m’a sauvé ? murmura Richard tendrement.

Et comme elle se levait, il lui prit la main, et, ardemment, y posa ses lèvres.

– À très bientôt, n’est-ce pas ? supplia-t-il.

Et, tout bas, il ajouta :

– Chérie !

## XIX

Claudine rentra très en retard, ce qui lui arrivait rarement, et son père commençait à s'inquiéter sérieusement lorsqu'elle parut.

Il lisait son journal, et leva vivement la tête pour lui demander le motif d'une telle inexactitude, mais les paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres : dans le bleu regard étincelant, sur le jeune visage irradié de bonheur, il trouvait la réponse à sa question informulée.

Quand on redoute un événement, on en devine la réalisation au premier signe, sans erreur possible.

Aussi, Claude Jauret sut-il immédiatement de qui il s'agissait quand sa fille, d'un élan, se jeta dans ses bras en balbutiant :

– Oh ! père, je l'ai revu ! Il m'a reconnue, cette fois ! Et il m'aime... nous nous aimons !

Nous allons nous marier si vous le voulez bien !  
Oh ! papa, dites oui ! Je suis si heureuse...

Elle éclata en sanglots. Son père, doucement, caressa la tête soyeuse.

Ainsi, songeait-il tristement, ses efforts, ses avertissements n'avaient servi à rien. Aveuglément, son enfant chérie courait vers des épreuves sans nombre.

Son parti pris obstiné ne voulait voir, en Richard, qu'un être indigne de Claudine.

La jeune fille releva la tête. Elle souriait à travers ses larmes.

– C'est bête de pleurer ! dit-elle. Mais c'est de joie ! Père chéri, nous serons deux à vous aimer maintenant ! Et vous savez, Richard s'est remis au travail ! Il a abandonné sa vie de plaisir et d'oisiveté... Il a été tellement surpris de me voir...

Les mots se pressaient sur ses lèvres. Pêle-mêle, elle racontait l'entrée du jeune homme dans la chambre de l'opéré, la conversation qui avait suivi et, entre chaque phrase, elle embrassait son père, comme pour effacer la mélancolie qui

s'étendait sur son visage.

– Viens dîner, lui dit-il enfin. Nous parlerons tranquillement.

« Parler, se disait-il amèrement, c'était d'ailleurs bien inutile ! »

Ses arguments contre le jeune homme tombaient, puisque celui-ci avait, prétendait-on, changé d'existence.

Au fait, cette « conversion » ne venait-elle pas tout simplement de ce que Richard avait achevé de dévorer la fortune laissée par son père ? En ce cas, un mariage avec une jeune fille riche venait à point pour le tirer d'embarras.

Peut-être y aurait-il moyen, encore, d'arrêter Claudine sur le bord du précipice ?

Prudemment, le père interrogea :

– Ainsi, ma chérie, il t'a reconnue ?

– Oui, papa ! tout de suite !... Enfin, il a reconnu la jeune fille avec laquelle il avait dansé au Lido ! Ce n'est que plus tard qu'il a compris que cette jeune fille-là et Moustique n'étaient qu'une seule et même personne ! Nous avons été

prendre le thé...

– ... Sans attendre davantage, il t’a avoué son amour et demandé d’être sa femme ? demanda Claude Jauret, un peu ironique.

– Mais non, père ! Pas si vite ! Nous avons beaucoup parlé avant ça...

Elle retraça fidèlement la confession du jeune homme, commenta ses projets.

– Je crois qu’il ne voulait pas me parler d’amour aujourd’hui, acheva-t-elle. Moi non plus, d’ailleurs...

– Tu l’aimais... constata-t-il tristement. Je l’ai deviné depuis longtemps...

– Je l’aimais, oui, de tout mon cœur, dit pensivement la jeune fille. Seulement, moi, je ne le savais pas. Je croyais n’éprouver pour lui que de la reconnaissance et de l’amitié. Cela a commencé ainsi, évidemment. Quand mes sentiments ont-ils évolué ? Je n’en sais rien. Bien avant que je ne m’en doute, en tout cas !

– Mais, un jour, tu t’en es doutée ?

– Oui, avoua Claudine. J’ai compris, le soir où

vous m'avez parlé de Roger Cerdal. Il est très bien, Roger, et je me demandais pourquoi cette idée de l'épouser me causait une répugnance insurmontable ! J'ai cherché et j'ai trouvé. J'aimais Richard passionnément... et je ne pouvais être la femme d'un autre.

– Tu espérais donc retrouver Richard Daubigny ? fit Claude Jauret. Tu pensais qu'après une aussi longue séparation, un oubli si complet, il songerait à demander ta main ?

– Je n'espérais rien du tout, répliqua simplement la jeune fille. Je savais que je serais incapable d'être la femme d'un homme quand j'avais le cœur rempli d'amour pour un autre. Aussi, ce soir-là, j'ai décidé de ne pas me marier.

– Tu renonçais de gaieté de cœur à l'avenir normal de toute femme ? Tu sacrifiais le foyer, les enfants ?

– Mais, père chéri, n'était-ce pas la seule solution honnête, loyale ? Je ne pouvais accepter un mariage qui eût été une duperie !

Claude Jauret hocha la tête. Le moment venait



pour lui de frapper le grand coup et il lui était pénible de faire surgir un doute dans le cœur de sa fille, de couvrir d'un nuage son rayonnant bonheur. Il le fallait pourtant.

– Je sais, dit-il, tu es la droiture même, ma chérie, et tu ne peux pas supporter de calcul, plus encore chez toi que chez les autres. Mais toi qui accuses les jeunes gens qui t'entourent dans les réunions mondaines de te rechercher surtout pour ta fortune et pour la position de ton père...

Il reprit sa respiration. Il était si troublé qu'il ne voyait pas le petit sourire de sa fille.

Or, elle devinait fort bien où il voulait en venir.

– Ne crois-tu pas que... des considérations de ce genre aient poussé Richard Daubigny à te demander, si abruptement, d'être sa femme ?

Un rire clair, frais, joyeux, répondit.

– Papa chéri ! s'exclama Claudine tendrement, vous essayez de retourner contre moi mes propres armes ! Mais dans le cas présent, elles ne valent rien du tout, ces armes-là !

Elle reprit son sérieux devant l'expression peignée de son père.

– Richard sait qu'il a retrouvé Moustique, dit-elle avec douceur, mais il ignore le véritable nom de Claudine. Il la croit sans fortune, préparant un métier grâce auquel elle compte gagner son pain quotidien !

– Tu... tu ne lui as pas révélé que tu as retrouvé ton père ? murmura Claude Jauret, médusé.

– Je le lui ai dit, si... j'ai ajouté que je lui expliquerais cela plus tard. Je n'ai fourni aucune précision. Je voulais savoir auparavant ce que vous désiriez que je lui donne en fait d'explications. Je n'ai, du reste, pas réfléchi à tout cela au début : nous avons tant de choses à nous dire ! Seulement... je savais qu'il vous était pénible que Richard, témoin de ma misère d'autrefois, risque de vous mal juger.

Elle hésita un instant à dévoiler le fond de sa pensée, puis s'y décida.

– Je suis sûre, cependant, qu'il ne songera pas

à vous blâmer. Il sait par expérience qu'un homme peut commettre des erreurs.

Ils se levaient de table. Claude Jauret entourait sa fille de son bras et la serra contre lui. La générosité de Claudine, le désintéressement certain de son bienfaiteur de jadis avaient finalement vaincu la résistance du père. Le lutteur avait perdu ce combat singulier...

– Papa ! murmura câlinement la jeune fille, vous aimerez Richard comme un fils quand vous le connaîtrez ! Vous dites oui, n'est-ce pas ?

– Laisse-moi prendre de nouveaux renseignements. Si tout ce que tu crois est vrai...

Son tendre sourire acheva la phrase.

Claudine ne s'y trompait pas. Elle sauta au cou de son père.

– Oh ! merci, merci, papa chéri ! Je vous adore, dit-elle avec ferveur. Mais... je vous en prie, dépêchez-vous un peu. Richard est si impatient de me revoir... et moi aussi.

Claude Jauret disposait de toutes les facilités pour obtenir rapidement des informations sur les

uns ou les autres. Deux jours plus tard, il apprenait que le changement d'existence annoncé par Richard Daubigny n'était pas un leurre. Le jeune homme reprenait le chemin tracé par son père, il recommençait sa vie médicale. Déjà, il était hautement apprécié. Déjà, dans le monde des médecins, on prévoyait pour lui un brillant avenir.

Claude Jauret ressentit un intense soulagement. Il avait compris que le bonheur de sa fille dépendait uniquement de ce jeune homme et ce bonheur, maintenant, lui semblait assuré.

Mais, hélas ! la joie de son enfant chérie fleurirait si loin de lui ! Mariée au neveu d'un de ses vieux amis, Claudine fût restée proche. En épousant un homme qui l'avait connue bien avant son père, elle s'éloignait moralement bien davantage.

« Je suis seul désormais ! songea tristement Claude Jauret. La malédiction pèse toujours sur moi. »

Mais il ne voulait plus ne penser qu'à lui, il repoussait courageusement l'égoïsme qui,

autrefois, lui avait fait oublier son devoir.

Cela aussi, cette triste histoire, il fallait que Richard la connût. Et la connût dans la plus stricte exactitude.

Une soif de sincérité poussait l'homme qui avait si impitoyablement condamné le jeune médecin. Celui-ci avait droit à une sorte de réparation.

Une inspiration jaillit dans l'esprit de Claude Jauret. Il consulta sa montre et fit appeler son chauffeur.

Une demi-heure plus tard, on venait, à son hôpital, prévenir le docteur Daubigny que le président Jauret demandait à lui parler.

Le jeune homme fut assez surpris. Que diable pouvait lui vouloir cet important personnage qui se dérangeait pour venir jusqu'à lui ?

Vaguement inquiet, Richard s'empressa de se rendre dans le petit bureau où avait été introduit le visiteur.

Il s'inclina devant ce dernier, dont les traits éveillaient en lui un souvenir imprécis. Il avait

« vu cette tête-là »... Mais où ?

Claude Jauret devinait l'étonnement du jeune homme. Il ne se pressa pas de parler, pourtant. Il observait Richard, son visage énergique, son regard qui respirait l'intelligence et la bonté. Une sympathie soudaine montait en lui, pour l'être généreux qui avait sauvé Claudine.

– Monsieur, dit-il enfin, je comprends que ma visite vous surprenne. Vous la comprendrez sans doute quand vous saurez qui je suis : le père de Moustique !

Richard resta sans voix. La stupéfaction se lisait clairement sur son visage. Claude Jauret réprima un sourire.

– Je sais que Claudine vous a promis des explications... Je sais aussi que ces explications, elle se refuserait à vous les donner pleines et entières et qu'elle souffrirait, cependant, de vous dissimuler un seul détail qui la concerne. C'est donc à moi qu'il appartient de vous parler...

– Monsieur le président... balbutia le jeune homme décontenancé, je ne voudrais pas vous

imposer...

Claude Jauret écarta d'un geste la protestation polie.

– Non, je vous dois d'être franc... et je le serai. Sans vous, ma fille ne serait plus de ce monde...

Lentement, le père de Claudine fit le récit que nous connaissons. Il ne cherchait pas à diminuer ses torts. Il ne voulut même pas passer sous silence ses hésitations, ses attermoiements lorsqu'il avait retrouvé la jeune fille, pas plus que leurs motifs nés de son orgueil, de sa crainte du « qu'en dira-t-on ». Il ne dissimula pas davantage ses préventions, disparues à présent, contre celui qui avait arraché sa fille à la misère et à la mort. Il révéla enfin la fable qu'il avait inventée pour légitimer la présence inattendue de son enfant à son foyer.

– Vous savez tout maintenant, conclut-il. Nul secret, nul mystère ne vous séparera de ma chère petite.

Richard l'avait écouté sans l'interrompre. Il était profondément ému, devinant combien cette

confession avait dû être pénible pour cet homme si fier de sa réputation d'intégrité absolue.

Et cette humiliation volontaire, courageuse, faisait monter très haut l'homme qui s'y contraignait dans l'estime du jeune médecin.

– Monsieur le président, dit-il avec un grand respect, je vous remercie du fond du cœur de la confiance insigne que vous me témoignez. Je suis bien placé, hélas ! pour savoir à quel point on peut se tromper, parfois, dans la vie, comment on s'engage sur la route de l'erreur...

Il leva les yeux et sourit à l'homme qu'il sentait accablé de tristesse.

– Si j'ai, autrefois, rendu service à Claudine, c'est elle qui m'a sauvé, ajouta-t-il. Je lui dois le meilleur de moi-même, je lui dois mon avenir, cet avenir que je m'efforcerai de construire le plus beau, le meilleur possible... pour elle. Mon plus cher désir est de la rendre heureuse.

– Je crois que vous y parviendrez, répliqua Claude Jauret.

Les deux hommes conversèrent un long



moment, Richard exposait ses projets, ses espoirs. Une flamme d'enthousiasme brillait dans ses yeux.

Et Claude Jauret songeait que l'instinct de sa fille ne l'avait pas trompée : ce garçon était digne d'elle.

« Elle sera si contente que j'aie enfin vu son Richard ! se dit-il. Quelle joie de lui annoncer cela, tout à l'heure ! Et, en somme... »

– Êtes-vous libre ? demanda-t-il soudain à son interlocuteur. Voulez-vous venir dîner avec nous ? Ce sera pour Claudine une magnifique surprise.

Le jeune homme accepta sans se faire prier.

Claudine, revenant de l'hôpital, entra dans le bureau de son père, comme chaque soir. Sur le seuil de la porte, elle s'arrêta, interdite, n'en croyant pas ses yeux. Richard était là, causant avec le maître de maison !

Ce dernier s'était levé de son fauteuil. Il sourit à sa fille.

Éperdue de joie et de reconnaissance, elle se

jeta dans ses bras.

\*

Il fut décidé que le mariage aurait lieu au début de l'été, après les examens de la Faculté.

Claudine pourrait ainsi terminer son stage de chirurgie, puis s'occuper des préparatifs de la cérémonie.

Le bonheur la rendait plus jolie encore qu'elle ne l'était avant ses fiançailles.

Presque chaque soir, Richard venait dîner avenue Hoche. La jeune fille constatait avec joie la bonne entente qui régnait entre son père et son fiancé. Claude Jauret était définitivement revenu de ses préventions à l'égard de son futur gendre.

Cependant, elle sentait encore chez son père une sorte de réticence. Certes, il était satisfait maintenant du mariage de Claudine, mais il ne pouvait s'empêcher de voir en Richard celui qui allait le priver de son enfant.

Il s'efforçait de dissimuler la tristesse qui lui serrait le cœur, mais derrière son sourire de commande, la jeune fille devinait la hantise toujours présente : celle de la solitude qui le guettait de nouveau.

Cette pensée mettait une ombre dans les beaux yeux d'améthyste.

Mais l'amour est perspicace, et il est ingénieux. C'est ainsi que Richard comprit l'anxiété de Claudine et qu'il découvrit le remède pour la guérir.

Un soir, comme Claude Jauret entrait pour le dîner dans la salle à manger de son appartement, il surprit la jeune fille qui glissait un petit rouleau de papier sous sa serviette.

– Eh bien ! fit-il gaiement, je croyais que c'était plutôt aux fiancés qu'on faisait des cadeaux !

– Aux pères des fiancées, on soumet parfois des projets ! répliqua Claudine en riant. Voyez si celui-là vous plaît !

Il dénoua le ruban qui entourait le papier et,

longuement, examina celui-ci.

C'était le plan de l'hôtel où résidait Richard. Un vieil hôtel du dix-huitième siècle acheté par son père et entretenu dans le style avec un soin jaloux.

– Je veux rajeunir un peu notre demeure, expliqua le jeune médecin, la doter du confort moderne pour que Claudine s'y trouve bien... Et cette maison est bien grande pour nous ! Plusieurs familles y tiendraient à l'aise. Aussi, ai-je prévu quelques modifications...

Sur la feuille blanche était indiqué l'aménagement d'un étage en appartement particulier. Une note en précisait la destination :

« Appartement du président Claude Jauret. »

L'ancien ministre, éperdu, regardait tour à tour le plan, sa fille et le jeune homme. Il n'osait comprendre...

– Père ! Cher papa ! voyez, nous ne nous quitterons pas ! Nous ne nous séparerons jamais ! s'écria Claudine. Vous viendrez vivre dans notre maison, chez vous et indépendant, mais tout près

de nous ! C'est Richard qui a eu cette idée magnifique !

Les larmes aux yeux, Claude Jauret voulut parler, mais l'émotion l'en empêcha.

Il était donc apaisé enfin, le destin vengeur qui s'était acharné contre lui ! Il avait changé de visage grâce à la tendresse de la fille de Marie-Antoinette, à la généreuse affection de l'homme qu'elle choisissait pour mari.

Et, sans chercher à cacher les pleurs qui roulaient sur ses joues, le père ouvrit ses bras et les referma sur le jeune couple désormais uni dans son cœur, en murmurant :

– Mes enfants ! Mes chers enfants !



Cet ouvrage est le 368<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.